

920.5  
F8259d  
1949

EX-LIBRIS



GABRIEL NADEAU

RENÉE DES ORMES

# ROBERTINE BARRY

*en littérature:*

## FRANCOISE

—  
Pionnière du journalisme féminin au Canada  
1863-1910



L'ACTION SOCIALE, LTÉE  
3, BOULEVARD CHAREST,  
QUEBEC

—  
1949

5813



Au Dr Gabriel Gadeau,  
Confraternel Honnorable  
de l'Ordre des Anciens

Memoir de Salaberry,  
Beaufort, le 6 Avril 1949

*[Faint, illegible handwriting, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

Renée des Ormes

# Robertine Barry

*en littérature:*

FRANCOISE

—  
PIONNIÈRE DU JOURNALISME FÉMININ  
AU CANADA

1863-1910



QUÉBEC

—  
1949



## Ouvrages du même auteur

---

*Entre deux Rives*, Québec, L'Action Sociale Ltée, 1920.  
Une réimpression a été faite à Tournai, Belgique, aux  
Éditions Casterman, 1930. (Épuisée.)

*Célébrités*, Québec, L'Action Sociale Ltée, 1927. Une  
réimpression faite à Tournai, Belgique, aux Éditions  
Casterman 1932. (Épuisée.)

Ouvrage en préparation: *Profils et Paysages*.

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1949

PN

49136

F712248



## Table des matières

---

Lettre liminaire. . . . .	5
John-Edmund Barry émigre au Canada. Son mariage. Naissance de Robertine. Son enfance heureuse. . . . .	7
La vie au pensionnat. . . . .	20
Rêves d'avenir. . . . .	29
Son entrée au journal <i>La Patrie</i> . . . . .	38
Souvenirs du régime français. . . . .	61
La cloche de Louisbourg. . . . .	62
Le Château Ramezay. . . . .	64
Petites choses de notre histoire. . . . .	70
Amours de Françoise. . . . .	76
Elle publie ses chroniques du lundi. . . . .	79
Son activité sociale . . . . .	86
Elle devient conférencière . . . . .	92
Voyage en Europe. . . . .	95
Vacances. . . . .	101
Le journal de Françoise . . . . .	104
Excursion à Caughnawaga. . . . .	113
Au couvent des Ursulines. . . . .	116
L'Oeuvre de Bibliothèques. . . . .	118
Sous le drapeau étoilé. . . . .	120
La première de « Méprise ». . . . .	122

L'exposition de Milan. . . . .	125
Conférences. . . . .	133
En revivant des souvenirs . . . . .	138
Vers l'Europe. . . . .	145
Le retour. . . . .	150
Dernière maladie. . . . .	153
Funérailles . . . . .	157

## ILLUSTRATIONS

Portrait de Françoise . . . . .	1
La maison paternelle. . . . .	10
Le Cardinal Rouleau. . . . .	31
La cloche de Louisbourg. . . . .	62

## Lettre liminaire

---

Madame,

*Les pages si limpides et si émouvantes, que vous présentez au public pour glorifier la mémoire de Françoise Barry, offrent un intérêt de tout premier ordre. Une figure, toute de grâce, de noblesse, de fierté, se dresse à nos yeux et une fois entrevue, ne peut être oubliée. Avec vous nous marchons sur ses traces, nous sourions à son enfance heureuse, au développement de ses belles facultés; nous l'accompagnons tout le long de ses voyages dans l'Ancien Monde, en Italie, sur le Rhin, surtout en France, et nous sentons bien que son cœur est nôtre, tout comme son esprit et cet art d'écrire, inspiré des maîtres de la plume, un Racine, un La Fontaine, plus près de nous, Sainte-Beuve, ou Jules Lemaître.*

*Chemin faisant, elle avait pris contact avec Paul Bourget, La Comtesse de Martel, Gyp, Léon de Tinseau, René Bazin. Son talent n'y gagnait-il point en facilité, en naturel, en précision? Si je n'ajoute pas: et en charme, c'est que ce suprême attrait émanait des profondeurs de sa nature, tout comme son esprit, vif et spontané, jaillissait parfois en gerbes d'étincelles. . .*

*Plus haut encore, vous louez sa foi, sa générosité, l'élan d'un cœur toujours en quête de dévouement, fût-ce au prix du sacrifice, jusqu'à l'immolation, jusqu'à la mort.*

*Elle vivra, grâce à vous, dans la mémoire de ses compatriotes et dans la nôtre. Vous lui avez consacré, en effet, une biographie digne d'elle, biographie traversée d'un bout à l'autre d'un large souffle de sympathie. Ah ! combien vous aimez votre héroïne ! Vous lui vouez un culte d'admiration, mutuel honneur pour elle et pour vous. De là tous les mérites de votre style où s'allient la précision historique et une vaine de poésie infiniment rare à l'heure où nous sommes.*

*Mesurez par là, Madame, toute ma gratitude en retour de cette primeur littéraire que vous m'avez offerte et agréez l'hommage de mon dévoué respect.*

HECTOR REYNAUD,  
Docteur ès-lettres.

---

# Robertine Barry

---

## Ses origines

---

John Edmund Barry <sup>1</sup>, émigre au Canada.— Son mariage.— Naissance de Robertine (Françoise).— Son enfance heureuse.

Né dans la villa Belle-Vue de Fornoy, en Irlande, John-Edmund Barry quitte son pays natal en l'année 1854 pour venir se fixer sur la Côte Nord, que Jacques Cartier appelait « le Royaume du Saguenay ». Il fait le commerce de bois et, par ses vastes entreprises, ses réelles qualités de cœur et d'esprit, il acquiert une belle réputation.

Dans le canton de Tadoussac, à cinq ou six lieues de la Pointe-à-la-Carriole <sup>2</sup>, la verdure des prairies, l'or des moissons et les fleurs bleues du lin forment une immense gerbe nouée par le ruban platiné d'une rivière <sup>3</sup>, dont l'embouchure est resserrée entre deux falaises. La marée fluviale y pénètre et forme un estuaire entouré

---

1. M. Barry est le frère du Colonel Barry, médecin et compagnon de l'empereur Maximilien dans sa fatale expédition au Mexique, et du révérend James Barry, curé que l'on appelait: « The bird of Glauntane » tant sa voix était mélodieuse.

2. La Pointe-à-la-Carriole a reçu ce nom singulier, à cause de la ressemblance de son énorme rocher avec l'avant d'une « carriole ».

3. Rivière des Escoumains, que Champlain écrivait Esquemine. Canton érigé vers 1860.

d'un diadème de verdoyantes collines. C'est à l'est de ce golfe que s'élève, avec la chapelle de la mission, le village des Escoumains. Ce nom tire son origine de deux mots indiens: *ishko*, rivière aux coquilles, et *min*, graine. Désignées par les Montagnais sous le nom uishashimin ou goutte de sang, ces graines rouges passent l'hiver sous la neige, et se conservent vermeilles jusqu'au printemps. Elles foisonnent dans le hameau. Il y en a des myriades aux alentours de la spacieuse résidence du jeune industriel Barry.

Irlandais d'origine, M. Barry n'oublie pas son Ile aux reflets d'émeraude. Il entretient des relations amicales avec le célèbre Daniel O'Connell et, dès sa première visite en Irlande<sup>1</sup>, il sera son hôte et son commensal. Aussi, les jours passés à Killarney, près de son illustre compatriote comptent parmi les souvenirs les plus heureux de sa vie. Très instruit et linguiste remarquable, M. Barry est le type parfait du gentilhomme et son hospitalité proverbiale s'exerce avec toute la courtoisie des temps anciens.

A ces qualités se joint une connaissance parfaite des valeurs morales. Il donne une preuve de cette intuition en choisissant pour épouse Aglaé Rouleau, jeune fille de foi profonde et de sens pratique. De parents si bien doués, les enfants ne reçoivent-ils pas les qualités essentielles propres à rendre leur vie riche de vertus, de succès et d'honneur? Dieu bénit généreusement cette famille qui compta treize enfants: David<sup>2</sup>, Edmund, Mary,

1. M. Barry a laissé un récit de cette mémorable visite dans une longue lettre adressée à sa famille. *United Canada* d'Ottawa, 26 sept. 1891.

2. Avocat à Campbell's Bay. Le 16 août 1879, David Barry fut le délégué des Étudiants de Laval et, au nom de la jeunesse canadienne-française, offrit une couronne de fleurs à l'Impératrice Eugénie, à l'occasion de la mort du Prince Impérial dans le Zoulouland.

Carrie, Hilda, Géraldine, John, Robertine, James, Evelyn, Clara, Blanche et Robert.

Au manoir Rouleau, de l'Isle-Verte<sup>1</sup>, un soir où la tempête courbe les sapins givrés, les yeux bleus d'une petite fille s'ouvrent à la lumière. Baptisée le 26 février 1863, sous les noms de Marie-Robertine, elle a pour parrain le chanoine Luc Rouleau, son oncle, et pour marraine Gracieuse Gauvreau, comme le mentionne le registre de l'église Saint-Jean-Baptiste de l'Isle-Verte.

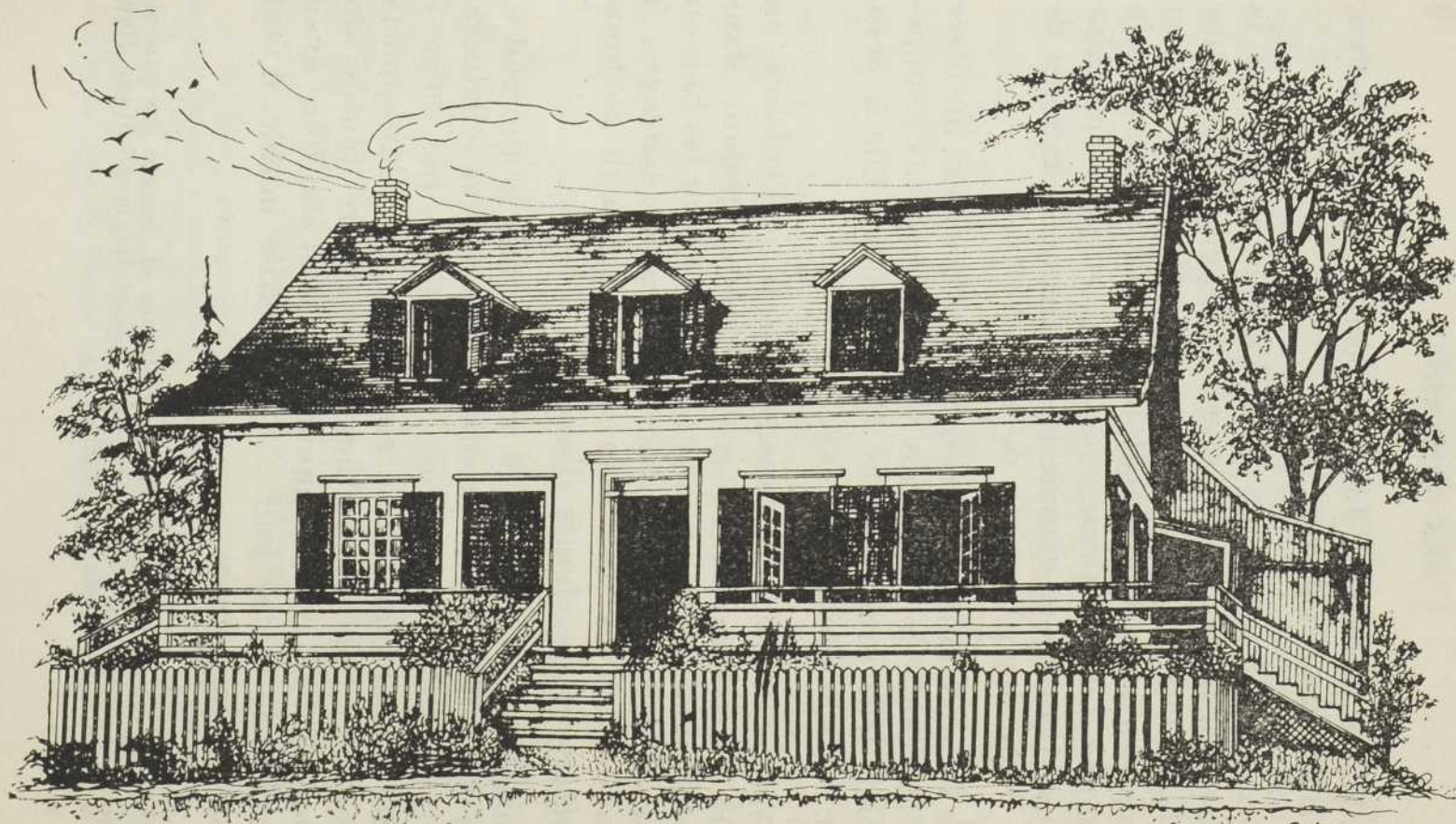
Mais la mignonne ne demeurera pas toujours au foyer ancestral. Sitôt le printemps venu, ses parents l'emmènent dans leur propriété des Escoumains. Elle a deux mois, c'est son premier voyage. . .

La vie saine de la campagne est pour l'enfance un élément de force. Notre jeune héroïne grandit dans cette ambiance favorable; elle s'amuse à courir les bois où elle fait d'interminables colliers de graines sauvages, à gambader dans les prés fleuris; elle se grise de parfums champêtres et de chants d'oiseaux.

Prématurément sérieuse et avide de tout comprendre, dès qu'elle a déchiffré la première page de son syllabaire, Robertine ne s'intéresse plus à ses poupées, pas même à la svelte londonienne qu'un ami de son père lui apporta d'outre-mer. Son admiration se concentre plutôt sur une montre d'or, royale munificence dont son frère avait été gratifié le même jour. . . Convoitise inutile: il faut en rester à la poupée.

---

1. Résidence de ses aïeux maternels, restaurée et décorée du titre de « Manoir » à l'occasion de l'élévation du Cardinal Raymond-Marie Rouleau à la dignité de Prince de l'Église.



*La maison familiale*

Horace Bélinge.

Encore toute enfant, elle se révèle volontaire, et, à la stupéfaction de son entourage, se perd en discussions et querelles avec sa bonne, Cécile. Au soir de ces journées tempêteuses, Robertine, inquiète, demande à voix basse à Cécile :

— Le Malin va-t-il venir ?

Il ne faut jamais, à la campagne, appeler le diable par son nom. Cette question se pose ordinairement dans la chambrette, avant le dernier bonsoir. La réponse de la bonne oriente la jeune âme vers la paix et le sommeil instantané, ou bien après de longs soupirs de contrition, vers les amendments du repentir. . .

La psychologie de ces dernières minutes de la journée semblerait étrange si l'on ne se rappelait saint Ignace de Loyola et ses *Exercices*, qui sont pour tant d'âmes une source de régénération. Le maître de la vie spirituelle exhorte ceux que l'amour de Dieu laisse indifférents, à d'austères réflexions sur l'enfer. Cécile le sait, par expérience ou par intuition, et jamais elle ne manque son but : vaincre les récalcitrants et ramener dans la voie droite les jeunes brebis égarées, dont Robertine dirige toujours les courses vagabondes.

Robertine manifeste déjà une force de caractère que bien des grandes personnes lui envieraient. Un dimanche soir, restée seule avec une servante, et voulant célébrer les Vêpres à sa manière, elle allume les bougies de son petit autel. L'allumette non éteinte qu'elle jette derrière elle, tombe sur ses vêtements qui prennent feu et l'enveloppent de flammes. Elle court, elle crie. La servante se précipite, enroule l'enfant dans une couver-

ture, la presse avec force, éteint la petite torche vivante. Mais le dos et les bras restent horriblement brûlés.

Le morne silence de la maison et l'odeur des vêtements brûlés épouvantent la mère à son retour des vêpres. D'un coup d'œil, elle compte ses enfants. Rangés autour d'elle, ils s'efforcent de lui sourire. Robertine reste sur un sofa, immobile et muette mais diaphane, et des larmes inondent ses joues. Elle ne fait entendre aucune plainte pendant les cinq ou six semaines de cette douloureuse épreuve, bien qu'elle regrette amèrement la perte de sa longue chevelure, vivante, chatoyante et chaude parure. Parfois, elle soupire :

— « Rien que ça de beau, et les voilà brûlés. »

De cinq à dix ans, Robertine fréquente l'école du village, dont elle gardera un touchant souvenir :

— « Je n'oublierai jamais ma première institutrice, dit-elle. Elle avait une patience d'ange pour m'enseigner l'A.B.C. et la grammaire ! Je dois beaucoup à cette remarquable éducatrice. »

A sa première communion, Robertine se prépare par de généreux efforts que j'aime à rappeler : la veille du grand jour, on exhausse sur des roulettes une partie de l'église, inoubliable spectacle pour les enfants. Ils se pressent aux alentours de l'édifice, lorsque, au moment le plus pathétique, Robertine sort du confessionnal, traverse la foule sans regarder ni à droite ni à gauche, pas même l'église sur ses roulettes, et toute recueillie, elle se dirige vers la maison.

Son courage devient de l'héroïsme quand, le soir venu, elle tombe à genoux aux pieds de sa bonne pour lui deman-

der pardon de tous ses méfaits. N'est-ce pas touchant ? Ce trait illustre bien la foi de son âme, la droiture de son esprit et l'exquise délicatesse de son cœur.

Parfois silencieuse, mais toujours attentive, Robertine suit son père dans ses promenades. Tout devient un prétexte à explications. Elle suit les métamorphoses de la graine de blé jusqu'à sa forme définitive : le pain. La chaux, la pierre, les arbres, les rivières et les poissons défilent devant la fillette et laissent dans son cerveau une foule de secrets analysés et classés.

La petite tête encadrée d'une capeline rose est bien d'aplomb sur les épaules, et les fines jambes trottinent, sautillent sans cesse. Elle va, vient, court, revient triomphante vers son père avec une fleur dans la main. Et les explications continuent. . . la mignonne écoute attentivement l'enfantine leçon de botanique.

Si les côtes sont un peu raides, si les descentes dévalent trop rapidement, l'enfant s'agrippe au pan d'habit ou à la main paternelle. On ralentit le pas, et l'on cause, comme de vieux amis. Les reparties mutines de Robertine comblent d'aise le papa charmé.

L'intelligente fillette manifeste beaucoup d'intérêt pour la littérature, l'histoire, les anectodes racontées par son père, dont la mémoire complète les goûts savants. Autant de faits caractéristiques, autant de souvenirs lumineux qui éclaireront les sentiers de cette âme si bien faite pour la clarté. Lorsque, plus tard, au pensionnat, elle enchâsse dans ses compositions un détail inédit, la maîtresse surprise, cherche la source de ces informations.

— Papa me l'a raconté, répond-elle, et sa joue se colore de fierté.

Ses dispositions littéraires sont comme un précieux héritage de famille. Sa mère elle-même se délecte de nos classiques français.

Et voici maintenant Robertine dans une nouvelle phase de son existence, toujours accompagnée de sa sœur, que l'on surnomme « l'autre ». Quand elles passent toutes les deux dans le village, quand, dans les couloirs du couvent, elles circulent la main dans la main, on annonce les « Inséparables ». La Compagnie « des Deux » s'offre comme un bel exemple d'harmonie fraternelle: Robertine et sa sœur Evelyn sont comme saint François et son ombre. Leurs espiègleries les conduisent toujours ensemble devant le tribunal correctionnel du couvent. Invariablement, frais et dépens retombent sur l'aînée. « L'autre », de deux ans plus jeune, esquive presque toujours les reproches et les punitions. Mais Robertine ne s'en plaint pas: son droit d'aînesse lui confère d'ailleurs tant de privilèges ! Alors, pour les deux fillettes commence cette union admirable et touchante qui ne finira jamais.

Pendant les vacances, leur grand bonheur est de passer quelques semaines chez les grands-parents maternels, dont la sollicitude entoure les deux sœurs d'attentions et de gâteries. Puis, aux journées radieuses, grand-maman Rouleau leur permet de se rendre chez l'oncle Félix. Quel plaisir ! Il est si bon ! Et tante Lucie les comble; les cousines sont charmantes et les cousins divertissants ! L'aîné déjà domine de haut frères et sœurs, mais il reste si gentil que sa supériorité ne pèse à personne, pas même à la fière Robertine qui reçoit comme un oracle les avis et les décisions du futur cardinal de Québec. Tout con-

tribue à rendre cette journée délicieuse jusqu'à l'heure, hélas ! du retour. Mais Robertine possède un génie spécial pour accomplir précisément ce qui est défendu, et pour oublier soudain les plus pressantes recommandations. Pas la moindre malice, mais comment résister au plaisir de poursuivre les papillons, de s'égratigner aux ronces des haies, d'entraîner ses sœurs dans une direction tout opposée aux ordres de grand-maman ? On les découvre, on les ramène au foyer où les attend quelque réprimande. La responsabilité de l'escapade retombe encore sur Robertine ! Impassible en apparence, elle garde un silence respectueux et fier. Sa physionomie ne trahit aucune altération, elle accepte noblement l'expiation d'une sévère retenue au lieu de retourner chez les cousins.

Malgré tout, Robertine reste la favorite de ses oncles et de ses tantes; en général, elle aura toujours les faveurs des personnes plus âgées, sans doute en raison de sa précoce intelligence et de sa rare maturité d'esprit.

Un jour de juillet, par une pluie battante, Evelyn propose une partie de croquet. L'expérience toute nouvelle plaît grandement à la sœur aînée, toute confuse d'avoir perdu la gloire d'une si belle inspiration. Les arceaux sont submergés, la pluie fouette les arbres et les vent ride les flaques autour de la maison. Voilà les enfants au jeu !... Au moment le plus pathétique, le père les aperçoit trempées comme des éponges. D'une voix brève, il les rappelle, les sermonne d'importance et termine en soulignant les torts plus graves de Robertine. D'une main inondée de pluie, Evelyn essuie ses larmes, mais drapée dans sa dignité, Robertine baisse la tête et reste silencieuse.

Comme la vie commune ne se déroule jamais sans incident, des querelles s'élèvent, éclatent parfois entre les « deux associées ». Alors l'accent impérieux de Robertine attire l'attention du père, qui, à son tour, élève la voix et s'impose. . . « Ah ! soupire l'aînée sur un ton de douloureuse confiance à sa mère, dont la neutralité l'encourage, ah ! cette Evelyn, c'est un ange, entendu ; mais pourquoi ne pas me céder à moi, la plus vieille, la plus raisonnable ? » Et la mère, dans une caresse complétait le réquisitoire.

— La plus raisonnable. . . la plus autoritaire, et la plus raisonneuse aussi, n'est-ce pas, ma chère grande ? Une rupture temporaire sépare ainsi les deux associées, qui se disputent parfois, mais ne peuvent se passer l'une de l'autre.

Un jour, Robertine clôt une discussion par cet argument péremptoire :

— Je ne suis pas aussi jolie que toi, mais j'ai quelque chose de mieux. Si la beauté séduit, l'intelligence retient. . . Voilà !

Parmi les exploits professionnels des « Inséparables », il en est un que j'aime à citer. Robertine suggère l'idée d'apprêter, pour leur festin de gala, une bonne crème fouettée. La proposition transporte Evelyn ; le cellier étant ouvert, on ajoute à la crème, comme ingrédient de relief, un verre de champagne. Pendant cette opération, la cadette monte la garde. Le projet réussit à merveille. Les voilà toutes les deux dans une laiterie, à battre la crème au vin. Quel régal ! mais que faire de cette bouteille à peine entamée ?

— La remettre là... ou la boire immédiatement ? dit Evelyn.

— Deux fois sotté, riposte l'aînée, il faut la jeter dans le fleuve.

— Et si on la retrouve ?...

— Bah ! reprend Robertine, on dira que c'est un naufrage. Et la bouteille s'en fut à l'eau.

L'histoire ne dit pas que la supercherie fut découverte, que les « Inséparables » furent fouettées comme crème, et que de ce jour onques ne mangèrent de crème au champagne.

La dissolution de la « Compagnie des Deux » ne durait jamais longtemps ; des affinités rapprochaient les espiègles à l'heure de nouvelles frasques. Au passage, cueillons encore celle-ci :

Un jeu de croquet séparait la maison paternelle de celle du Docteur G. Dans le jardin voisin, tout près de la palissade, s'élevait un cerisier chargé de lourdes grappes. Pour sûr, le champ de Naboth n'alluma pas de convoitises plus ardentes que les fruits de ce bel arbre canadien.

— Les branches vont casser ; il faut les alléger d'un tel fardeau, dit un matin l'astucieuse Robertine.

Mais l'exploit était peu facile ; la voisine se tenait presque toujours à sa fenêtre, l'œil à ses enfants, qui vagabondaient. Toutes les cajoleries de la terre n'auraient pu les décider à réintégrer le logis, ce qui eût permis aux deux sœurs de s'approvisionner de cerises.

Cependant, un beau dimanche, à sept heures du matin, les fillettes entendent une messe basse. On sait qu'à

la campagne, la seconde messe est toujours chantée, avec accompagnement de prône et parfois d'un long sermon. . . circonstances favorables au plan des deux Inséparables. Mais, Madame la voisine sera-t-elle encore à sa fenêtre ?

Les deux jeunes filles en étaient à cette question angoissante, quand soudain les persiennes de la dame au cerisier se baissent; les enfants sortent de la maison; le mystère plane.

— Tiens, mais oui, Madame X, à voix basse, le disait à maman ces jours-ci: La cigogne ! . . . Eh bien oui, la cigogne<sup>1</sup> est arrivée; temps idéal pour la rafle des cerises. »

Les deux espiègles font leur provision, mais se laissent deviner. Leur mère n'est pas facile à berner; elle imagine, comme moyen d'examen de leur jeune conscience, un moment de long regard dans les yeux enfantins. C'est irrésistible: si vous vous sentez coupable, il faut avouer. Madame Barry n'entendant point badinage sur ces graves incorrections, les deux sœurs doivent se soumettre à une réparation consciencieuse. Par bonheur, le voisin est bon prince: père heureux d'un nouveau-né, il s'attendrit et abandonne aux pauvres la monnaie soustraite à la tirelire des petites maraudeuses demi-mortes de confusion.

— « Splendide ! dit Robertine toujours malicieuse: si ce petit gars-là fait quelque chose de bon, ce sera certainement grâce à notre belle charité. »

Une femme du peuple connue sous le nom de « Nobie », — elle avait reçu le nom de Zénobie au baptême — les

1. La visite de la cigogne signifie qu'un ange gardien quitte le ciel pour venir déposer un petit enfant contre le cœur d'une mère.

intéressait par ses manières de grande dame et par une certaine affectation de langage qui amusait les petits. Presque tous les soirs, la maman réunissait la maisonnée, y compris serviteurs et servantes, pour la prière et le chapelet. Au lieu de tirer parti du bien spirituel qui devait en résulter, les deux Inséparables se plaçaient à distance des autorités et s'amusaient de tout, même irrespectueusement de leur père qui, répondant en anglais, prolongeait quelque peu les finales. Puis, quand on en venait aux litanies dites en latin, la compagnie « des Deux » de répondre :

— *Hourrah pour Nobie !*

Inutile d'ajouter que bien des invocations restèrent étouffées sous les rires. Mais, un jour, la mère s'aperçoit de ces étourderies, donne aux fillettes la punition méritée, leur fait comprendre la gravité de ces irrévérences. Assagies, les deux coupables réciteront désormais leurs prières d'une manière plus édifiante, sous la surveillance de leur pieuse mère.

---

## A la pension

Ces dix printemps sur sa tête charmante  
Sèment déjà les fleurs à pleines mains.

A dix ans, Robertine entre au couvent de Jésus-Marie, aux Trois-Pistoles. C'est là qu'elle commence son journal, qu'elle lit avec intelligence et développe ses aptitudes littéraires.

La première année de Robertine au pensionnat compte parmi les plus brillantes de sa jeune existence; elle va lui valoir la Couronne de Mai, récompense excessivement difficile à gagner, car le silence compte parmi les points du concours des Rosières<sup>1</sup>.

Comme son père, Robertine possède pour le dessin de grandes dispositions. Son premier essai manifeste déjà ce talent inné. Dès sa seconde année d'étude cependant, elle abandonne ses crayons, pour se livrer plus exclusivement à la musique. Elle parle souvent d'un certain duo exécuté avec Evelyn.

1. Institution très ancienne, car c'est au VI<sup>e</sup> siècle que saint Médard l'institua. Quoique évêque de Noyon, c'est à Salency, son pays natal, qu'il établit cette coutume. A l'origine, les conditions exigées des candidates étaient fort rigoureuses. Non seulement les jeunes filles présentées devaient être en tous points irréprochables, mais il fallait que leurs parents, en remontant à la quatrième génération, le fussent aussi. On faisait connaître leur candidature à l'église, du haut de la chaire; trois jeunes filles étaient d'abord choisies parmi celles qui offraient le plus de garanties et c'était l'une d'elles que le Seigneur du village et saint Médard désignaient en dernier lieu pour recevoir solennellement la couronne de roses blanches et la dot de vingt-cinq livres.

— « Là encore, dit-elle, j'ai le dernier mot. »

La seconde partie du Rondeau Caprice de Mendelssohn fait écho à la première.

— « Ça m'intéresse et me donne satisfaction. »

Toujours impassible, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, elle s'amuse de tout. Un soir, à l'heure où l'ombre envahit le dortoir du pensionnat, Robertine entend la voix sonore de Mère Sainte-Victoire :

— Et Robertine Barry, quelle note lui donner ? . . .

Le lendemain lui apporte la réponse accablante :

— Mauvaise note.

Évidemment, la mère supérieure n'a pas dû languir dans son incertitude ! Cependant, les salles d'études restent quand même le théâtre de joyeuses espiègleries. Robertine, toujours à l'affût de taquineries et de bons tours, n'en demeure pas moins la pensionnaire intéressante, aimable, redoutable dans les concours par son heureuse mémoire et sa grande facilité d'assimilation. Les manquements à la discipline n'ont jamais altéré la joie de son âme, ni troublé sérieusement la paix domestique.

Demi-pensionnaires, les deux sœurs jouissent d'une plus grande liberté. Souvent les saillies de Robertine obligent les fillettes à s'adosser aux poteaux de télégraphe, ou à s'asseoir sur la lisière du chemin pour donner libre essor à leur folle gaîté.

De temps en temps, Robertine rappelle à ses compagnes son origine celtique.

— Irlandaise ! dit-elle, en les toisant.

— Celles-ci de sourire, prêtes à toutes concessions, à tout compromis pour conserver la paix avec cette amie précieuse ou cette malicieuse adversaire.

Un jour, la fillette annonce :

— C'est demain la Saint-Patrice. Personne ne propose les « three cheers » attendus.

— Comment ! si froides ! Nous allons le fêter notre patron d'Irlande, dit-elle à sa sœur Evelyn.

Puis, elle explique à la benjamine qu'il faut faire quelque chose de spécial, d'imprévu ; manifester aux élèves des Trois-Pistoles le pur patriotisme qui assurément sommeille dans leur âme d'enfants, mais qui, ce jour-là, doit s'éveiller, flamber, incendier les foules...

Le 17 mars se lève radieux comme un beau jour de printemps. De bonne heure, Robertine est sur pied ; pimpante en son travesti de verdure, elle pare Evelyn et Blanche de trèfles et de rubans.

Les trois sœurs ont retardé leur entrée dans la classe ; mais, tout à coup la porte s'ouvre ; quelle apparition ! Un drapeau vert orné d'une lyre se déploie au-dessus de trois touffes ambulantes : trois petites Irlandaises perdues sous une charge de vertes décorations avec banderole illustrée du patriotique *Erin go Bragh*.

Les rires éclatent, les hourras montent ; la maîtresse interdite ne sait plus si elle doit rire ou punir.

— « Mais, dit l'aînée des manifestantes, c'est la Saint-Patrice aujourd'hui ; c'est la fête de nos ancêtres d'Irlande. »

Cependant, digne et calme, elle entre en pourparlers et fait des concessions. Moyennant le sacrifice d'une

douzaine de colifichets et de la surabondance de feuillage, les trois sœurs reprennent leur place dans leurs classes respectives.

Avec le temps, Robertine s'oriente vers le devoir, compte parmi les « sages » de la quatorzième année. C'est pendant son séjour au pensionnat des Ursulines de Québec, où elle entre à quinze ans, qu'elle se prépare à la carrière des lettres. De prime abord, ses nouvelles maîtresses constatent sa fierté, sa belle intelligence et l'allure dégagée de sa plume.

Fière et ferme comme pas une ! Pour Robertine, tous les obstacles sont des bagatelles. Quand elle le veut, elle passe, elle domine, et elle brille par ses succès en histoire et en littérature. Voyez-la, près de son pupitre, une longue natte de cheveux bruns sur les épaules, la figure illuminée de grands yeux d'azur, le sourire plein de finesse et d'insouciant gâité. Elle vient de finir l'histoire de Trois-Pistoles.

Mardi, 2 mai 1882.

Me permettez-vous, mesdemoiselles et très honorées membres de la Société littéraire, de vous entretenir d'un sujet qui me tient particulièrement au cœur ? Voilà qui sera égoïste, sans doute, et je ne devrais pas abuser de votre attention. Mais je vous déclare complices de la liberté que je prends, car vous avez toujours si bien accueilli mes essais, que ma témérité va jusqu'à compter de nouveau sur votre indulgence.

Comment vais-je introduire ce fameux sujet qui vous intrigue tant ? Vraiment, il m'en coûte bien, car les

mines moqueuses ne manqueront pas d'accueillir les vibrations rien moins que sonores d'un nom tant aimé. O cher Trois-Pistoles ! On ne connaît pas tes sites pittoresques, on n'a pas contemplé l'azur de ton ciel, la transparence de tes eaux, l'émeraude de tes rivages ! Laissez-moi donc, mesdemoiselles, vous parler tout à mon aise de ce petit coin du monde que j'aimerai toujours.

D'abord un mot de la situation géographique de l'endroit: ce n'est pas un détail inutile, car hier encore on cherchait mon village dans le voisinage du pôle. Mon Dieu, me suis-je écriée, ressemblé-je donc tant à une Esquimaude ? Alors, mesdemoiselles, apprenez une fois de plus qu'il ne faut pas se fier aux apparences, car mon père est un Irlandais pur sang et ma mère une brave Canadienne. Prenant donc une carte du Canada, et Lévis pour point de départ, vous suivez la rive sud, rencontrant sur votre chemin la Rivière-du-Loup, Cacouna, la perle des plages, et quelques lieues plus bas, voilà Trois-Pistoles, sillonnée par un magnifique tracé vous indiquant qu'indépendamment du majestueux fleuve qui baigne ses pieds, une rivière remarquable traverse Trois-Pistoles un peu comme celle décrite par Balzac: « Cette belle eau, dit-il, aime tellement le pays, qu'elle se divise en mille branches et fait une infinité d'îlots et de tours, afin de s'y amuser davantage ».

Maintenant, mesdemoiselles, passons à l'étymologie du nom. La tradition rapporte qu'une année un beau brick jeta l'ancre devant cette partie de la province alors inhabitée. L'équipage descendit à terre à la recherche de sensationnelles découvertes. Dans cette expédition, le capitaine perdit un gobelet qu'il ne put retrouver,

malgré de nombreuses perquisitions. Ce jour néfaste devait être, hélas ! un vendredi. L'année suivante, repassant par le même endroit, le capitaine dit à ses compagnons de voyage :

— Cette place m'est fatale ; l'an dernier, j'y perdis un gobelet qui, outre les souvenirs qui s'y rattachent m'avait coûté trois pistoles.

— Hélas ! s'écria-t-on, fallait-il survivre à un pareil malheur ! Perdre trois pistoles !

Et les Trois-Pistoles furent dès lors immortalisées par les échos d'alentours qui répétèrent à tous les curieux le nom de mon charmant village. Ce véritable éden oublié sur la terre, est situé sur une élévation dominant le Saint-Laurent. Jadis, il était bâti sur le rivage même et ce ne fut qu'après bien des discussions qu'on réussit à le placer à l'endroit où nous l'admirons aujourd'hui.

L'église paroissiale devant occuper la première place dans ces descriptions, je n'en dirai cependant que quelques mots. L'extérieur du temple est plus que modeste, et l'intérieur est peu convenable à la majesté du Dieu qui l'habite.

Je m'empresse d'ajouter qu'un autre temple s'élèvera bientôt pour répondre à la foi, à la générosité des fidèles, et qui sait si votre compagne ne sera pas alors la sacristine du nouveau sanctuaire ?

Vous trouverez à propos que je passe sous silence les édifices publics, et pour cause. Vous le devinez... n'est-ce pas ? Acheminons-nous donc vers la rive, dont j'ai quelque chose à dire. C'est là, comme je le faisais remarquer, qu'était bâti le village primitif. L'on voit épars,

ça et là, des cheminées à moitié détruites, des amas de pierres enfouies sous la mousse verdoyante. Là se trouve encore la vieille église avec son caractère grave et mélancolique; elle est si près des flots que la vague la frôle parfois de son écume. D'un côté, s'élève une petite éminence couverte de sapins toujours verts inclinant leurs têtes couronnées sur le toit du vieux temple, semblable à ces rares amis demeurés fidèles dans l'adversité. Rien de plus magnifique que ces paysages, où la nature règne dans sa sauvage splendeur avec ses rochers accidentés, ses collines abruptes, cette mer immense et cet épais tapis de verdure.

Que de rêves à l'ombre de ces vieux murs ! Je défie la plus prosaïque d'entre vous, mesdemoiselles, de résister à ces élans de l'imagination prenant son essor vers l'Auteur de la nature.

Un nombre prodigieux de traditions se rattachent à la vieille église et, pendant les longues soirées d'hiver, les bonnes gens racontent encore à leurs petits enfants, rassemblés autour du feu, des légendes fantastiques sur ce monument d'un autre âge que le temps respecte plus encore que ne le font les hommes. Que de fois n'a-t-on pas vu des fantômes promener leurs pâles figures au milieu des ruines, entendu ces chants liturgiques qui troublaient le silence des morts ! Puis, sous les galets, des trésors enfouis que nul être humain n'a pu découvrir ni enlever, gardés qu'ils sont par de puissants génies. . . Et tant d'autres histoires écoutées en tremblant d'émotion et conservées avec un scrupuleux respect, comme s'il s'agissait d'un héritage familial. . .

Il est temps de faire la part des dévotes. Que celles d'entre vous qui aiment les pèlerinages me suivent à la

roche miraculeuse ! Qui n'a entendu parler du Père Labrosse ? On sait qu'à la mort du saint missionnaire, la petite cloche apportée de Tadoussac par le R. P. Guillettes est supposée avoir annoncé mystérieusement la mort du P. Labrosse dans la nuit du 11 avril 1782. Les cloches des paroisses qu'il avait desservies durent faire entendre leurs lugubres gémissements. Un hiver, comme le Père Labrosse revenait d'une pénible mission, une tempête s'éleva tout à coup et le surprit en chemin; le saint lutta longtemps contre les brouillards et la neige qui obscurcissaient sa vue, mais épuisé par tant d'efforts et se croyant bien loin de toute habitation, il se coucha pour mourir. . . Dieu ne permit pas qu'il reçût si tôt la récompense de ses travaux. Les habitants, inquiets de cette absence prolongée, commencèrent d'actives recherches et le trouvèrent enfin, appuyé sur un rocher, non loin du rivage. Mais, ô merveille ! la pierre avait cédé sous lui: un bras et le pied droit avaient fait une marque profonde bien avant dans le roc et les raquettes étaient parfaitement empreintes sur ce rocher. Ce fait est authentique. Je l'ai vu moi-même bien des fois, et c'est avec une émotion toujours nouvelle que je contemple ces saints et précieux vestiges d'un élu du bon Dieu.

Il serait superflu d'ajouter, mesdemoiselles, que les bains de mer se prennent facilement à Trois-Pistoles. C'est un Arcachon en miniature.

A tout seigneur, tout honneur. Parlons un peu de notre illustre châtelaine. On se croirait au temps de la féodalité, tant le nom de la noble Dame est souvent répété. Mais l'illusion tombe à la vue de la maisonnette blanche remplaçant le château-fort aux tours crénelées avec ter-

rasse et pont-levis, et devant l'air placide de la brave femme qui semble avoir oublié que, jadis, celles de sa lignée portaient jupes traînantes à bordure d'hermine, et brodaient sur tapisserie les exploits de leurs ancêtres. Ah ! que les temps ont changé !

Le chemin de fer passe à quelques pas du village, et la gare se trouve au centre même de la paroisse; tout près d'elle, un restaurant bien tenu; puis se succèdent les magasins, les hôtels, dont l'un porte le nom pompeux de St-Lawrence Hall; il y a même des résidences privées à la disposition des touristes.

J'allais finir, mais je ne voudrais pas terminer sans saluer ce couvent, ce doux et paisible asile où j'ai passé de bien heureux moments, savourant même les heures consacrées aux pensums. Ce couvent où j'ai grandi, ah ! je l'aime bien toujours et, si je voulais devenir tragique, j'ajouterais: « C'est là que j'ai pleuré. »

Cette rédaction valut à Robertine Barry un diplôme d'honneur et l'admiration d'un journal québécois, qui publia sa composition avec une note laudative cent fois plus encourageante que toutes les gloires du cercle d'études.

## Rêves d'avenir

---

On rencontre dans toute existence la minute décisive, celle d'où dépend l'orientation de l'âme, sa fécondité, sa félicité. Pour Robertine Barry, le succès de sa récente composition détermine sa vocation; elle ne rêve plus que journalisme. Cependant, ce rêve ne se réalisera que longtemps plus tard. En attendant, elle profite de tout, conversations, lectures et voyages, pour étendre le domaine de ses connaissances, pour se perfectionner dans l'art d'écrire.

Douée d'un grand esprit d'observation, elle dit souvent à sa sœur:

— Vois ceci; n'est-ce pas splendide? Je le ferai remarquer dans mes écrits. Regarde cela: grand inconvénient; je le signalerai dans mes articles.

A la maison, les soirées d'hiver s'égaient de joutes littéraires. Les jeunes filles doivent raconter une anecdote lue pendant la journée. La troisième des demoiselles Barry, Blanche, est choisie pour arbitre et doit se prononcer en première et dernière instance. Mais il arrive souvent, hélas! que le juge improvisé siège dans le pâle domaine du sommeil. En toute cordialité, les concurrentes délibèrent et la palme, toujours par droit de conquête, revient à Robertine.

Aux lectures silencieuses, coupées de lectures à haute voix, succède la musique. Pianiste à ses heures, Rober-

tine l'emporte sur ses compagnes et même sur sa mère, bonne musicienne pourtant. Chaque soir, elle interprète quelque berceuse ou s'évertue à ressusciter les « airs de jeunesse » de la maman charmée.

Elle égrène les sonates de Beethoven, les œuvres de Mozart; mais Schubert reste son auteur de prédilection

— « Ce poète-musicien est une des voix les plus éloquentes par lesquelles l'âme humaine se soit exprimée », dit-elle souvent.

Et c'est ainsi que l'ardente jeune fille berce ses joies et ses tendresses, ses rêves et ses espoirs en évoquant l'immortelle Euterpe.

Dans le grand salon aux meubles antiques, se trouve une chaise qui excite la convoitise des « Inséparables ». Lorsque, par un tour de force ou d'adresse, Robertine s'y installe la première, « l'autre » lui saute sur les genoux, puis redescend et court exécuter une romance sans paroles en signe de bonne entente. Et pour leur jeunesse heureuse, les jours volent avec rapidité.

Dans cette famille où l'on respire un air de tendresse, les parents savent faire la part des amusements, des excursions joyeuses. Une promenade à Saint-Hyacinthe reste profondément gravée dans l'esprit des jeunes filles. Bien des fois, au cours de leur vie, elles en évoqueront le souvenir radieux.

Pendant les vacances, elles font une visite au couvent des Pères Dominicains, où se trouve leur cousin novice, Frère Raymond-Marie Rouleau. A l'accueil fraternel reçu du jeune parent se joint la courtoisie du prier; son invitation à dîner avec le cousin semble trop cordiale



*Le Cardinal ROULEAU*  
*cousin germain de Françoise*

pour susciter la moindre hésitation. Comme il reste une ou deux heures avant le repas, les jeunes filles ont le temps de pousser une pointe jusqu'au monastère du Précieux-Sang, où elles retrouvent, sous le voile monastique, une amie, Mlle de Lanaudière. La visite terminée, elles expriment le désir de voir la fondatrice du monastère, la révérende Mère Catherine-Aurélie, en grande réputation de sainteté. On la dit favorisée de dons extraordinaires: stigmates, visions, extases. Robertine veut s'assurer par elle-même de la vérité des faits. Vain espoir, peine perdue ! . . .

Au retour, chez les Pères Dominicains, Robertine ne manqua pas d'agrémenter le récit de sa malheureuse tentative. Le Prieur et le Frère Raymond-Marie s'en amusèrent longtemps.

Robertine et Evelyn ont donc le privilège de dîner avec leur cousin; sa physionomie sereine les émeut délicieusement. A leur départ, la sœur aînée dit à sa cadette

— Écoute, Evelyn, le Père Prieur doit être un savant et un saint, mais le cousin ! . . . il va devenir une grande lumière, tu verras ! Tous les Dominicains seront fiers de lui !

Elles font aussi quelques excursions à travers la campagne. Un jour, elles passent par Saint-Simon. L'aspect du village pique leur curiosité. Elles s'enquièreent des préparatifs que l'on fait pour quelque grande solennité. On leur apprend que deux séminaristes, enfants de la paroisse, vont être ordonnés prêtres.

Il faut y aller, dit Robertine. Le lendemain, dans la brume matinale, la voiture emporte les jeunes filles vers

l'église de Saint-Simon. La nature est en liesse : le soleil monte dans toute sa gloire ; ses rayons illuminent la crête des monts, ourlent de lumière dorée les nuages et parent le ciel de teintes de rubis. Dans le feuillage, les oiseaux chantent tous à la fois. Promenade idéale ! La courtoisie des villageois les charme et la beauté des cérémonies met le comble aux enchantements de ce pèlerinage de fin d'été.

Une autre date inoubliable est celle de la première visite à Laure Conan, belle âme taillée à l'antique, antithèse vivante de Robertine si moderne, mais dans le meilleur sens du mot. Dans sa modeste villa de la Malbaie, la romancière leur apparaît vêtue de noir, et lorsqu'elle sourit, ses yeux profonds, lointains, s'animent d'une flamme fugitive... On visite son jardin constellé de fleurs. C'est à peine si l'on peut passer entre ces corbeilles qu'un soleil d'opale illumine de sa splendeur ; sur les roses agonisantes des feuilles palpitent, tourbillonnent et tombent sans bruit.

Devant la maison s'étalent des massifs de chrysanthèmes couleur de soufre, d'ambre et de cuivre ; leurs fins pétales à demi-fanés retombent mélancoliques comme des êtres délicats frôlés par l'aile de la mort. De ces fleurs d'automne, Laure Conan lie deux gerbes pour ses jeunes admiratrices.

Au retour, chemin faisant, on croise un ami dont la sobriété sombre parfois au fond d'une bouteille. Edmund le complimente sur sa stature, sur sa belle assurance :

— Vraiment, dit-il, tu ressembles à un jeune chêne.

Et Robertine de glisser à l'oreille de son frère :

— « Oui, un chêne souvent arrosé. Il me fait penser au mourant qui, durant les dernières années de sa vie, n'avait bu que du vin. Sur son lit de mort, il réclame un verre d'eau à sa femme et dit: Eh ! bien, avant de mourir, il faut se réconcilier avec ses ennemis. »

Robertine a le sens du comique et ne laisse rien échapper des petites gâtés de la vie. Elle excelle même à combiner des drôleries :

— « Figurez-vous qu'hier, dans la bourrasque et sous les éclairs terrifiants, une statue d'apôtre posée sur la Basilique de... a quitté son poste éminent et qu'on ne l'a plus revue. Pensez donc ! un apôtre ! On ne peut plus compter sur personne. »

Il faudrait réunir toutes ces bribes de vie, ressusciter le feu du regard de Robertine, l'imprévu de son geste, la finesse de ses réparties pour avoir une idée juste de cette jeune fille des Escoumains.

## Premiers chagrins

---

29 janvier 1890.

Le départ d'Evelyn pour le cloître vient de sonner. Désormais un voile enveloppera cette tête charmante; cette taille souple et gracieuse va se dissimuler sous les plis d'une robe de bure. La séparation affecte Robertine à tel point que l'on tremble de la voir glisser dans une incurable mélancolie. Cette douleur est la seule dont elle ne pourra jamais se consoler. Pour la distraire, ses parents l'envoient passer quelques mois à Rockingham, chez les Sœurs de Charité de madame Élisabeth Seton. Les bontés dont elle est l'objet apportent un baume à son cœur endolori; son affection pour les religieuses égale sa reconnaissance. Mais elle a perdu sa compagne, son amie, sa sœur; elle a perdu son *alter ego*, son Evelyn. Cette pensée l'écrase.

Vendredi, le 26 février, à onze heures et quart du soir, elle écrit dans son carnet:

— *La nuit s'avance. Bientôt cet anniversaire s'en ira rejoindre les précédents dans le gouffre du passé. Fidèle à mon habitude, je vais noter mes souvenirs de l'année. Pour moi, un événement domine tous les autres; le dernier, le plus grand, le plus triste et le plus cruel; le départ d'Evelyn.*

*Un mois demain, et je ne suis pas encore relevée de ce coup terrible. Mais non, je ne veux pas écrire sur ce*

*sujet qui me brise. Je n'essayerai pas de mesurer la profondeur de ce chagrin qui me cause encore tant de défaillances. Je me préparerais encore une déprimante nuit d'insomnie. Evelyn m'a envoyé ses pensées intimes et c'est à la suite de ces pages que j'inscrirai quelques-unes de mes tristes pensées à moi.*

Et, plus loin, elle ajoute :

*Vingt fois, j'ai offert mon sacrifice, et vingt fois, j'ai subi la tentation de le reprendre. Dieu l'a voulu, Dieu le veut, que sa volonté soit faite ! Je m'incline, je me tais, mais je souffre !*

Cette âme mystérieuse et tendre ne se livre pas facilement. Droite, franche, discrète et fière, elle préfère toutes les souffrances à la divulgation ou à l'étalage de ses sentiments. Sans rien laisser lire sur son visage, d'un effort douloureux, elle s'entraîne au calme, à la sérénité.

— *Ne vous récriez pas, ne dites pas : « Comment les lèvres peuvent-elles sourire, quand au dedans de nous tout sanglote ?*

*Le sourire est souvent voisin des larmes, ne servant qu'à les cacher et étendre un voile sur les déchirements secrets.*

*L'âme n'est pas l'étalage vulgaire où le boutiquier fait montre de ses marchandises. C'est la retraite inviolable et sacrée où l'on s'abrite contre l'indifférence et l'envie : c'est le sanctuaire dont l'entrée est fermée au profane, c'est la cité inexpugnable qui ne se rend jamais et dont l'arme la meilleure est encore le sourire.*

*Si la vie vous maltraite, pourquoi imposer votre mélancolie à ceux qui vous entourent ? C'est parce que la vie est dure qu'elle est triste, qu'il faut y mettre un rayon lumineux.*

*Il faut sourire, sourire quand même, pour que les chers yeux de ceux qui vont partir gardent cette vision.*

*Le sourire! D'un geste brutal, la mort elle-même le fige à jamais sur les lèvres décolorées de ceux qu'elle a frôlés de son aile.*

*Songez! un sourire, c'est si petite et si grande chose. Petite: à nous, il ne coûte qu'un effort. Grande: parce qu'il console, encourage et pardonne; parce que, partout où on le promène, il rayonne d'humanité, il porte avec lui sa récompense.*

---

## Sa carrière se dessine

*Le journaliste est un écrivain qui, en prenant la plume, ne pense pas à l'immortalité. Cela suffit pour le faire aimer.*

UGO OJETTI.

Le rêve de jeunesse se réalise. Un jour d'automne de l'année 1891, Robertine Barry entrevoit une position lucrative dans un journal de la métropole. Opportuniste, elle se présente au bureau de Honoré Beaugrand, directeur de la *Patrie*, et lui soumet un manuscrit soigneusement enveloppé. Beaugrand prend le précieux rouleau, le dépose près sa pipe et dit à la postulante :

— C'est bien, je lirai cela, puis, nous verrons.

Il lit la chronique de la jeune fille au visage sérieux et intelligent, et y découvre vite le marque du talent. Deux semaines plus tard, sous le pseudonyme de Françoise<sup>1</sup>, Robertine débute à la *Patrie*. Première journaliste professionnelle<sup>2</sup> attachée à la rédaction d'un périodique, elle inaugure chez nous une rubrique qui devient fort achalandée : *Le Coin de Fanchette*, et qui lui vaut la sympathie et l'admiration de nos meilleurs écrivains. Aux confidences de ses lectrices, aux questions de ses lecteurs, elle répond avec bonté, avec humour et sagesse. Pour en juger, il faut lire quelques-uns de ses billets :

1. Ce nom de plume fut choisi en souvenir de saint François de Sales dont la fête tombe le 29 janvier, date du départ d'Evelyn pour le couvent. Sur une petite épingle d'argent que cette dernière lui laissa, et au-dessus de la date de cette inoubliable séparation, elle fit graver le nom : Françoise.

2. Une carrière de journaliste féminin était à cette époque une petite monstruosité. Un pseudonyme : un nom de guerre. La littérature féminine : Bas-bleuisme. Ce qu'on était féroce ! Françoise eut parfois de brûlantes polémiques à soutenir pour... la défense de ses droits.

Claude-Le-Débonnaire: Débonnaire? c'est vous qui le dites. Espérons au moins que l'on fait chorus autour de vous.

Sylvio: Reçu votre manuscrit: il y a du bon, il y a du mauvais. C'est bon quand vous dites: « Le temps est sombre, on dirait qu'il veut pleurer. » C'est mauvais quand vous écrivez: « Tout se passe bien pendant la messe de mariage. » Pourquoi s'y passerait-il quelque chose de mal? Votre réflexion: « Encore deux qui viennent de se mettre le cou dans le nœud de monsieur le curé! » est cocasse, pour ne pas dire davantage. Jamais, jamais, Sylvio, pas même pour signaler sa bonne amie, on ne met deux p dans apercevoir, et on ne renifle pas avec deux f, oh, Sylvio!

Désolé: C'est cela: négatifs et positifs s'attirent, s'unissent sans cesse, et au plus intime de leur être ils restent toujours séparés. Sachez tirer le meilleur parti de la situation, et suivre le conseil du philosophe d'antan:

Ne te plains pas, même tout bas:  
S'épancher est une faiblesse.  
Ta peine ne t'appartient plus  
Le jour où tu la fais connaître.

Don Juan lui envoie un poème qui pique sa curiosité: Si aucun nom ne m'est donné d'ici à quinze jours, écrite-elle, je devrai conclure que celui qui me l'a adressé en est l'auteur:

Donc, nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,  
Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le nôtre,  
L'un et l'autre muets, attendant, l'un et l'autre,  
L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.

Pourtant nous nous aimions. Sous ces paroles lentes  
 Qui tombaient une à une, à regret et si bas,  
 Que d'autres se pressaient à nos lèvres tremblantes,  
 Et comme nous parlions. . . quand nous ne parlions pas !

Qui nous faisait railler ? Qui nous faisait sourire ?  
 Nous pouvions être heureux sans notre orgueil maudit.  
 Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire,  
 Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit. . .<sup>1</sup>

Sur la carte du tendre, Françoise ne s'arrête pas bien longtemps. Jamais à court, elle a la réponse juste, la plaisanterie naturelle, la réplique mordante, le mot vif, imprévu, révélateur.

Cette espèce de tribune s'est étendue depuis à la plupart des journaux; dans certains cas, elle s'est amplifiée en embrassant d'autres sujets: mode, étiquette, droit usuel.

Françoise s'est dépensée à des tâches diverses, comme il est de règle encore pour celles qui suivent la voie qu'elle leur a tracée. Mais c'est à la chronique que vont nos préférences. Ces petits tableaux nous donnent une idée de la vie que l'on menait au Canada, il y a quarante ans. Lisez, je vous prie, cette scène d'un retour de la messe au mois de janvier 1892:

*Mercredi dernier, jour des Rois, je prenais le tramway de la rue Saint-Denis. La foule revenait de la grand'messe à Notre-Dame et commençait à remplir l'omnibus. Malgré les proportions modestes du véhicule, tous ceux qui ont voulu entrer ont été acceptés.*

*All right! crie le conducteur, en tirant le cordon de la clochette. On entend au dehors le claquement strident du fouet qui s'abat, puis, un silence.*

1. *Jamais.* par Édouard PAILLERON.

*Rien ne bougeait.*

*All right ! crie de nouveau le conducteur qui feint de croire que le signal du départ n'a pas été entendu. Mais il s'agit bien de cela.*

*Les rues, mi-glace, mi-asphalte, sont impraticables, et les chevaux, deux seulement, misérables spécimens de l'espèce, efflanqués, rompus, fourbus, mal ferrés, après de pénibles efforts sont incapables d'enlever la voiture.*

*Quel trajet ! Lentement, comme défilerait un corbillard, on avançait : le conducteur, à pied, conduisait le deuil.*

Voilà un échantillon de la verve amusée de Françoise qui saisit le détail pittoresque et sait le noter d'un trait savoureux.

Dans les *Chroniques du Lundi*, elle se distingue par son érudition. Certains misogynes ont peine à croire que cette solidité de pensée, ce rare esprit d'observation puissent être des qualités féminines ; et l'on va même jusqu'à écrire : la *Patrie* se paie le luxe d'un chroniqueur... en jupon.

Pendant longtemps on se demande quel peut être ce viril écrivain qui signe ses articles d'un pseudonyme féminin. Les suppositions vont leur train, quand une indiscretion révèle le nom de la jeune chroniqueuse. Ce contretemps n'altère en rien la bonne humeur de Françoise. Elle devient très populaire.

Sa sincérité et sa franchise sont proverbiales. N'a-t-elle pas pour devise : *Dire vrai et faire bien*. Cette ligne de conduite, adoptée dès son entrée dans la carrière des lettres, fait de Françoise le modèle de la femme journaliste.

Toujours de bonne foi, même dans ses erreurs, elle croit sincèrement servir la cause de la justice.

Parfois elle va passer ses vacances à Sainte-Marie de Beauce, sur les bords de la Chaudière, dont le filet d'argent mobile brille entre les feuilles d'érables. En sens parallèle se déroule le ruban gris de la route bordée de grands arbres, tels de vastes parasols ajourés et dentelés. La plaine de verdure qui descend jusqu'à la rivière donne à la vallée un charme édénique. Dans cette campagne pittoresque Françoise va se reposer de sa vie trépidante. Entourée d'amitiés fidèles, elle se promène. « Minuit », le vaillant cheval noir du docteur Fortier transporte les joyeux pique-niqueurs escortés de *Microbe* et de *Bismuth*, deux jeunes terriers. Ces noms originaux, *Minuit*, *Microbe* et *Bismuth* amusent Françoise. Et les anecdotes drolatiques, donc ! Plusieurs trouveront place dans les futures chroniques. Oh ! le charme de ces vacances dans les prés et les bois ! « Le temps passe trop vite ; il faudra que je revienne », écrit-elle à sa famille. Le lendemain, le postillon lui apporte un télégramme : « Père très malade ». Vite, en compagnie du docteur, elle retourne à la maison. Grande fut la joie du cher malade et de la maman, en proie aux plus vives angoisses. Les enfants eux-mêmes se rassérènent. Le docteur est là. La grande sœur est donc deux fois messagère d'espérance.

Françoise adresse à l'ami médecin ces lignes de remerciements :

*Vous avez montré beaucoup d'amitié et de dévouement pour mon père, cher docteur ; un simple merci, c'est bien peu pour tant de bonté. Heureusement qu'on a tout son cœur et toute sa vie pour s'en souvenir.*

Rien ne pourrait exprimer l'angoisse qui étreint le cœur de Robertine à la pensée que son père peut mourir. Elle sent quel vide impossible à combler laisserait ce départ. Son père ! La providence familiale, la joie, la tendresse, la poésie de son enfance !

Dans le recul des jours enfuis, Françoise nous apparaît sympathique, accueillante, toujours prête à donner son temps, ses efforts et beaucoup de son âme. Elle aime à protéger les personnes de son sexe, la jeune fille surtout. C'est à son intention qu'elle écrit :

— *La jeune fille, au sortir de l'école, n'est pas suffisamment préparée à la vie qui l'attend. Les maisons d'éducation, heureusement, travaillent à améliorer leur système, à le rendre plus effectif, plus pratique. Je ne saurais trop les en féliciter. Il est beau de publier hautement: La femme doit rester au foyer ! Encore faut-il que ce foyer soit pourvu du nécessaire. Autrement, elle sera forcée d'en sortir pour gagner sa vie. Il est bien compris, maintenant, que le travail de la femme n'est pas incompatible avec son honnêteté, avec sa dignité sociale. Les institutrices qui gardent la jeune fille plus longtemps que les mères ne le font, doivent donc lui signaler les dangers qui l'attendent dans la lutte pour la vie.*

*Ce qu'il faudrait lui enseigner, c'est le grand souci de sa dignité et l'influence qu'elle peut exercer quand elle sait se respecter et se faire respecter.*

*Ce qu'il faudrait lui apprendre encore, c'est qu'il lui faudra cependant être la plus forte, non seulement à telle heure, à tel moment, mais toujours. Que c'est de la femme que doit venir la résistance aux tentations les plus belles comme les plus terribles, et ce n'est qu'à ces conditions qu'elle aura le droit de porter haut et fier son front d'honnête femme.*

Bonne, généreuse jusqu'à la prodigalité, Françoise ne peut rencontrer l'infortune sans vouloir la soulager. Avec l'accent de la vraie charité, elle demande un Refuge pour les infirmes, les indigents et les vieux qui clopinent en tendant au bout de leurs bras amaigris des sébiles où tintent quelques gros sous. Son souhait si chrétien ne se réalisera qu'aux premiers jours de juin 1925. Plus heureux que sa devancière, Olivar Asselin, journaliste, a réussi à fonder le refuge de la Merci. Au service de ce « château-fort de la vieillesse », il avait mis sa plume alerte, sa parole convaincante, son infatigable dévouement. Aussi, la veille de Pâques, 16 avril 1927, trois frères de Saint-Jean de Dieu<sup>1</sup> prendront la direction de la maison principale, rue Saint-Paul, à Montréal, qui hospitalise aujourd'hui des centaines d'indigents. En outre, dans le décor merveilleux de la rivière des Prairies, s'érige aujourd'hui un nouvel hospice où les vieillards vivent dans la paix des jours heureux. Sur les ailes de leur prière reconnaissante, le nom de leur insigne bienfaiteur monte vers l'immortalité<sup>2</sup>.

Françoise aime les belles solennités, les fêtes imposantes. Le 9 juin 1892, elle se rend à Valleyfield pour assister au sacre de Mgr Eymard. On se souvient encore de la chronique inspirée par ce voyage :

— Qui ne se rappellerait l'exubérante petite vieille en admiration devant l'abbé mitré de La Trappe : « Belle fête, pas pour rire, jusqu'au Pape rendu ici ! Celui-là

---

1. Cet Ordre fut fondé au quinzième siècle, par saint Jean de Dieu. Répandu dans toute l'Europe, il a son siège à Rome. Sous le régime français, ces religieux avaient à Louisbourg une maison dont le personnel, composé de huit frères, périt durant le siège de cette ville par les Anglais.

2. Olivar Asselin est décédé le 19 avril 1937.

qui est habillé tout en blanc, c'est bien le Saint-Père, n'est-ce pas ? » Et sans attendre une réponse, elle secoue la tête et murmure, suffoquée : « Quand on pense que c'est le Pape ! . . . Belle fête, pas pour rire ! »

Au sortir de l'église, Françoise constate la disparition de sa montre. Vite, elle avertit le chef de police, et dès le lendemain la montre revient à sa propriétaire. Voici comment la chroniqueuse relate l'incident :

*Moi, je ne médierai jamais de la police. Quand je me rendis à Valleyfield, au sacre de Mgr Eymard, tout le plaisir de mon excursion s'évanouit devant la perte d'un bijou, souvenir précieux de ma mère.*

*L'avais-je perdu ? M'avait-il été volé ? . . .*

*— Allez trouver le chef de police, me dit-on immédiatement.*

*J'allai le relancer jusqu'à la salle du banquet offert en l'honneur de l'Elu de l'Episcopat, et, d'un ton lamentable, je lui fais part de mon malheur.*

*Le chef tire son calepin, prend la description de l'objet perdu, et très héroïquement, tourne le dos à la bonne chère pour se lancer à la recherche de mon trésor disparu.*

*Trois jours après, la montre était retrouvée.*

*Ni l'or ni l'argent ne payent un service comme celui-là.*

Quelques jours plus tard, les policiers feront déposer sur le pupitre de la chroniqueuse un bel éventail pour la remercier d'avoir su reconnaître les services que la police rend aux citoyens et à la société.

Tout en continuant sa collaboration à la *Patrie*, cette vaillante femme commence, avec sa sœur Mary — dont le pseudonyme est Geneviève — la traduction d'un livre anglais qui leur rapportera, dit-elle, la jolie somme de

cent dollars. N'est-ce pas intéressant de trouver autant de sens pratique chez celle que l'on surnomme déjà: « la dame à la plume d'argent » ?

Françoise possède toutes les qualités des deux races dont elle descend et qu'elle honore par son esprit et son cœur: imagination vive, ardeur de sentiments, sûreté de jugement, fermeté et bienveillance de caractère. Toutes les causes patriotiques trouvent en elle un défenseur, un apôtre; elle exprime son opinion avec franchise dans une langue sobre, claire, vigoureuse. Sa gaîté communicative et son talent la font rechercher par la haute société. Il va sans dire qu'elle se trouve parfaitement à l'aise dans un salon, mais elle n'aime pas les cartes. « Heureusement, dit-elle quelquefois, il y a des personnes qui peuvent subsister sans les cartes. » Et à celles-là reste le plus doux des délassements: celui de la belle et bonne musique. Un tapotage brillant la laisse indifférente; il lui faut l'expression, qui lui semble traduire ses propres sentiments.

— *J'admirais l'autre jour dans un salon, au-dessus du piano, une gravure intitulée: Le rêve de Beethoven. Ce tableau représente le compositeur endormi sur son clavecin au milieu de partitions de concerts, de feuillets épars, de cahiers entr'ouverts; sur un coin de l'instrument, une plume et un encrier prêts à transcrire, sur les pages blanches, les inspirations de son génie.*

*Au-dessous de la tête du maître, flottent, légères, vaporeuses, idéalisées, les symphonies sublimes, les improvisations grandioses, qui prennent un corps et une âme pour visiter celui qui les créa.*

*Quelques-unes sont graves et tristes, d'autres souriantes, rêveuses passent devant lui, ou encore tourbillonnent deux par deux en se donnant la main.*

*Ah! les comprenait-il assez bien ces œuvres de son génie, lui qui, dès l'âge le plus tendre, avait fait de son piano son plus intime confident, lui qui disait un jour à celle qui partageait, avec son art, son cœur et sa vie:*

*— Ce que je sens là, je ne puis vous le dire, mais mon clavecin va parler pour moi.*

Les musiciens sont des poètes, qui interprètent les émotions de tous les cœurs et de toutes les âmes. Françoise sait les écouter et les comprendre.

Au mois de février, le soir de son anniversaire, un mardi, à 11 h. 55 minutes, elle revient à son mémorandum où elle écrit ces lignes si sincères:

*— Comme les années passent ! Qui m'aurait dit, jadis, quand je les désirais si courtes, qu'un jour je les voudrais si longues ? Mais on ne devrait pas regretter de vieillir: les années donnent la sagesse, l'expérience, un peu de science, choses tout à fait désirables; le cœur, lui, ne vieillit pas, et c'est l'essentiel.*

*Peut-être, que l'an prochain, je publierai mon premier livre. Quel beau rêve encore ! Se réalisera-t-il ?*

*Il a été question d'un mariage entre M. B. et moi, mais les circonstances présentes me semblent peu favorables à l'accomplissement de ce projet. Je ne suis pas de celles qui considèrent le mariage comme le but vers lequel doivent tendre les plus nobles efforts de toute une vie. Le vrai but, c'est Dieu; diverses voies nous conduisent à Lui. De plus, il est inutile de nier l'instabilité de la nature humaine; j'en ai fait l'expérience trop de fois moi-même pour ne pas y croire.*

*Voilà donc un petit résumé de l'année qui va bientôt finir. On ne résume pas les pensées, les désirs, les regrets, les contrariétés, les bonheurs qui nous arrivent. L'esprit et le cœur seuls contiennent les pages intimes et savent en garder le souvenir.*

Les deux années de noviciat d'Evelyn sont écoulées; la jeune religieuse a la permission de venir passer quelque temps au couvent des Dames du Sacré-Cœur, à Montréal. Françoise va souvent la voir. Mais ses visites ne font qu'aviver son sacrifice; et, malgré tous ses efforts, elle ne peut dissimuler la terrible lutte qui, chaque fois, se renouvelle à l'heure de la séparation.

Oh ! ces affections d'enfance et de jeunesse, comme elles sont fortes, vivaces, et comme elles tiennent !

Au cœur de Françoise, pas de place pour l'oubli. Ses chroniques, souvent, sont émaillées de réminiscences touchantes. Nous aimons tout particulièrement celle du 29 mai 1893, où elle raconte la légende de Madeleine de Repentigny<sup>1</sup>, dont les annales des Ursulines conservent encore le nom.

*— Qu'une Madeleine de Repentigny ait existé, c'est indubitable, les registres du cloître en font foi; ils ajoutent qu'elle laissa un capital pour l'entretien perpétuel d'une lampe; c'est la petite lampe qui ne s'éteint jamais.*

*Non, je ne t'ai pas oubliée, ô douce lumière, qui as rayonné sur mes jeunes années. Si les vicissitudes ont parfois obscurci ta pâle clarté, tu es demeurée voilée, non pas éteinte, tel ces flambeaux que portaient dans les catacombes, les premiers chrétiens.*

*Chaque fois que le règlement nous réunissait au saint lieu, c'était un plaisir pour moi de retrouver ma vieille amie, de rêver pieusement et d'écouter les inspirations de sa lueur mystique. . .*

---

1. Madeleine de Repentigny, en religion, Sœur Sainte-Agathe, entra aux Ursulines en juillet 1718. Décédée le 5 février 1759. Sa petite lampe votive fut allumée en 1724. Son histoire véritable est relatée par Blanche GAGNON, dans son livre: *Grains de Sable*.

Depuis cette époque, bien des jours ont passé, bien d'autres histoires, fictives ou réelles, sont venues s'ajouter à celle de Madeleine. De l'écrin de ses souvenirs, les anecdotes comiques s'échappent avec pétulance. Parmi ces dernières, l'odyssée de son compatriote irlandais est bien la plus amusante; en voici le résumé:

Un fils de la blonde Hibernie fut transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Quelques heures après son entrée dans la salle Saint-Patrice, de singulières choses se passent: des miaulements désespérés partent du lit de ce nouveau patient. On soulève couvertures et draps, on inspecte les alentours; pas l'ombre d'un chat!

Une autre fois, des angles de la salle alternent gémisséments et sanglots. Grande surprise et grande frayeur!

Un jour, les brancardiers transportent un cadavre à travers le long corridor; tout à coup des cris étouffés partent de la civière recouverte d'un drap blanc. Grand Dieu, il n'est pas mort. Vite, on revient vers la salle; on dépose avec d'infinies précautions le pseudo-trépassé dans le lit qu'il vient de quitter. Les médecins se précipitent: ils s'acharnent sur lui; ils piquent, frictionnent, tamponnent. Peine perdue! la mort tenait bien sa victime.

Et le jour, la nuit, à toute heure, ce sont de nouvelles épouvantes, de nouvelles alertes. Religieuses, gardes, médecins, infirmiers, brancardiers, malades surtout ne vivent plus...

Un bon matin, ce fut le comble: les domestiques traînaient une vaste boîte de déchets. O surprise! une voix sourde gémit, oppressée:

— J'étouffe ! . . . je me meurs, sortez-moi d'ici.

Vite, papiers et déchets volent; et des mains tremblantes plongent, plongent. . . Voici le fond de la boîte. Personne !

Surveillance étroite, inquisitions de tous genres, recherches en tous sens; rien, absolument rien. . .

Aux heures nocturnes, les religieuses égrènent leur chaquet en glissant comme des ombres, de peur d'éveiller les bruits insolites. . .

Un jour, à midi, cliquetis de verres, horrible fracas de vaisselle dans une armoire. Le chevalier Tom Gorman, convalescent, s'élançe au galop. L'armoire est fermée; pas une assiette n'a bougé; mais soudain, on entend des conversations étranges entre des êtres invisibles. La situation n'est plus tenable. « Il va falloir évacuer la salle », dit avec tristesse la pauvre sœur infirmière.

Alors, un vieux soldat s'assied sur son lit, et pointant du doigt l'Irlandais paisible, il s'écria d'une voix ferme: Nom d'un tonnerre d'un nom ! ma sœur, c'est lui, c'est cet Irlandais.-là, c'est lui; je vous dis que c'est un ventri-loque ».

Pour toute réponse, Patrick éclate de rire.

Après son rétablissement, Pat donna une séance comique merveilleuse. Religieuses, gardes, médecins, infirmiers, brancardiers, malades, dans une heure de récréation joyeuse, oublièrent leur rancune contre les mystifications du malicieux Irlandais.

Le temps continue sa course vertigineuse; pour cette femme laborieuse, les jours sont des heures. Elle songe

sérieusement à publier son premier ouvrage. Ce nouveau rêve de sa vie est près de se réaliser. Cependant son enthousiasme se refroidit; elle a si peu de loisirs, tant de travail, et tant de belles relations à conserver !

Au cours d'une brillante réception, elle a le plaisir de lier connaissance avec le romancier français Paul Bourget<sup>1</sup> et sa femme, de Paris. Un événement qui compte dans sa vie littéraire ! Mais sur ses meilleures joies flotte toujours le même nuage: l'absence d'Evelyn. Sereine toujours, la jeune religieuse la console, l'invite à choisir la meilleure part ! Vaine tentative ! l'indépendante Françoise ne s'accommoderait pas du vœu d'obéissance.

Malgré sa vie de labeur intense, elle trouve encore du temps pour assister aux conférences, et même aux concerts, où elle a la bonne fortune d'entendre des artistes de valeur. Ellen Terry lui plaît; mais à la reine du chant, Adélina Patti, va sa plus grande admiration. La célèbre prima-donna lui inspire une chronique, en date du 5 mars 1894. Lisez-la, et vous verrez combien Françoise possède la délicatesse de l'amitié. Quelle page attendrie au souvenir du bon vieillard qui conservait dans son cœur un culte touchant pour la brillante cantatrice !

*Il était, écrit-elle, un de ces rares fervents de la musique, qui trouvent dans l'art la consolation de leurs souffrances, le remède aux désenchantements de la vie. Et, quelle triste vie que la sienne !*

*J'aimais à le faire causer et c'est ainsi que je découvris la corde sympathique qu'il conservait encore toute vi-*

---

1. 3 novembre 1893.

brante au fond de son âme, pour la ravissante Madri-lène<sup>1</sup> dont il suivait la carrière avec tant d'intérêt.

Un jour, il m'apporta son album presque entièrement rempli de photographies de la diva, la représentant dans la plupart des opéras où elle avait chanté. Hélas ! la mort est venue le surprendre avant qu'il eût pu entendre encore une fois le chant du rossignol.

Et je songeais, en écoutant cette voix mélodieuse, que de toutes les sympathies qu'elle a inspirées, au cours de sa glorieuse carrière, elle n'en a pas recueilli de plus respectueuse que celle de cet admirateur inconnu.

Idéaliste fervente, mais consciente des réalités humaines, Françoise traite les sujets les plus divers en un style simple, souvent enjoué, coulant de source. Elle aime la nature, les oiseaux. Dans le bosquet parfumé où, chaque printemps, les grives viennent renouer leurs amours, elle écoute avec ravissement leurs mélodies, elle leur parle :

*D'où venez-vous, gentilles messagères ? Sous quel ciel avez-vous passé les longs jours d'hiver ? Et quelle oreille avez-vous charmée de vos chants joyeux ?*

*Quel dommage que les petits oiseaux ne sachent que gazouiller et que l'on ne puisse pénétrer leur harmonieux langage !*

*Que de récits curieux ils nous feraient de leurs nombreuses pérégrinations ! . . . quelles idylles ils pourraient nous raconter ! Quels drames émouvants, peut-être, nous étreindraient le cœur et nous mettraient des larmes dans les yeux.*

---

1. Peu de femmes peuvent prétendre à autant de nationalités que Mme Adéline Patti. Elle est née en Espagne d'un père sicilien et d'une mère italienne. Un beau-père américain s'est chargé de son éducation, deux de ses maris étaient français, le troisième est suédois, et sa demeure de prédilection est au pays de Galles.

*Que se passe-t-il donc dans ce monde ailé? Est-il comme le nôtre? Charitable ou médisant, bon ou méchant, constant ou infidèle?*

*Mais, du moins dans ces demeures aériennes, embaumées, bercées par la brise, on se console de tout par des chansons. . .*

Au mois d'août 1894, Françoise va passer ses vacances à la Malbaie:

— *Là, dit-elle, dans cette thébaïde ravissante, plus d'efforts, plus de travail, rien qu'un repos parfait et le délicieux plaisir de se sentir entourée des attentions délicates d'une amitié fidèle.*

*Comme on se sent meilleur au contact de la grande nature! Toute chose porte le cachet du Créateur et la magnificence de ses œuvres nous inspire une reconnaissance plus vive pour les beautés incomparables qu'Il a créées pour nous.*

Sous une forme heureuse, Françoise sait exprimer le charme prenant de la forêt, l'âme des bois.

— *Les branches des arbres se rejoignent au-dessus de nos têtes, formant d'épais réseaux, quelques-unes même nous effleuraient au passage d'une caresse un peu rude.*

*L'écorce blanche et lisse des bouleaux tranchait sur la rugueuse et sombre enveloppe des pins; et sur le tapis de mousse, recouvrant leurs troncs, s'épanouissaient des frondaisons sauvages. Rien ne troublait cette profonde solitude, si ce n'est de temps en temps, le bruissement d'ailes d'un oiseau effrayé qui s'enfuyait à notre passage.*

*Nous-mêmes demeurions silencieux, nous sentant envahis d'un mystique recueillement, comme en un sanctuaire.*

*Ces évocations estivales prêtent un charme suprême aux beaux jours qui s'en vont. Elles nous réchauffent d'un rayon retardataire, comme au coucher du soleil, on voit*

*encore les derniers feux illuminer le firmament, longtemps après que l'astre a disparu.*

L'année suivante, au mois de février, Françoise devient une collaboratrice attitrée de la *Revue Nationale*.

Le directeur lui propose d'écrire un roman, perspective qui plaît à l'entrepreneuse artiste de la plume. Dans son esprit primesautier, elle en trace déjà les vagues linéaments et se propose même de situer ses personnages à Halifax où elle ira passer les vacances prochaines.

Comme tant d'autres de ses rêves, celui-là est mort dans sa chrysalide d'azur.

Au mois d'avril 1895, Françoise publie son premier livre: *Fleurs champêtres*, recueil de nouvelles, joliment illustré de tiges fleuries. Cet ouvrage est un long poème en prose. Sur ce fond de verdure, surgissent de vivants portraits, de délicieuses aquarelles. L'âme de l'auteur vibre dans des pages spirituelles et chantantes. Un parfum du terroir se dégage de ces historiottes où nous retrouvons les pittoresques expressions des habitants de nos campagnes. Toujours élégant, sinon absolument châtié, son style est d'une originalité exquise. L'énergie qui s'y manifeste ne diminue en rien la délicatesse toute féminine qui ferait partout reconnaître l'inimitable Françoise, même sous un pseudonyme masculin.

Celui qui voudrait écrire l'histoire des mœurs et de la vie canadienne-française dans les dernières années du dix-neuvième siècle ne pourrait se passer du livre et des chroniques de Françoise. Son œuvre est une source de renseignements indispensables à toute personne soucieuse de vérité.

Le langage pittoresque des campagnards de cette époque est peut-être même un peu trop fidèlement reproduit, au gré des puristes, qui n'admettent pas l'opportunité de faire parler au peuple le langage du peuple; mais tel n'était pas l'avis du romancier, Léon de Tinseau, qui lui décernait ce bel éloge:

— *Françoise n'a pas fait de ces paysans des êtres modèles choisis à l'appui d'une thèse ou récitant des rôles. Pas davantage elle ne nous les montre comme de malheureux pécheurs dont la bassesse doit flatter notre orgueil pharisäïque de citadins vertueux. Elle aime trop ces « gens de la terre » pour les affubler d'un costume de théâtre ou pour les présenter sous un misérable vêtement. Devant nous, ils agissent sans feinte parce qu'ils sont libres, sans calculs sournois, parce qu'ils sont heureux dans la condition où Dieu les a placés.*

*Françoise laisse une galerie de portraits que ses compatriotes ont approuvée et admirée. On lui en saura gré de plus en plus, à mesure que le type, encore vivant après trois siècles, s'effacera sous la main du temps. Et plus tard, sur les bords du grand fleuve ou même dans les cités de l'Ouest, des prosateurs et des poètes chercheront dans les Fleurs Champêtres la dernière touche d'un chef-d'œuvre.*

Dans la *Patrie* du 6 mai 1895, Marc Sauvalle lui consacrait un article très élogieux dont voici un extrait:

— *Ce qui plaît surtout dans ce livre, ce sont les tableaux de la côte, la marine que l'on sent sous chaque description; de près ou de loin, dans chacun de ces récits, on a un aperçu, une envolée sur le large, on sent que l'auteur a longtemps et longuement contemplé les vastes océans dont les lignes lui sont restés dans les yeux.*

*On connaît ces beaux coquillages nacrés qui ornaient les étagères de nos grand-mères. Depuis longtemps sortis*

*des profondeurs de l'océan, ils demeurent silencieux, mais si l'on approche l'oreille de leur ouverture, il semble qu'on entend encore au loin les grondements de la vague et les mugissements du flot comme dans une invisible tempête. De même pour le cerveau de l'écrivain dont la jeunesse a été bercée au son du flux et du reflux, où qu'il soit, quel que puisse être son éloignement, aussitôt qu'il prend la plume, il sent remonter en lui les anciens effluves et, instinctivement, lui viennent sous la main les images chéries et les tons gais ou radieux ou lamentables des beaux calmes d'été ou des grands déchaînements de l'automne.*

En un mot, ce volume est pour le lecteur, un régal; pour Françoise, un beau succès.

Dans un travail lu au Congrès de la Langue française, à Québec, Fadette, chroniqueuse du *Devoir*, parlait ainsi des *Fleurs Champêtres*:

— *Ce fut un événement dans notre monde littéraire: les petits tableaux rustiques, ces campagnards si finement observés, ce langage canadien si drôlement saisi, la poésie agreste, naïve et charmante qui se dégagait de ses contes, charmèrent le public. C'était bien l'âme paysanne que l'on retrouvait là, c'était notre campagne, nos habitants, leur foi profonde, parfois superstitieuse mais si sincère; c'était le Canada aux mœurs simples et douces, aimé par Françoise, et rendu vivant sous sa plume d'artiste.*

Camille Derouet, de la *Revue du Monde Catholique*, citait quelques pages des *Fleurs Champêtres*, et il prédisait à Françoise la prochaine admiration du vieux monde:

— *Elle ressemble à Balzac par son habileté à peindre en quelques traits la nature, les échos des grands bois ou des falaises sonores, aussi bien que le caractère ou la physionomie d'une génération. Elle peut être comparée à George Sand pour la richesse de l'imagination, et l'émo-*

*tion communicative qui remplit son ouvrage, avec en moins, ses embardées romantiques. Son style porte l'empreinte de la vérité, de la noblesse, et de l'élégance.*

Dans ce plaisant parterre, arrêtons-nous, nous aussi; voyons à notre tour comment l'œuvre de Françoise est colorée. Ce tableau pittoresque d'un mariage à la campagne a déjà perdu de son charme, mais c'est la noce telle qu'on la célébrait autrefois dans nos paroisses canadiennes. La citation est longue, mais toute coupure en affadirait la saveur. Il nous semble nécessaire de rassembler les meilleurs morceaux de Françoise, puisque nous n'avons pas encore d'anthologie des prosateurs canadiens. La génération actuelle aimera cette peinture d'une existence aussi éloignée de la nôtre que si deux siècles nous en séparaient.

— *A la campagne, point de fête comme une noce. Aussi, ne trouve-t-on pas de meilleure comparaison, pour tous les bonheurs relatifs, que cette expression populaire: « J'étais comme aux noces. »*

*La maison est propre et rangée, les costumes ajustés et déjà les voitures s'attourent devant la porte. Voici le marié qui vient saluer son épouse dans son plus bel habit, avec sa cravate bigarrée de vives couleurs.*

*Catherine tarde un peu à descendre, mais enfin elle apparaît dans sa robe de mérinos bleu ciel, avec un fichu blanc, retenu à son cou par une énorme broche qu'elle reçut un soir, de son fiancé, en paiement d'une « philippine ».*

*On monte en voiture, Catherine et son père dans la première calèche; les autres s'entassent pêle-mêle dans les « quatr'roues », dans les cabriolets, et de toute cette jeunesse s'échappent de bruyants éclats de rire. Cinq ou six voisines sont restées à la maison pour dresser la table.*

*Le marié, Jacques, et son père, Paul-Ignace, sont les derniers à fermer la procession. Plus grande est l'importance, la popularité, la richesse des mariés, plus il y a de voitures dans l'escorte.*

*Une quarantaine de voitures est ordinairement le maximum en pareille circonstance, et le souvenir en est gardé dans les annales du village. . . .*

*A l'église, la mariée fait son entrée triomphale et va prendre la place qui l'attend, sur une des modestes chaises de bois disposées le long des balustres où deux cierges sont allumés entre deux bouquets de fleurs artificielles.*

*Il y a du brouhaha dans le cortège; les jeunes filles, amies de Catherine, cherchent les bancs rapprochés de la mariée afin d'entendre le OUI solennel. Si elle prononce le terrible monosyllabe d'un ton de voix plus élevé que celui de Jacques, c'est Catherine qui sera maîtresse au logis, et alors gare au mari ! Au contraire, si elle répond à voix basse, elle sera l'esclave et la très humble servante de son seigneur et maître.*

*Mais Catherine a souvent répondu en imagination à la demande du prêtre; en femme entendue, qui ne veut ni commander ni obéir, elle s'est tenue juste au diapason. Ses compagnes, qui jusque là avaient tendu le cou d'un air anxieux, relèvent la tête d'un geste satisfait, échangeant des sourires. L'honneur du sexe est sauf.*

*Après la cérémonie, les époux vont à la sacristie, signer leur acte de mariage dans les registres de la paroisse. C'est maintenant le beau-père qui conduit la bru, tandis que Jacques descend l'allée avec le père de Catherine. C'est de cette vieille coutume que vient le dicton populaire, appliqué à celle qui a démerité dans l'estime publique: « En voilà une qui ne partira pas de sitôt des balustrades avec son beau-père. »*

*Avant de se rendre à la maison, on fait des visites. Ce serait une injure que de négliger ses voisins en cette occasion. A la première maison où l'on descend, on s'embrasse. Naturellement le droit d'embrasser le premier la*

jeune épousée appartient à Jacques; mais si le garçon d'honneur, ou quelque autre plus adroit, vole le tour du mari, alors ce sont des applaudissements, des quolibets sans fin qui saluent sa déconfiture.

Il faut ensuite boire à la santé des époux et manger une croquignole; après quoi on danse deux ou trois cotillons, puis on s'en va de maison en maison recommencer les mêmes rondes jusqu'à l'heure du repas.

Un personnage important et sans qui il ne saurait y avoir de réjouissances, c'est le joueur de violon.

Comme les troubadours d'antan, après les héros de la fête qu'il accompagne partout, le joueur de violon occupe la première place et on l'entoure de tous les égards dus à ses importantes fonctions.

Midi va bientôt sonner. Le cortège nuptial arrive enfin chez Jean-Pierre. Les mariés, encore un peu solennels et guindés, sont chaleureusement accueillis par la mère et ses aides.

*L'Alleluia, Une lettre d'amour, Superstition*, sont des bijoux d'esprit et de sentiment, mais le *Miroir brisé* est la perle la plus précieuse de l'écrin. Cette nouvelle montre le dévouement profond d'un cœur de femme. Petit drame d'amour ! il vaut à lui seul tout un roman, et un beau... Si vous voulez savoir tout ce qu'une femme de cœur peut sacrifier au devoir, au culte de la patrie, lisez *Jeanne Sauriol*.

La région du Saguenay lui inspire de fort belles pages; elle s'attarde volontiers à faire la nomenclature des antiquités<sup>1</sup> que l'on conserve dans la petite église de Tadous-

1. Un chemin de croix apporté de France par les missionnaires, des peintures à l'huile, dont un Bambino de l'église de Grand-Pré, en Acadie; un *Enfant-Jésus* donné aux Sauvages par Louis XIV, et dont la robe fut brodée par la reine Anne-d'Autriche; une bannière qui remonte à 1771; des chandeliers aux armes de France; des ornements d'église brodés par des princesses; un confessionnal taillé par le Père Labrosse, etc.

sac, l'une des plus vieilles du Canada, construite par les premiers missionnaires jésuites.

Ces vieilles reliques nous parlent de la foi des nobles dames de l'ancienne mère patrie, de leurs patients labeurs, de leur dévouement au Christ, qui, à travers les siècles, illumine de gloire la Fille aînée de son Église.

La deuxième édition des *Fleurs Champêtres* comporte un avant-propos de Juliette Adam, et une élogieuse préface de Léon de Tinseau.

Ce grand ami des Canadiens affirme hautement que la Nouvelle-France de Champlain est le fac-similé de l'ancienne France. « De là, écrit-il, cette séduction infinie qu'elle inspire à ceux d'entre nous qui accomplissent le pèlerinage aux lieux que le vieil écusson royal continue à glorifier avec cette devise qu'on ne peut lire d'un œil sec : *Je me souviens*.

---

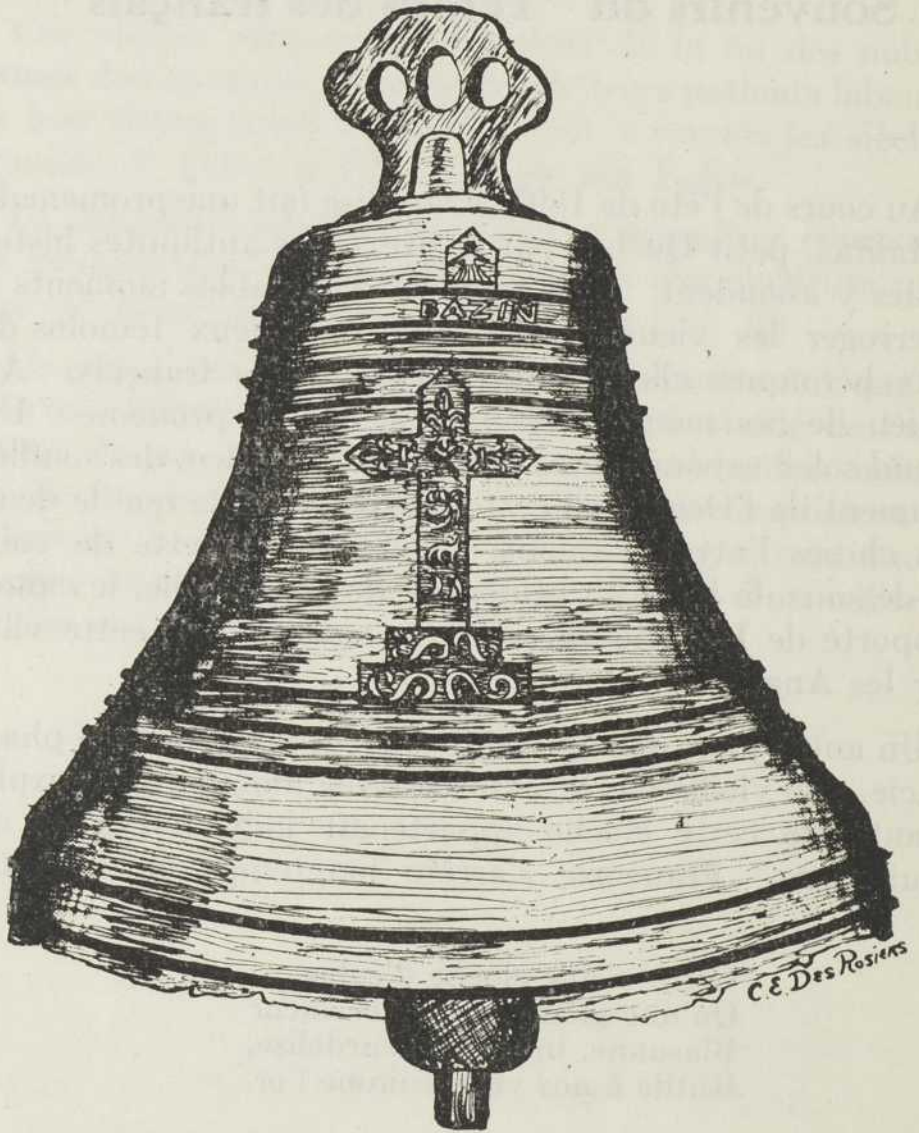
## Souvenirs du "Temps des français"

Au cours de l'été de 1895, Françoise fait une promenade à Halifax, petit Québec par le site. Les antiquités historiques y abondent. Elle passe là d'agréables moments à interroger les vieux monuments, silencieux témoins de faits héroïques chers à nos cœurs restés français. Au milieu de ces mémorables ruines, elle se promène. Un chaud soleil rayonne dans l'espace rose et bleu, des souffles viennent de l'Océan, en cette journée si belle que le deuil des choses l'attriste moins. Mais elle regrette de voir, au-dessous de la porte principale de la citadelle, le canon rapporté de Louisbourg, après la conquête de cette ville par les Anglais.

Un autre jour, elle aperçoit, dans la vitrine d'une pharmacie, une vieille cloche exposée avec une pancarte expliquant que cette cloche appartenait jadis à l'église de Louisbourg. Françoise s'arrête longtemps en face de

Cette vieille cloche d'église  
Qu'une gloire en larmes encor  
Blasonne, brode et fleurdelise,  
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,  
En traits fleuonnés, sur l'airain,  
Un nom de sainte, un nom de reine,  
Et puis le prénom du parrain.



*Gloche de Louisbourg*

C'est une pieuse relique;  
On peut la baiser à genoux;  
Elle est française et catholique  
Comme les cloches de chez nous.

Plus de doute, sa provenance est bien française; sur une croix de Saint-Louis gravée dans l'airain, on lit ces mots:

*Bazin m'a fait.*

Profondément émue, Françoise entre, s'informe. Elle apprend que, pendant plusieurs années, cette cloche a servi à sonner les « Meetings » d'un temple protestant. Aujourd'hui, on l'a remplacée par une plus grande et les autorités l'offrent en vente pour la somme de cent dollars.

— Cent dollars ! C'est bien peu pour une relique inestimable aux yeux de ceux qui ont dans les veines du sang français. « Je vous en prie, dit-elle au propriétaire, retardez un peu; on ne sait pas, chez nous que vous possédez cette relique, et peut-être voudra-t-on l'acheter ? »

Le pharmacien lui promet d'attendre.

A son retour de vacances, Françoise écrit:

*— N'y aura-t-il pas cent patriotes, cent hommes de cœur qui, se rappelant l'ancienne mère patrie, voudront arracher des mains étrangères ce trophée précieux qui a carillonné les gloires de l'une des plus belles possessions de la France et tinté le glas funèbre de ses défaites ?*

*Pauvre cloche de Louisbourg ! bien des fois, durant mon séjour à Halifax, je suis allée la voir. On s'en servait autrefois à Saint-Jean pour appeler ses vainqueurs aux homélies d'un ministre protestant à qui elle fut donnée par le gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Elle fut rem-*

*placée par une cloche plus grosse et, comme une vulgaire chose, fut mise en vente à Halifax. Qui donc la ramènera parmi les siens ?*

Françoise sait si bien communiquer son enthousiasme que, par ses soins, sa persuasion et sa persévérance, une souscription publique lui permettra d'acquérir la précieuse cloche.

Le 10 avril 1896, pendant une mémorable séance de la société de Numismatique et d'Archéologie, elle fut installée au Château de Ramezay, ancienne résidence des gouverneurs français. L'honorable Juge Baby, frappant la cloche, lui fit rendre un son argentin et joyeux, prélude du discours de notre poète national, Louis Fréchette, que nous reproduisons en partie :

*— En me chargeant d'être ici l'interprète de Mlle Barry, dans l'offrande que sa patriotique initiative fait ce soir à la ville de Montréal, on m'a conféré un très grand honneur, et je tiens tout d'abord à en remercier qui de droit, tout en confessant mon insuffisance devant la tâche délicate qu'on m'a imposée.*

*J'aurais beaucoup à dire de la personnalité sympathique que je dois représenter en ce moment; mais Mlle Barry, avec une modestie si vraie qu'elle cherche à se dissimuler à elle-même, a eu le soin de me fermer les lèvres par une lettre dont j'aurai l'indiscrétion de vous lire quelques lignes:*

*« Si j'osais, dit-elle, je vous demanderais de ne pas parler de moi, ou du moins d'en parler le moins possible. Ne croyez pas que c'est la modestie qui me dicte cette demande; c'est au contraire un orgueil quintessencié qui m'anime, car mes motifs ont été tellement désintéressés en entreprenant cette œuvre, que ce serait, il me semble, m'enlever un peu de mon mérite que de le souligner. »*

*Voilà le petit bout de confession que m'a fait la dévote et populaire Françoise; et, nous ne serions pas en temps de Pâques que vous ne seriez point surpris, monsieur le président, de me voir lui accorder sans la moindre hésitation ma plus complète absolution, et pour son péché d'orgueil, et même pour son péché de modestie, car, l'excès toujours est un défaut.*

*Qu'on ne soit pas scandalisé que Mlle Barry puisse avoir des défauts ! si elle n'en avait point, ce serait un ange, une créature céleste trop éthérée pour vivre dans notre atmosphère profane; pour ma part, je préfère qu'elle reste ce qu'elle est, une femme charmante, exilée comme nous dans cette vallée de larmes, et qu'il nous est heureusement permis, ce soir, de contempler face à face.*

*Donc, pour me rendre à sa prière, je ne parlerai pas du tout de Mlle Barry.*

*Aussi tout le monde connaît son gracieux talent d'écrivain; tout le monde sait quelle jeune fille distinguée, instruite et bonne, se cache mal dans les colonnes de la Patrie, sous l'humble pseudonyme qu'elle est en train d'illustrer.*

*Mais elle me permettra au moins de citer encore quelques lignes d'elle, qui feront comprendre mieux que tout ce que je pourrais dire, sous quelle impulsion elle a agi, à quelle voix du cœur elle obéissait, lorsqu'elle a dit à ses compatriotes:*

*— Une relique est là, une relique sainte, une relique éloquente qui nous parlera des apogées sombres et glorieuses du passé, un témoin oublié des fiers événements d'autrefois; aidez-moi de votre obole et nous ramènerons en pays ami notre pauvre parente trop longtemps prisonnière et délaissée.*

Et le poète après avoir évoqué le pèlerinage et l'initiative de Françoise, termine par cette adjuration à la cloche:

*Eh! bien, bronze glorieux, bronze chéri, bronze notre*

*ami à tous maintenant, remercie avec moi la plus vaillante et la plus généreuse portion de notre race, remercie la femme canadienne, dans la personne de celle qui est allée t'arracher à l'oubli où tu dormais, pour te rendre à notre respect et à la religion du souvenir.*

L'abbé Verreau souligna ensuite l'importance de conserver tout ce qui peut contribuer à faire connaître la vie et les usages d'une époque, toutes choses constituant de l'histoire. Ce qu'une faible femme a fait, des hommes puissants peuvent le réaliser aussi. Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté et beaucoup de zèle.

Les considérations élevées dont le savant prêtre émailla son discours furent vivement applaudies par les invités de la société de Numismatique et d'Archéologie, au nombre de douze cents ce soir-là. C'était à la fois émouvant et glorieux.

C'est donc au château de Ramezay, dans la « Salle des Découvreurs », que nous pouvons contempler la fameuse cloche; les membres de la Société Historique s'en servent toujours pour annoncer l'ouverture de leurs assemblées.

Que ne peut-elle raconter, tout ce que, du haut de sa tour, elle a vu, entendu ! . . .

Pauvre clochette prédestinée ! Née pour l'aventure tragique, elle a vu des héros se battre comme des lions, un contre mille et tomber lamentablement vaincus les uns après les autres.

Les boulets effleurèrent peut-être le clocher, mais pas un n'osa toucher à la cloche en deuil. Des mains ensanglantées la descendirent de son nid aérien et la transportèrent à Halifax, où Françoise, dans sa promenade solitaire, l'a rencontrée.

On se souvient que, le 27 juillet 1758, lors de la capitulation de Louisbourg, garnison, soldats, officiers, pêcheurs, prêtres et religieuses furent transportés en France.

Tout fut détruit. La rancune des vainqueurs s'acharna pendant des années à démolir les fortifications afin que, selon l'expression de l'irascible Pitt, « Louisbourg disparût du monde, et que rien ne pût révéler aux générations futures l'existence de l'antique forteresse française ». Mais laissons la parole à Françoise :

— *On ne saurait peindre les sentiments qui agitent le voyageur sur les ruines de Louisbourg. Les restes des habitations, les bastions démantelés, les casemates béantes racontent en un langage touchant leurs gloires passées et leur misère actuelle.*

*Seule, la grande voix de l'océan chante sur ses bords, avec un bruit de sanglots, son éternelle lamentation.*

*Ce que cette scène a de désolation suprême et de majestueuse beauté, jamais la plume ne pourra le rendre.*

C'est donc par miracle que la cloche française a échappé aux ruines de la cité malheureuse. Quant à la croix de l'église, elle appartient à l'Université Harvard; elle reste donc entre des mains étrangères.

Grâce au geste patriotique de Françoise, la chère petite cloche — elle pèse cinquante-quatre livres — la cloche de Louisbourg est sauvée de l'oubli. Sur son piédestal fleurdelisé, elle rappelle aux générations actuelles le souvenir d'un passé de vaillance et de gloire.

Voyez ce billet touchant Louisbourg. Un de nos historiens l'adresse à Françoise :

Ottawa, 9 mars 1896.

*Vers 1882, une amie, qui visitait Louisbourg, choisit une brique dans les débris de la fortification et me l'apporta. Je l'ai encore; elle est à votre disposition, si vous y tenez. Vous savez que, pierre et brique, tout fut apporté de France pour bâtir Louisbourg.*

Benjamin SULTE.

Un historien acadien, Édouard Richard, s'intéresse à l'œuvre de Françoise et lui écrit la lettre suivante:

Paris, 12 janvier 1898.

72, rue Bonaparte.

*Mademoiselle,*

*Au cours de mes recherches aux Archives, j'ai fait la trouvaille du document dont j'inclus une copie.*

*Il me paraît fort probable que l'une des trois cloches, dont il est ici question, est bien celle qui a été l'objet de votre tendre et patriotique sollicitude.*

*S'il en est ainsi, vous avez maintenant l'état civil de votre protégée, les noms de ses parrains et des témoins de son baptême.*

*Si, comme je l'espère, vous parvenez à fixer le rang qu'occupait votre cloche, vous pourrez alors lui rendre son vrai nom.*

*Avec un pareil état civil, elle est à l'abri de toute malveillance, et elle pourra dans son joyeux refrain rendre grâce à sa bienfaitrice.*

*J'ai conservé au document son orthographe particulière.*

*Avec la pensée de vous être agréable, agréez, mademoiselle, l'assurance de mon dévouement et de ma considération distinguée.*

Edouard RICHARD.

Voici le document en question :

*Ministère des Colonies.*

*République Française, Paris*

### BÉNÉDICTION DES CLOCHES DU FORT

*Ce jour, trente-unième mars de l'an mil sept cent trente-cinq, je soussigné, ai donné la bénédiction à trois cloches destinées de Sa Majesté pour le fort de Louisbourg, Isle Royale, Diocèse de Québec, la première a été nommée du nom de St-Louis, la seconde du nom de St-Jean et la troisième du nom d'Anthoine-Marie, par M. Anthoine Sabatier et Procureur général du Conseil, écrivain principal de la Marine, faisant les fonctions d'Ordonnateur, en cette colonie et Dame Marie-Anne Villejoin, épouse de M. Bourville, Lieutenant du Roi, au dit lieu, qui ont signé avec moy en présence des témoins, le dit jour, mois et an susmentionnés.*

*Anthoine Sabatier,  
Villejoin de Bourville,  
Dr. Constance Dambec,  
Verrier, R. de Souvigné,  
D'Aillebout,  
Cailli,*

*St-Ovide de Brouillon,  
De Pensens,  
R. de la Charité,  
Du Chambon,  
Després,  
Fr. Hypolite Hérys, ancien  
lecteur de théologie, Commissaire supérieur, curé de  
Louisbourg.*

## Françoise aime les petites choses de notre histoire

---

Au cours d'une grande assemblée tenue au Château de Ramezay<sup>1</sup>, le 19 juin de la même année, fut fondée la Société Historique de Montréal. Cette association considérée comme une branche de la Société de Numismatique et des Antiquaires, a pour but d'encourager l'étude de notre histoire, de recueillir ses souvenirs et d'entretenir ce Château construit par M. de Ramezay, né en France en 1657, lieutenant de l'armée navale au Canada, puis gouverneur de Montréal en 1703. Françoise, élue secrétaire de la Société nouvelle, contribuera beaucoup à enrichir ce véritable écrin de l'histoire nationale.

Depuis l'établissement du régime français, ce musée s'est constamment embelli. Au salon des gouverneurs on trouve une table en chêne finement plaquée, une armoire antique et une cheminée dont les chenêts forgés témoignent que nos ancêtres ont travaillé avec soin ces humbles chefs-d'œuvre de patience et de bon goût.

Dans la salle des Pères de la Confédération se détachent deux grandes figures canadiennes: Cartier et Laurier. Les armoiries de Louis XIV, les portraits de La Salle et

---

1. Ce musée historique, à la vieille architecture normande, fut construit en l'année 1705 par Claude de Ramezay. Né en France, en 1657, Ramezay vint au pays en 1685, comme lieutenant de l'armée navale, avec le gouverneur Denonville. Il combattit sous M. de Frontenac lors du siège de Québec par l'amiral Phipps, et, au cours de l'année 1703, il fut nommé gouverneur de Montréal.

de Colbert évoquent les gloires de la mère patrie; un cabinet ancien voisine avec une chaise Louis XV; une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes, des collections de monnaies, de médailles, une riche galerie de portraits, ainsi que les blasons des gouverneurs français qui, de 1608 à 1759, ont présidé aux destinées de la Nouvelle-France, enrichissent ce musée toujours ouvert aux saines curiosités du patriote et de l'intellectuel.

Dans une autre salle, le drapeau des « Patriotes de 1837 » est suspendu au mur. Son étoffe sacrée s'orne d'un dessin antique. Troué de plusieurs balles, cet oriflamme évoque la vaillance des héros lointains qui moururent pour le triomphe d'une idée.

Au nombre des curiosités du château se trouvent le premier livre sorti des presses canadiennes, des manuscrits rares, et même un exemplaire du premier journal imprimé au pays; une charrue qui date de deux siècles; un vieux canot creusé dans un tronc d'arbre, et affecté au service de la poste, de Montréal à Longueuil, vers la fin du dix-septième siècle.

Sous d'immenses voûtes, on peut admirer l'intérieur d'une maison d'habitant, soigneusement reconstitué. Il faut visiter ces choses pour se faire une idée juste de la vie familiale de nos ancêtres.

Françoise aime à flâner, au hasard, dans ces salles historiques. C'est là qu'elle oublie les problèmes d'une femme aux prises avec les difficultés de la vie. Un jour, en badinant, elle soupire devant l'un de nos historiens:

— Si j'avais quelqu'un pour partager ce lourd fardeau !

— Contentement passe richesse, riposte gaiement son interlocuteur.

— Ah! oui, dit-elle, si encore il y avait du contentement! mais c'est un état qui n'apporte ni l'un ni l'autre.

— Alors, il faudrait passer dans l'autre. . . camp.

— Hum ! Le mariage est un acte si sérieux qu'on n'a pas trop de toute sa vie pour y réfléchir. Si, plus tard, j'allais dire comme ma vieille amie blasée :

— « Ce que c'est long de passer toute sa vie avec le même homme. »

Il reste évident que, chez Françoise, le cœur n'aveugle jamais l'esprit, et toujours l'esprit sait guider le cœur. Elle oublie les réalités fiévreuses du présent en recherchant, pour les enchâsser, les reliques glorieuses d'un passé dont nous sommes tous solidaires dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral. Et pour nous, ces débris vénérables n'ont-ils pas une valeur inestimable ?

Novatrice, elle a des idées, toutes personnelles. Ainsi, au mois de décembre 1896, à l'occasion des fêtes de Noël et du premier de l'an, Françoise prend l'initiative de la publication d'un numéro souvenir du journal la *Patrie*. Ce supplément dénote beaucoup de sens esthétique, d'élan et de patriotisme.

On y remarque diverses productions originales inédites sans rien d'emprunté à la littérature étrangère. Imprimé sur papier de luxe, ce numéro de choix porte un cachet d'une haute distinction. Lady Chapleau et Lady Laurier répondent à la question. « Doit-on abolir ou conserver l'usage des visites du jour de l'an ? » Laure Conan, Madame Dandurand, Marie Beaupré y présentent des articles remarquables. Éva Béique compose pour l'occasion une rêverie délicieuse : « La Berceuse

des Anges ». Un dessin représente une fête du « Jour de l'an ». Littérature, musique, poésie, dessin font, de cette revue-souvenir, l'une des intéressantes productions canadiennes.

Enthousiaste, Françoise ne perd jamais l'occasion d'appuyer, de sa plume énergique, toutes les entreprises nationales. Ainsi, lorsqu'il s'agit de la construction d'un tramway électrique, de la plaine au sommet de la montagne, Françoise prend à cœur le succès de l'entreprise. Avec une verve gaillarde, une crânerie réjouissante, une pointe d'indignation née d'une conviction profonde, elle démolit les arguments des adversaires de ce projet. Ses connaissances polyglottes lui donnent accès dans tous les journaux, et elle sait fort bien profiter de cet avantage, surtout dans les luttes qui intéressent son patriotisme et sa fierté.

Sa vie de journaliste ne manque pas de détente: vacances à Kamouraska, beau voyage à Québec à l'occasion de l'inauguration du monument Champlain, réception vice-royale à Spencerwood au cours de laquelle on lui présente un officier français qui lui donne une trop vigoureuse poignée de main. Françoise dissimule, mais quand le cousin de France s'avise de lui demander le lieu de sa naissance, elle se paie le luxe d'un malin jeu de mots:

— Aux Escoumains, répond-elle.

Un peu vexé, le bel officier, discrètement, se permet une petite enquête. Mais la fine mouche a la victoire facile:

— Ma famille demeurait autrefois aux Escoumains, mais je suis née à l'Isle-Verte.

Décidément la géographie québécoise servait la verve badine et malicieuse de notre Françoise.

De retour à Montréal, elle ne manque pas de raconter l'incident à ses compagnons de travail.

— Quand même je vivrais mille ans, disait-elle, je n'oublierai jamais ces fêtes splendides, ce cartel de bois doré qui, sous un nœud de ruban, marquait des heures exquis. Je voudrais les marquer d'une pierre blanche, à la mode antique.

Françoise avait la conviction de ses idées et le courage de les affirmer, de les soutenir. Un jour qu'elle s'était aventurée sur un terrain très discuté, on la pria de retrancher ceci, de revenir sur cela. . .

— Oui, messieurs, affirme-t-elle avec solennité; je reviendrai sur mon article, j'y retrancherai, je vous le promets, une. . . virgule. Et ces paroles, elle les prononçait dans une réunion du Conseil National des femmes, présidée par le Lieutenant-gouverneur et Lady Aberdeen.

Un soir de juin, au récital de Madame X, l'une des élèves chante à tue-tête: Il m'aime ! Il m'aime !

— « Ne trouvez-vous pas, lui souffle sa compagne, qu'elle s'en vante un peu trop haut ? »

— Si elle en est sûre, répond Françoise, elle peut le crier encore plus fort. »

Ses ripostes n'empêchent pas la joviale Françoise d'être sérieuse quand il le faut, charitable toujours. N'est-ce pas elle encore qui plaide avec énergie pour obtenir des sièges aux employées des magasins ? Il lui fait peine de lire, sur la figure de ces pauvres jeunes filles de comptoir, une si profonde lassitude. Danielle Aubry raconte un trait charmant qui met en relief la bonté de Françoise:

— *Un jour de grande chaleur, nous passions devant un magasin.*

— *Entrons, dit Françoise.*

— *Vous avez des emplettes à faire ?*

— *Non, mais les petites vendeuses doivent être exténuées; nous leur dirons un mot amical. La sympathie fait du bien, aide, reconforte.*

« Un gai visage vaut mieux qu'une main pleine », assure un dicton oriental. Françoise l'illustre en pratiquant la charité des âmes rayonnantes à l'exemple de Celui qui l'enseigne en son divin précepte: « Aimez-vous les uns les autres ».

---

## Amours

---

Non, ce n'est vraiment rien que d'être renommé;  
La gloire est d'attirer des cœurs: c'est d'être aimé.

Frédéric MONTENARD.

Dans tous les mystères de la vie de Françoise, rien ne demeure plus mystérieux que ses amours. Quelques-unes de ses meilleures pages recèlent des secrets, mais elles ne révèlent guère le sens caché de lointaines idylles. Notre chroniqueuse ne se met jamais en évidence dans ses écrits. Lorsqu'elle se raconte un peu, c'est à l'aide d'une transposition dont la note discrète atténue sa voix, étouffe ses intimes frémissements.

Est-ce un simple jeu de dilettante? Est-ce le cœur même de la femme? L'un ou l'autre, peut-être les deux!

Un jour, en parlant d'une mère heureuse, elle écrivait: « Qui donc a dit que l'amour est toute la vie d'une femme et qu'il n'est qu'un incident dans la vie d'un homme? <sup>1</sup> » Rien de plus vrai! Voilà l'un de ses rares aveux.

Si la vie la plus simple renferme son petit roman, quelquefois son drame intime, celle de Françoise, recherchée, adulée, a-t-elle pu échapper à la commune loi? A-t-elle passé par le feu, mais à la manière de la salamandre, sans

---

1. Lord Byron, s'exprime ainsi:

Man's love is of a man's life a thing apart.  
Tis woman's whole existence!

en souffrir les atteintes, sans s'y brûler? Certaines allusions nous le font croire.

Quel est ce prince charmant, qui a laissé dans son esprit une impression si profonde? D'où venait-il? Où et quand l'a-t-elle rencontré? Était-il homme d'État, littérateur, musicien ou poète? Ou bien fit-elle une simple rencontre de hasard, qu'elle revit dans le halo de son imagination éblouie? On a beau s'enquérir, le mystère demeure inact. Les routes qui conduisent au plus intime de sa pensée nous sont aussi fermées que les chemins du pôle. Quelques lignes pourtant nous révèlent que l'ami mystérieux exista, qu'il fut aimé.

Fidèle au souvenir de l'absent, Françoise devient songeuse, s'inquiète: « O mon Prince, qu'êtes-vous devenu? » Mais devant le vaste champ de rêveries que ce nom et ce qui s'y rattache ouvrent à l'imagination, elle clôt son carnet hermétiquement.

La télépathie n'est pas un vain mot; parfois, elle est puissante. Quelques mois plus tard, l'ami revient, toujours beau, toujours spirituel! Ces deux épithètes n'ont-elles pas, sous la plume qui les traça, une signification d'emprunt pour élever une barrière devant nos investigations?

A mesure que l'on avance dans la vie, les souvenirs ne deviennent-ils pas plus chers? Si chers, que nous les gardons en nous jalousement? Les sentiments inexprimés sont souvent les plus intenses et presque toujours les plus durables.

Cependant, une autre année passe, emportant avec elle bien des choses, effaçant l'impression profonde. Un

feuillet jauni par le temps révèle ceci : « Le prince et . . . ses mirages s'éloignent de ma pensée tranquille. » De ces deux cœurs entre lesquels semble avoir existé une attraction mystérieuse, lequel s'était épris ? Lequel voulait séduire ? Cette « pensée tranquille » explique-t-elle la paix sans le bonheur ?

Et pendant que, dans une ligne énigmatique, Françoise avoue son détachement, sur sa fenêtre enguirlandée de lierre, une araignée rose tisse déjà le voile de l'oubli.

Ah ! si nous pouvions recenser les secrets des âmes, que de surprenantes idylles nous seraient révélées !

Elle est fermée, cette cachette enchantée, fermée à sept tours. N'importe ! l'on puisé dans ces vagues aveux le charme de l'énigme, de l'inconnu, et nous sommes forcés de conclure que la discrétion se classe parmi les vertus féminines. . . La femme l'observe peut-être plus fidèlement que les autres. . .

## Elle publie ses chroniques du lundi

---

Sur les instances de ses amis, de tous ses lecteurs par conséquent, Françoise fait un choix de ses meilleures feuilles écrites au jour le jour et les réunit en un volume. Ces causeries familières jouissent encore d'une vogue bien méritée. Nous trouvons du plaisir à relire ces pages étincelantes où, la première, elle réclame l'enseignement du latin et l'éducation universitaire pour les jeunes filles. Un peu plus tard, elle parle d'écoles ménagères. Comme elle serait heureuse de voir son idéal amplement réalisé ! Les autres sujets traités dénotent beaucoup de psychologie : rencontres singulières, problèmes douloureux, horizons d'âmes, héroïques sacrifices qui, pour se dérober, n'en gardent pas moins leur attraction puissante, leur mélancolique beauté.

Que de nouvelles idylliques ! Ont-elles été vécues ou rêvées ? Par quelle âme de femme ? . . . En tous cas, il y a là de petits mots qui ne semblent rien du tout, et, pourtant, quand on réfléchit, quand on les pèse, ils deviennent tout un monde.

Lisez la page 176 du recueil, et dites-moi si la saison carnavalesque n'inspire pas à Françoise de judicieuses pensées ? Voyez aussi quelle idée du pardon se fait l'homme oublieux du précepte divin, comment une toute jeune fille lui révèle ce qu'il devrait être pour sa faiblesse à elle, lui, le fort, le protecteur.

Si la longueur d'une belle citation ne déplaît jamais, que l'on me permette de retracer un passage inspiré par Gilberte dans son berceau garni de dentelles :

— *As-tu déjà l'intuition vague des luttes de l'avenir ?*

— *Seras-tu vaillante et forte ?*

— *Garderas-tu un aspect serein quand ton cœur déchiré connaîtra la souffrance ?*

— *Tu verras des misères, des défaillances; que cela ne t'effraie pas ! Quelquefois, une main chère te blessera dans l'ombre; ta confiance dans la bonne foi de tes semblables sera déçue, mais il y aura toujours, crois-moi, de bonnes âmes prêtes à sympathiser avec la tienne.*

*Dans ce monde, souvent, le dévouement absolu coudoie l'affreux égoïsme, et la reconnaissance vient consoler de la noire ingratitude.*

*Tu verras tout cela: larmes et sourires, bonheur et malheur; mais, un jour, tu réaliseras peut-être le doux rêve d'aimer, d'être aimée de cet amour que Dieu bénit.*

Feuilletons encore et nous allons rencontrer les sages principes d'une mère en parlant de son fils.

*Je l'élève pour la femme qu'il épousera. Oui, je veux l'habituer de bonne heure à comprendre ce que vaut un cœur de femme vraiment digne de ce nom. Je lui parlerai de sa délicatesse exquise, de sa sensibilité profonde, de son dévouement sans bornes. Je lui dirai qu'il faut la respecter, la protéger, l'aimer.*

Peu de femmes ont mieux revendiqué les droits de leur sexe. Moderne dans le meilleur sens du mot, la jeune moraliste ne veut pas détourner la femme de son foyer où seront toujours ses premiers devoirs et ses meilleures

joies. Elle s'applique à démontrer combien il est faux, absurde de laisser entendre au jeune homme qu'une compagne instruite est inapte à maintenir le bonheur familial. Sa droiture voulait attaquer et détruire certains préjugés que tant d'autres s'appliquent à maintenir chez l'homme, redoutant sans doute qu'il délaisse la beauté physique de la femme, quand ses yeux verront clairement toute sa beauté morale, celle que les ans ne peuvent altérer.

D'un feuillet à l'autre, on pourrait cueillir une foule de pensées neuves qui jaillissent et fusent. C'est dans les essais ou les croquis que l'esprit ingénieux de Françoise excelle. En quelques traits, elle campe ses personnages et les anime dans le cadre que son imagination leur a préparé.

Plus loin, d'une manière fort originale, Françoise raconte une légende bretonne et elle explique « les mariages qui partent tout faits du ciel ». Heureux ceux qui arrivent à destination, malheureux ceux qui se perdent en route !

Et, continue-t-elle, « les célibataires qui, sur la terre, ne rencontrent pas cette autre moitié d'eux-mêmes, passent seuls leur vie jusqu'au jour des éternelles réunions ».

Manière bien ingénieuse de laisser entendre que toute âme peut aimer, a le droit d'aimer, aimera peut-être un jour comme on aime une seule fois dans toute une vie.

Elle pose ensuite l'angoissante interrogation :

*Mais, à quel signe reconnaît-on l'alliance préméditée de telle âme avec telle autre ? Pourquoi, dès leur départ ne sont-elles pas marquées là-haut d'un sceau indélébile,*

*ou rattachées par quelque invisible lien qui les empêche de trop s'éloigner l'une de l'autre?*

*De cette manière, conclut-elle, on éviterait les catastrophes déplorables qui résultent des unions mal assorties.*

Ne révèle-t-elle pas sa croyance en cette hypothèse que les mariages sont écrits au ciel? D'autre part, elle s'épouvante de rencontrer sur sa route tant d'unions disparates. Mystère des destinées, dilemme obscur, qui trouvera sans doute une solution dans un monde supérieur où se réuniront ceux que la vie a séparés. Alors, ils pourront recevoir ce que le Père Didon appelait, d'un beau mot, la récompense des tendresses fidèles:

Eh ! qu'importe après tout qu'en ce pèlerinage,  
On se soit un moment plus ou moins écarté:  
On doit se retrouver à la fin du voyage !  
On a pour se revoir tout une éternité !

Ceux qui se laissent troubler par les parfums qui passent la palissade du jardin ou ceux qui trouvent le moyen de « limer » leur chaîne n'ont pas sa pitié, certes ! . . . Mais quelle élévation d'âme, quel sentiment du devoir, quel attendrissement délicat lorsque, parlant de ceux qui reconnaissent leur erreur fatale, elle met sur leurs lèvres ces paroles admirables: « Je serai quand même fidèle au devoir, à l'honneur. »

Il ne faut pas conclure de là que Françoise est une grande désenchantée. Elle prouve absolument le contraire lorsqu'elle relate l'histoire d'une rencontre à bord d'un navire. De cette idylle d'une heure qui, sur deux vies, devait laisser un sillage lumineux, détachons l'entre-filet suivant:

— *Dix ans que nous nous sommes rencontrés ! Aujourd'hui, le passé se présente si vivement à ma mémoire que je revois cette jeune fille avec tout l'éclat de ses grands yeux noirs, les plus beaux que j'aie jamais contemplés. Il me semble l'entendre encore comme en ce moment d'intime causerie, et, dans la splendeur de cette nuit étoilée, il me vient, avec une douceur ineffable, la satisfaction de savoir qu'aucune ombre ne ternit la pureté de son souvenir.*

Les yeux de Françoise se mouillent et son interlocuteur, non moins touché, s'efforce de maîtriser son émotion. Les hommes, — pourquoi ? — mettent à cacher leur sensibilité le même soin qu'ils prendraient à dissimuler une faute.

Et cependant, rien ne les grandit comme cette faculté de sentir et de souffrir qui rend meilleur et plus immatériel.

Y a-t-il un sujet plus rabattu, plus usé que celui des amours ? Lisez la page 309, et voyez ce que devient, entre ses mains, ce thème à romance : c'est là qu'elle affirme sa croyance en l'amour spontané, la fidélité du dévouement, la puissance de ce sentiment fait de rêve, de force et de beauté qui, un jour ou l'autre, s'empare de l'homme et le prosterne aux pieds de la femme adorée.

Toutes ces feuilles volantes, auxquelles Françoise a confié sa pensée droite et sincère, nous révèlent comment elle croyait au sentiment idéalisé. Si l'homme et la femme se connaissaient mieux, si leur esprit et leur cœur étaient préparés jeunes à se mieux comprendre plutôt qu'à se blesser sans cesse, le bonheur reviendrait peut-être sur la terre et les pauvres humains ne chercheraient plus en vain la clef de l'Eden perdu.

La chroniqueuse n'oublie pas d'aborder l'aphorisme: coiffer sainte Catherine. Avec humour, elle chante les louanges de la sainte d'Alexandrie qui, au quatrième siècle, fut la première à semer l'idée de l'émancipation féminine, en confondant quarante philosophes réunis pour réfuter sa doctrine nouvelle.

Lors de la célébration du jubilé de la Reine Victoria, en 1897, Françoise élève la voix pour réclamer un banquet en faveur des pauvres de la ville:

— Pourquoi l'Association des Journalistes ne prendrait-elle pas l'initiative et le mérite d'un pareil mouvement? Nous ferons la charité pour nous faire pardonner de l'oublier si souvent dans nos écrits. . .

Une autre fois, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, elle termine un article par cet appel émouvant:

— Il ne faudrait pas qu'un Canadien souffrît de la faim le jour de la fête nationale.

Le sentiment patriotique de Françoise est large, vivant, enthousiaste: jamais elle ne laisse échapper une occasion de signaler les gestes magnanimes de nos hommes célèbres. Un journal montréalais relate l'entrevue particulièrement émouvante de l'honorable Honoré Mercier, ex-premier ministre de la province de Québec, et du lieutenant-gouverneur, Adolphe Chapleau. Les deux rivaux viennent de donner au monde un bel exemple de réconciliation. Françoise lit avec émotion ce récit et le choisit comme thèse de sa chronique du lundi. Elle commente l'événement et y ajoute de judicieuses réflexions.

— Ces deux athlètes de notre arène politique s'étaient porté mutuellement de bien rudes coups. Victorieux,

celui qui règne est tourmenté d'un impérieux désir: recevoir de celui qui s'en va vers le port éternel l'assurance du pardon.

Ils se revoient dans la chambre du malade; les deux adversaires causent des luttes politiques du passé. Au moment de se séparer, celui qui est resté debout, Champleau, dit avec émotion:

— Si j'ai frappé aussi fort que toi, tu as été moins injuste.

— Pour toute réponse, Mercier, le noble vaincu, ouvre les bras et répond: Frère, embrassons-nous!

Et les ennemis d'hier s'embrassent comme deux enfants...

Françoise réfléchit: la mort fait oublier les injures reçues; au seuil de l'éternité, on juge bien différemment la vie, et celui qui s'en va doit éprouver une joie inexprimable en pensant qu'il pourra dire au Christ: « A ton exemple sublime, j'ai pardonné! »

Le grand homme mourait en paix, en pardonnant à ses ennemis, qui le craignaient encore sur un lit d'agonie, puisqu'ils forçaient les Parques<sup>1</sup> à révéler l'instant où leurs fatals ciseaux couperaient le fil de l'existence du dieu tombé.

---

1. Quelques-uns de ses détracteurs, trouvant que la mort de Mercier retardait trop à leur gré, consultèrent la table tournante pour en connaître la date. Et la table infernale répondit exactement: 30 octobre. L'angoisse et l'épouvante qui les saisirent ne furent-elles pas la juste punition de leur faute, quand le jour fatidique, la mort du champion du droit et de la justice leur fut annoncée?...

## Son activité sociale

---

Du feu dans les veines et de grandes initiatives dans l'âme, Françoise se charge de deux minuscules journaux. Elle obtient du directeur de la *Patrie* l'édition gratuite des deux feuilles éphémères: la *Grande Kermesse*, au bénéfice de l'hôpital Notre-Dame, et la *Charité*, au profit de l'Institut des Sourdes-Muettes. Elle y réunit d'excellents collaborateurs. Benjamin Sulte lui donne, comme primeur, une description de la société montréalaise en 1766. Le sénateur L.-O. David et d'autres personnages éminents mettent leur intelligence et leur cœur au service de cette amie de la charité. Aussi kermesse, bazar, loterie remportent-ils un succès qui dépasse les espérances les plus optimistes.

Françoise n'en reste pas moins attentive à sa page féminine. La première, elle devine le talent presque génial d'Émile Nelligan. Contre ceux qui osent douter, elle proteste avec énergie:

— *A mon sens, ses poèmes sont d'une rare beauté. Il a tout: images neuves, mots somptueux, rimes riches, coups d'aile puissants, sensibilité exquise, fine délicatesse dans le choix des sons. Qu'attendez-vous de plus d'un enfant de dix-huit ans à peine?*

Il ne faut pas conclure que Françoise se plaît à prodiguer de l'encens. Loin de là. Impitoyable pour les poèteaux, elle trouve une phrase mordante pour l'un

d'eux, frais débarqué d'Europe. Le regard pétillant de malice, elle s'écrie :

— Ah ! lui aurait-on communiqué le feu sacré ?

Ce franc parler ne nuit en rien à sa popularité. Aujourd'hui, il semble bien normal qu'une femme cherche à gagner sa vie dans le journalisme, mais à cette époque, c'était une petite monstruosité. Celle-là fit de la littérature une profession, tirant d'elle ses moyens d'existence. Voilà ce qui donne à sa carrière une importance, une supériorité incontestable et incontestée. Générosité, courage et franchise rayonnaient du cœur de cette courageuse femme, qui a fait école chez nous.

Bien que la *Patrie* change souvent de couleurs, Françoise ne dissimule pas son faible pour la politique. Un jour, l'un de ses camarades de rédaction lui dit :

— Enfin j'ai gagné mon élection !

— Rien de surprenant, répond Françoise, le cimetière a si bien voté !...<sup>1</sup>

Son esprit d'indépendance n'entame jamais la vivacité de sa foi. Nous en tenons la preuve dans ses notes de voyage sur la robe sans couture que le Sauveur portait, le jour même de sa mort. Tout le monde sait que la Sainte Tunique fut apportée de la Palestine par l'impératrice Hélène. Vers l'an 350, cette dernière en fit hommage à la cathédrale de Trèves<sup>2</sup>, l'antique cité mosellanne où, dans un âge avancé, elle reçut le baptême. Mais tous ne connaissent peut-être pas les détails mentionnés

1. Allusion à cette fraude électorale par laquelle on engage des votants pour voter au nom d'électeurs décédés.

2. Trèves existait mille trois cents ans avant Rome.

dans un vieux cahier de Françoise; à l'aide d'une loupe, je les reconstitue en partie:

*C'est au fond de l'église Notre-Dame de Trèves, au dessus de l'aile Nord du chemin de croix que la tunique est suspendue. Protégée par une grande châsse, elle tombe verticalement sur un fond blanchâtre qui fait ressortir sa teinte amadou; une tige de cuivre doré, passée dans les manches, les maintient élevées et étendues. La robe mesure quatre pieds et cinq pouces de longueur. Les manches ont treize pouces de longueur et neuf de largeur.*

*Outre cette relique précieuse, la cathédrale renferme dans son trésor, un clou, une grande parcelle de la vraie croix, une dent de saint Pierre et deux anneaux de sa chaîne; plusieurs têtes illustres: celle de l'apôtre saint Mathias, de sainte Hélène, etc.*

La feuille est déchirée sur ces mots de la fin:

*Ainsi, loin de s'éteindre, le flambeau de la foi rayonne de plus en plus lumineux.*

Malgré ses multiples occupations, Françoise trouve toujours du temps pour se délecter aux bonnes lectures. Suivez-la dans son coquet retiro. Tout un pan de la muraille est couvert de livres; à la place d'honneur, les classiques français, puis Shakespeare, Thackeray, Tennyson, Longfellow, les sœurs Brontë, qu'elle affectionne tout particulièrement, Madame Swetchine, Madame Ackerman et bien d'autres; mais le clair génie français domine toujours dans son âme, sa pensée et son style.

Sauf une conférence sur la Renaissance et sa légende du Rocher de Percé, tous les écrits de Françoise sont en français. Pour l'amour de notre langue, il lui arrivait parfois de molester sa sœur Evelyn:

— Tu fais si bien que tu finiras par oublier ton français.

Les deux sœurs avaient rêvé jadis de la même carrière que celle des sœurs Brontë, surtout de l'auteur de *Jane Eyre*, avec cette différence qu'elles devaient travailler en collaboration.

Inutile d'ajouter que la spirituelle Mère Barry ne persévéra pas longtemps. Elle préféra exercer son talent dans l'ombre, à Détroit, au couvent des Dames du Sacré-Cœur. En attendant l'honneur de « briller comme les étoiles au firmament », la douce religieuse garde bien ses... deux langues.

Le patriotisme, chez Françoise, s'allie bien avec son intérêt pour les problèmes touchant sa seconde patrie, berceau de saint Colomban<sup>1</sup> et de son disciple saint Gall. « Ces deux moines irlandais, dit-elle, fondèrent plusieurs monastères et propagèrent sur tout le continent la religion catholique. »

Un jour, tout attendrie aux souvenirs des malheurs de l'Irlande, elle soupire de n'avoir jamais vu Daniel O'Connell. Son père lui a si souvent parlé de ce noble héros que, de mémoire, elle en trace le portrait :

*Homme sculptural, dans la plénitude de sa force; près de six pieds de haut, poitrine large, musculature puissante.*

*Cheveux châtain, grands yeux bleus et mobiles, regard doux et pénétrant. Attitude dominatrice, tenue un peu négligée, avec ce laisser aller recherché par les artistes et certains grands hommes.*

---

1. Célèbre moine irlandais.

— J'aime tous les portraits, même les esquisses graphologiques, dit Françoise à Claude Ceyla, au cours d'une rencontre chez des amies. Je serais curieuse de savoir ce que vous trouveriez dans mon indéchiffrable écriture ? Doit-on croire à cette science de la graphologie ?

Claude Ceyla<sup>1</sup> prend le feuillet, l'emporte chez elle, et deux jours plus tard, Françoise reçoit l'analyse suivante :

*Elle est très intelligente: l'esprit ouvert, curieux, actif, large, original, et prime-sautier, est cultivé; ce qui fait d'elle une personnalité remarquable. Les intuitions, chez elle, sont rapides et justes.*

*Nature aimante, capable de passion; elle est bonne, généreuse et franche. Rien de mesquin ne trouve grâce devant elle qui a l'esprit et le cœur larges; elle est toujours disposée à protéger.*

*L'activité est ardente, énergique et courageuse. Optimiste, gaie, bienveillante.*

*Cependant ses enthousiasmes et son impressionnabilité l'exposent à des tristesses fréquentes en face des déceptions inévitables, mais les réactions sont rapides.*

*Si loyale et si bonne, elle prête trop volontiers ses belles qualités aux autres pour n'être pas quelquefois trompée.*

*Naturelle, spontanée, elle attire et retient toutes les confiances; elle est une confidente sagace et discrète.*

*La volonté est impulsive, indépendante et combative; elle ne manque pas, cependant, de la souplesse habile qui fait tourner les obstacles qu'on ne peut enlever de front.*

*La grande bonté et l'extrême sensibilité la guident parfois, mais la raison l'empêche toujours de s'égarer.*

*Hautaine quand elle est mécontente ou qu'elle veut tenir les gens à distance.*

1. Madame Maurice Saint-Jacques.

*Immense besoin de dire la vérité, à tous risques.*

*Cœur d'or, personnalité sympathique, attirante, rayonnante.*

— Charmante, cette analyse, bien qu'un peu flatteuse, dit Françoise, qui se reconnaît. Les lunettes de ce Claude Ceyla ne sont-elles pas d'une étonnante puissance, d'une justesse merveilleuse? Voilà pourquoi j'apprécie la graphologie, au point de vouloir la substituer à l'algèbre dans le programme d'études des Collèges.

## Françoise devient conférencière

---

L'hiver s'en vient, l'infatigable travailleuse consacre ses soirées à la préparation des conférences qu'elle doit donner au profit des œuvres de charité. Quand le sujet lui plaît, le dé clic cérébral se produit facilement et elle écrit très tard dans la nuit. Ses premières études ont pour thèmes Mgr de Laval, l'Épopée canadienne, la Bataille de Sainte-Foy, etc. Cependant, sa réputation s'affirme et déborde les limites de sa bonne ville de Montréal. Première femme invitée à donner une conférence à Québec, sous les auspices de l'Institut Canadien, elle hésite d'abord, puis elle accepte. Faut-il rappeler que sa timidité réelle se cache sous des dehors frondeurs et des saillies moqueuses ? Qui le soupçonnerait ? Elle semble tellement à l'aise en société, et même à la tribune ! Pourtant, dès qu'il s'agit de parler en public, elle avoue qu'elle en est malade quinze jours d'avance. N'importe ! L'engagement est pris, il faut l'exécuter. Et voilà que, le 16 mars 1899, Françoise présente aux Québécois la reine Élisabeth de Roumanie, mieux connue sous le nom de Carmen Sylva. Quelle vaillante pionnière encore que cette femme illustre, soumise à la loi du travail, s'astreignant au programme scolaire en vue d'obtenir un diplôme d'enseignement, puis, simple conférencière dans les écoles de son pays ! Avec un art délicat, Françoise met en relief la royale poétesse au costume oriental lamé d'argent, au long voile semé de paillettes

brillantes qui dissimulent à peine des cheveux presque blancs; « pointes d'écume après la tempête », nous dit la souveraine elle-même, dans son recueil de *Pensées*.

Ensuite Françoise souligne quelques influences subies par cette princesse des lettres qui signe d'exquis poèmes et peint ses parchemins archaïques d'enluminures dorées, à la façon byzantine. Elle décrit son éducation, raconte son mariage d'amour, représente l'entrée triomphale des souverains dans leur royaume, le défilé de l'escorte avec de jeunes sapins garnis de rubans et de pommes dorées, arbres et fruits que l'on voit encore dans les noces roumaines comme symbole de vie et de prospérité. Puis un deuil maternel: la princesse Marie meurt à l'âge de quatre ans. La reine cherche un dérivatif dans l'étude; à son œuvre complète de poèmes et de romans se mêlent plusieurs œuvres de bienfaisance telles que la *Vatra Luminosa*, colonie d'aveugles, aux coquettes maisons, aux vastes jardins. « La seule chose, dira-t-elle, que l'on puisse donner sans la posséder, c'est le bonheur. »

Françoise traite son sujet avec une clarté, une grâce, une facilité qui lui valent de chaleureux applaudissements.

Invitée d'honneur de plusieurs réceptions, la conférencière trouve moyen de prolonger son séjour dans notre vieille cité, « plus belle encore en hiver », dit-elle.

Le lundi suivant, elle retourne à son travail, qui s'est accumulé durant son absence. Mais elle a vite fait de le remettre à jour. Sa robustesse lui permet de mener de front une vie intellectuelle intense et une vie de société. Ses familiers n'ont pas oublié sa boutade coutumière:

— *J'éprouve toujours une certaine gêne à demeurer dans le voisinage des médecins; je crains que ma mine de bonne santé leur fasse l'effet d'une insultante provocation. . .*

Au cours de l'été, elle prend quelques jours de vacances à Waterloo<sup>1</sup>, petite ville sise sur les bords du lac dont elle porte le nom. L'église est belle, vaste est le couvent perché sur une colline boisée, embelli de jardins et de bosquets toujours verts. Ses habitations coquettes et confortables charment le touriste; nulle mesure vétuste. La plus modeste famille possède sa maisonnette et son lopin de terre bien cultivé. Une autre curiosité suscite l'enthousiasme des étrangers: ce sont les îles flottantes du lac, toutes ombragées d'arbres et couvertes de plants d'atocas. La crue des eaux vient de déplacer l'une de ces îles et de la repousser à quelques centaines de pieds plus loin. Il en est resté une lisière assez large, assez solide pour supporter des arbres qui s'y agrippent de toute la puissance de leurs racines. Tout naturel pour les Waterlooniens, ce phénomène amuse Françoise, qui se repose en écoutant la gazouillis des oiseaux, alors que dans l'air pur des Cantons de l'Est flottent les fils blancs de la Vierge. Aux heures bleues de ses rêveries, elle écrit:

— *Si triste que soit la vie, il y a parfois des moments où, prosternée à deux genoux, je remercie Dieu de me l'avoir donnée.*

---

1. Chef-lieu du comté de Shefford.

## Voyage en europe

---

Les heures filent en cortège calme, uniforme, monochrome, jusqu'au jour où elle part pour l'Europe, le 15 mars 1900, en compagnie de Mme Dandurand, à bord de l'*Aquitaine*. Françoise va représenter officiellement les Canadiennes à l'exposition universelle de Paris, et par la même occasion, prendre une part active au Congrès International des femmes.

De New-York, le palais flottant s'éloigne avec une lenteur majestueuse, puis déterminé, il accélère sa marche et laisse dans son sillage une ligne écumante. Charmé, l'œil se repose sur cette immense plaine mobile où se reflètent des fragments d'arc-en-ciel, bribes étincelantes de soleil mêlées aux fantaisies des eaux. Comme des éclairs de bonheur, les mouettes au large vol fendent l'éther, rasant l'écume et s'élançant vers d'autres horizons. Pas le moindre mal de mer. Traversée enchantée. Aussi les impressions sont-elles neuves, profondes et nuancées de patriotisme. Du Havre elle écrit :

— *La petite pluie fine et serrée qui tombe ne nous empêche pas de nous tenir sur le pont. Ce qui se dresse devant nous, ce que nous interrogeons des yeux et du cœur, ce qui nous fait palpiter d'émotion, c'est la France !*

C'est un plaisir de lire ses lettres de voyage parce que l'on sent, à chaque ligne, combien elle a eu de joie à voir d'abord, à raconter ensuite. Par le seul rayonnement

de sa sincérité elle nous communique ses impressions. La cordiale réception des Rouennais lui laisse des souvenirs inoubliables.

— « Elle fut glorieuse, cette journée, puisque, en nous, on fêtait le Canada, ses nobles traditions, ses sublimes espoirs. »

Dans le département de l'Instruction publique, où la province de Québec figure avec honneur, elle ne manque pas d'exalter les succès remportés par nos maisons d'éducation.

Tout l'intéresse; elle observe toute chose avec une pénétrante acuité de regards: villes, monuments, musées, paysages et montagnes se découpant dans l'azur d'un ciel incomparable. Précise, elle parle avec naturel de la seule chose dont un écrivain soit sûr ici-bas, c'est-à-dire de ses propres impressions.

Au mois de septembre, de Tours, elle écrit quelques mots à sa mère sur une carte reproduisant la Tour de l'Horloge.

— *Nous partons ce soir pour Loches où nous ferons une visite au tombeau d'Agnès Sorel<sup>1</sup>, puis nous rentrerons à Paris en visitant Amboise, Blois et Chambord. Le tour de la Loire sera complet. Le pays est gai, la compagnie plaisante, les gens aimables et accueillants.*

*De ce pas, nous allons déposer notre carte chez Mme Faguet. Notre belle excursion sera terminée mercredi soir. Je vous quitte, mais ma pensée reste auprès de vous tous. . .*

1. Agnès Sorel, dame de Beauté, favorite de Charles VII. Née à Fromenteau en 1422, morte au Château d'Anneville en 1450. Fille d'honneur d'Isabeau de Lorraine, elle soutint de son crédit Jacques Cœur auprès du roi, duquel elle eut quatre filles, dont Jeanne de Valois. Agnès Sorel mourut mystérieusement. On parla d'empoisonnement, que la rumeur populaire attribua sans preuves à Louis XI, fils de Charles VII.

Et la voyageuse regarde, admire, étudie, jouit de tous les avantages offerts à son esprit si bien disposé, à son cœur si largement ouvert.

A l'Exposition de Paris, elle rencontre une petite nièce de Montcalm, la baronne Grellet de la Deyte, la plus proche parente du héros des Plaines d'Abraham; avec fierté, elle lui fait visiter le pavillon canadien jusque dans ses moindres détails. Rien n'échappe à l'attention de la noble dame: elle voit dans ces exhibitions l'explication du prix que Montcalm attachait à notre pays et des efforts qu'il fit pour le conserver à la France.

Françoise assiste à toutes les réunions dont le noyau se compose des amies de Gyp, nom prime-sautier, vif et léger comme l'esprit de celle qui le porte. La comtesse de Martel est jolie femme et trahit dans toutes sa personne une grande race. Sa figure expressive s'encadre de cheveux courts, dont quelques bouclettes disposées en halo semblent lutiner autour de son front; ses yeux pers s'assombrissent très vite; souriante, aimable, piquante, mordante même, cette célèbre Gyp tient en haleine tous les beaux esprits qui l'entourent. Aussi quel charme! quel feu roulant que sa conversation et quelles reparties étincelantes en jaillissent! Aristocrate de nature, mais démocrate d'idée, cette bonapartiste connaît toute l'élite intellectuelle de la France; elle est riche de souvenirs, conte des anecdotes amusantes; dans sa mémoire merveilleuse foisonnent mille réminiscences d'un autre âge qu'elle évoque avec une franchise familière. N'a-t-elle pas rencontré, chez un oncle à elle, cette bonne Marceline Desbordes-Valmore, si minable avec son petit châte qu'elle remontait sans cesse d'un mouvement frileux?

« Au repos, dit-elle, la *sainte de l'amour souffrant* inspirait la pitié, mais quand elle s'animait, comme elle devenait charmante ! »

A l'étourdie, Françoise demande un jour si la Comtesse a vu Sainte-Beuve avec sa petite calotte des derniers temps. . .

— « Non, reprend Gyp, à l'époque où je l'ai rencontré, il avait encore des cheveux. Des cheveux ! c'est le seul souvenir qui m'en reste. »

Et, comme sur le pont d'Avignon, drôlement, tout le monde y passe, au grand plaisir de Françoise, assez portée elle aussi à saisir le côté pittoresque des gens et des choses. Il lui arrive parfois de glisser une riposte malicieuse, à l'emporte-pièce. On rit, on applaudit, on proclame que l'esprit gaulois a gardé toute sa saveur sur les bords du Saint-Laurent. Complétons les souvenirs en ajoutant que Gyp donne sa photographie à l'heureuse invitée canadienne, ainsi que la plume d'oie dont elle se sert pour l'autographier.

Maintenant, en toute justice, il faudrait enchâsser dans un médaillon à part, Juliette Adam<sup>1</sup>, fondatrice de la *Nouvelle Revue*. D'une intelligence d'élite et d'une beauté triomphante, cette Française distinguée, accomplit le double miracle d'attirer dans son salon tout ce que l'Europe compte de fameux dans la politique comme dans les lettres et de trouver le temps d'écrire plusieurs ouvrages. Mme Adam réside dans l'historique abbaye de Gif, autrefois propriété de l'Ordre des Bernardines. De l'abbaye même, subsiste encore le pavillon de l'abbesse, que la

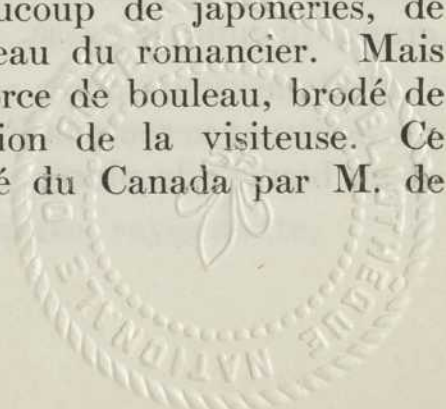
1. Juliette Adam est décédée le 23 août 1936, six semaines avant d'atteindre sa centième année.

grande Française a fait restaurer, sans lui enlever rien de son cachet primitif. Dans l'aile neuve se trouve le salon où l'ancienne amie de Gambetta reçoit, chaque dimanche, ses invités. Françoise n'est pas oubliée; régulièrement elle fréquente ce cénacle, dont elle nous entretient dans l'une de ses lettres: « Au centre du salon, une longue table chargée de magazines et de livres récents; dans le fond, une cheminée tendue de peluche verte, puis un rouet alsacien; sur les murs, des tableaux signés d'artistes fameux complètent le décor de cette pièce. »

Au dehors, la petite chapelle séculaire, dont les murs percés de fenêtres ogivales restent debout. Un peu plus loin, la grotte où trône une antique statue de la Vierge. Et sous les charmilles, une tonnelle aux murs décorés par un jeune artiste italien du nom de Cornélius.

Il faut être en contact avec des femmes de cette valeur pour comprendre que le vrai mérite est modeste. Les grandes dames authentiques sont les plus naturelles et les plus simples. Ces hautes relations favorisent l'admission de la jeune canadienne au Lycéum, club féminin dont la duchesse d'Uzès est la présidente.

En compagnie d'une amie, Françoise rend un jour visite à Léon de Tinseau. Elle le trouve dans son cabinet de travail aux murs tapissés de portraits féminins. Celui de Carmen Sylva avec l'épigraphe: « Vers le Beau ! » domine tous les autres. Beaucoup de japoneries, de bibelots exotiques dans le bureau du romancier. Mais sur la console, un cadre en écorce de bouleau, brodé de poil d'original, retient l'attention de la visiteuse. Ce cadre est un souvenir rapporté du Canada par M. de Tinseau lui-même.



Et l'on cause en toute confiance. A l'ancien sous-préfet, devenu romancier, Françoise offre ses félicitations et elle ajoute :

— J'ai une grande faveur à vous demander.

— A vos ordres, Mademoiselle.

Françoise présente son album d'autographes, M. de Tinseau, empressé, y appose sa signature.

— Et cette plume qui écrit tant de livres, ajoute Françoise en tendant la main dans un geste de supplication.

Le romancier a compris et, souriant, il offre à la nouvelliste canadienne sa magnifique plume cerclée d'argent.

Et le temps glisse. Octobre achève d'égrener ses jours dans les brouillards. Les dernières fleurs s'inclinent et les arbres secoués par le vent d'automne laissent pleuvoir silencieusement leurs feuilles dans les sentiers où s'éteignent les gazons. Décor idyllique où Françoise voudrait bien prolonger sa flânerie. Mais il faut songer à revenir au pays.

Le 9 novembre, elle prend congé de ses amies, et cinq jours plus tard, à Liverpool, elle s'embarque sur l'*Océanic*, pour le Canada. Traversée heureuse encore. Et ce voyage si beau lui semble un rêve, un de ces rêves qui, au réveil, laissent dans l'âme une lumière, un parfum, une douceur; trop courts moments que le souvenir fixe et grandit comme le passé.

Quelques jours après son arrivée, Françoise reprend sa vie active avec toute la France dans les yeux, dans l'esprit, et au bout de la plume. Une aubaine pour ses lecteurs !

## Un mois de vacances avec Evelyn

---

Nos bonheurs humains sont de courte durée ! Dès le commencement de l'année 1901, une grippe cloue Françoise au lit. Quelques jours plus tard, prise de typhoïde, elle est transportée, inconsciente, à l'hôpital Victoria, où elle doit rester deux longs mois. Cette fièvre, compliquée d'une pneumonie, lui laisse une lésion au poumon gauche. Le médecin prescrit un repos prolongé. Sur l'invitation de la Mère Supérieure, elle va passer sa convalescence dans la retraite ensoleillée de Grosse-Pointe Farm, chez les Dames du Sacré-Cœur. Quelle joie ! Un mois de vacances avec Evelyn ! Il n'en faut pas davantage pour la remettre sur pied.

La voilà dans une calme retraite : les meubles anciens, le divan, les fauteuils et les tentures sont du meilleur goût. L'accueil cordial la met en verve ; elle amuse les religieuses qui viennent la distraire, et sa gaieté communicative attire à sa chambre bien des visiteuses. Une religieuse convalescente l'accompagne dans ses promenades au lac Saint-Clair, et chaque jour les ramène au bord des eaux transparentes où le soleil étend son velum doré. Toutes les deux aiment à suivre du regard la course des vagues ourlées d'écume qui viennent caresser le sable fin, pailleté d'étincelles. Et l'on cause en anglais, mais l'accent de la religieuse laisse supposer sa nationalité.

— Si nous parlions français, dit Françoise.

— Avec plaisir, dit Sœur Andrée, rayonnante.

— Vous êtes Française, n'est-ce pas ?

— Non, Belge, mademoiselle.

— Bruxelles est un Paris en miniature. Vous avez vu nos églises, nos monuments et notre hôtel de ville ? et le parc ? et l'Allée Verte alignant ses ormes centenaires ? . . .

— Oui, sans oublier « le Manneken », ajoute la moqueuse Française, reluquant du coin de l'œil, l'effet de son impertinence.

— Oh ! réplique la religieuse prise de franche gaîté, il y a longtemps que je n'avais entendu prononcer ce nom. Son histoire serait-elle connue jusqu'ici ? . . . Et l'on ressasse mille souvenirs de la patrie lointaine, de la maison familiale, des jours de pensionnat quand la princesse Clémentine venait dîner avec les élèves, aux jours de grand congé. Une fois même, la fille du Roi Léopold II lui a dit avec bonté : « Je crois que vous êtes la plus sage. » Quel honneur pour la jeune fille ! Dîner avec la princesse était une récompense royale pour les pensionnaires. Oh ! les bonnes réminiscences ! L'exilée s'attarde à retracer les images qui ont enchanté son enfance, sa jeunesse heureuse et son gai printemps. Française cause longuement du Canada, de sa vie, de ses aspirations et de ses inévitables déceptions. De cette heure, Française compte une amie de plus, une amie véritable, une autre sœur dans la communauté de sa chère Evelyn, devenue Mère Barry.

En amitié, Française atteint les plus subtiles nuances. Tout près du couvent se trouve un bosquet qu'elle baptise le « Bois de la Cambre ». La religieuse belge, touchée de cette délicatesse, ne perd jamais une occasion d'aller rejoindre Française sous ces frais ombrages. Un jour,

la conversation tombe sur les airs nationaux de chaque pays, Françoise les connaît tous, sauf la Brabançonne.

La religieuse entonne l'hymne cher au cœur du vieux Brabant, et dans ses yeux brille une flamme ardente. Sa voix domine le bruissement des feuilles, monte, perce le dôme de verdure, douce comme un air de flûte, vibrante comme un chant de victoire ! Chaque fois que les deux convalescentes se réuniront sous bois, Françoise n'oubliera jamais de réclamer la Brabançonne, touchante manière de célébrer les gloires nationales de la Belgique. Oh ! les agréables journées ! On se promène à pas lents dans les sentiers avec cette heureuse philosophie de jouir de l'heure présente. *Carpe diem !* A Grosse-Pointe, les jours s'en-voient trop vite. Bientôt sonne l'heure du départ, le terme de cette période reposante et sereine.

## Le journal de Françoise

---

La santé renaît, les rêves aussi. Et son rêve le plus cher, n'est-ce pas la fondation d'un journal auquel elle donnerait son nom? Elle y travaille le jour, la nuit, sans cesse. Enfin, en 1902, toute pimpante dans sa toilette bleue, la nouvelle publication nous arrive avec le premier sourire du printemps.

Ce périodique bi-mensuel s'ouvre sur un poème de la reine de Roumanie, Carmen Sylva. Puis une fière républicaine, Juliette Adam, invite les Canadiennes à doter leur pays d'un art personnel. Entre ces collaboratrices, Françoise expose son programme dans un article où elle se justifie d'avoir donné son pseudonyme à la revue naissante: le *Journal de Françoise*.

— « Ce titre, écrit-elle, éveillera peut-être un écho plus doux dans le cœur des Canadiennes et de leurs sœurs exilées aux États-Unis. Aux Franco-Américaines, il rappellera le souvenir de la patrie et le vœu patriotique que nous ne cessons de formuler: un complet rapatriement et une fidélité vivace aux traditions ancestrales. Il est entendu que notre journal aura surtout pour mission d'adoucir les rudes atteintes du sort, de consoler, de relever les blessés épars sur les tristes chemins. »

C'est à cette intention qu'elle maintient son petit courrier. N'a-t-elle pas dit à Madeleine qui la remplace à la *Patrie*:

— Je vous laisse tout, excepté le *Coin de Fanchette*. Celui-là, il est tellement à moi que je ne saurais y renoncer.

Laure Conan traite une question toujours d'actualité qu'elle intitule: *Les Défricheurs*. D'une façon aussi instructive qu'amusante, Tante Ninette, sœur de Françoise, rédige la page des enfants et leur promet des heures charmantes.

Nombreux et choisis sont les collaborateurs: Hélène Vacaresco, la duchesse d'Uzès, Marie Maugeret, Jules Claretie, la vicomtesse d'Aubervilliers, Gyp, Renée de Margueron, Jean St-Yves, Albert Lozeau, Paul Morin, Lucien Raynier, Léon Lorrain et combien d'autres écrivains composent la phalange des collaborateurs du Canada et d'outre-mer.

Le 29 mars 1902, l'heureuse directrice écrit dans son carnet: « Dieu soit béni ! J'ai atteint mon but; ce n'est pas encore le bonheur, mais une satisfaction bien douce qui fait oublier les amertumes de la vie. Sans doute, l'existence de ma chère revue est encore bien précaire, mais j'espère tant de l'avenir. »

En suivant à vol d'oiseau le développement du *Journal de Françoise*, on s'étonne qu'elle maintienne seule ce périodique. Françoise devient plus minutieuse. Sur son pupitre, elle tient en réserve des notes originales, des mots typiques rencontrés au hasard de ses lectures et elle les glisse dans ses écrits avec un à propos de bon aloi. Ainsi moinillons, cantilène, galantiser, lutiner, etc., ne doivent à aucun prix être changés ou défigurés par le prote. Elle constate que cet avis ne garantit pas à son manuscrit l'immunité parfaite. Alors, elle renouvelle

à sa secrétaire d'ardentes recommandations au sujet de la correction des épreuves.

Faut-il avouer que Françoise n'aime pas les conseils ? Il lui semble qu'ils engendrent le doute, l'inquiétude. D'après elle, l'écrivain hésitant n'avance à rien. La décision, c'est le courage de l'esprit, et il en faut tellement dans le journalisme.

Elle accueille avec bienveillance les jeunes talents, retouche leurs essais, les conseille, les encourage, s'efforce de les aider, de les lancer. Jamais elle n'épargne sa peine. C'est à Françoise qu'on va raconter ses gros chagrins. Dans son cœur sympathique, elle sait trouver le mot qui relève, allume l'enthousiasme, excite le courage d'affronter les luttes de la vie.

Au nombre de ses collaborateurs elle compte un baron<sup>1</sup> belge établi sur une grande ferme du Témiscamingue, près du quai Saint-Bruno. Pendant des années, la correspondance de Françoise fut la seule distraction de l'isolé. Poète à ses heures, il lui dédia plusieurs poèmes.

Et c'est ainsi que le temps file, si vite que Françoise parle d'attacher les aiguilles de sa pendule avec des ficelles pour retarder l'envol des heures. Cette vie, remplie jusqu'au bord, lui plaît au possible.

Dans l'intimité, nous la retrouvons à son bureau de confidences. Plume en main, longs cheveux flottants, elle écrit à Suzon, l'une de ses fidèles lectrices :

*On aime de trois façons différentes: on aime d'un amour de tête, calculé, froidement raisonné, en mettant toutes les chances de bonheur de son côté. Celui-là est heureux,*

---

1. Baudoin de Kervyn.

*mais d'un bonheur bien tranquille. C'est peut-être le fait d'un sage mais pas celui d'un héros ! On aime ensuite à la passion, à la folie, sans calcul, sans raison. Cela mène au ciel comme à l'enfer. Enfin, on aime avec son cœur dans lequel on a mis un peu de sa tête. C'est l'amour bien entendu, bien compris, mais il se rencontre difficilement, rarement. . .*

Au billet d'Eve elle répond :

— Il est passé le temps des valentins, ces poissons d'avril britanniques. Je le regrette. J'aime toutes les vieilles coutumes, même les charivaris.

A Dolorès :

— Résignez-vous, les tyrans ne partent jamais de mort subite. Soyez bonne envers tous ; même envers cette lourde croix qui vous accable. Que Dieu vous aide !

Un mauvais plaisant, se permet d'adresser ainsi sa lettre : A Françoise, homme de lettres. Vous devinez la réponse :

— Cela ne m'honore pas tant que cela ! Au dessus des hommes, c'est-à-dire au degré supérieur, il y a . . . les femmes. Ne l'oubliez plus !

A Turquoise :

— Je ne sais, ma petite, en quoi peut bien vous intéresser la couleur de mes yeux. Je vous le donnerais avec empressement si je n'étais à ce sujet aussi perplexe que vous. Personne encore ne s'est accordé sur leur nuance et vous avez à choisir entre le bleu, le gris et le vert.

A Fleur fanée :

— Il n'y a de vieilles filles que celles qui sont aigres, désagréables. Vous voyez que cette condition réduit

leur nombre à bien peu de personnes. Et puis, d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux faire rire de soi parce qu'on est vieille fille, que de ne pouvoir rire soi-même parce qu'on est mariée? Réfléchissez à cette fiche de consolation...

Le *Journal* progresse, les abonnés se multiplient, mais la directrice ne veut pas accepter le prix de l'abonnement lorsqu'il s'agit d'une dette de reconnaissance. Un jour, en se retirant, une dame laisse sur son bureau un billet de deux dollars. Surprise, impatiente, Françoise déchire le billet et le jette au panier. Sur ces entrefaites, une personne charitable se présente avec une feuille de loterie pour les pauvres. Françoise soupire, se frappe le front, et d'un élan se précipite vers le panier; elle en retire le billet, en rassemble et colle les débris et le remet en souriant à la sollicitreuse ravie de cette aubaine.

De temps en temps, la journaliste s'assure que sa secrétaire n'oublie pas de payer les deux messes mensuelles: l'une en l'honneur du Sacré-Cœur et l'autre en faveur des âmes du Purgatoire.

— N'oubliez pas les messes, lui recommande-t-elle avec l'élan de toute sa piété, beaucoup plus réelle qu'apparente.

Chaque soir, après ses heures de travail, affirme sa sténographe, elle entre à l'église Notre-Dame. Toute sa vie, elle gardera l'habitude ancienne de réciter sa dizaine de chapelet avant de se mettre au lit. Sincère dans toute la plénitude du terme, elle avait une aversion marquée pour les pharisiens, les sépulcres blanchis.

Les encouragements reçus ne peuvent enlever à Françoise les sombres pressentiments qui l'assaillent. Deux amis de France, Robert P. et sa sœur Hélène, en voyage aux

Antilles, se proposent de venir à Montréal et de visiter les principales villes du Canada. Mais les nouvelles de la Martinique sont des plus alarmantes. Toutefois les deux promeneurs, inconscients du malheur qui les guette, lui ont raconté, dans une lettre du 27 avril 1902, leur excursion au sommet de la montagne Pelée, d'où ils ont admiré le panorama de la ville de Saint-Pierre. S'il allait s'éveiller de son sommeil de cinquante ans, ce volcan aux grondements formidables les engloutirait sans miséricorde sous sa lave de feu. Parfois on constate des phénomènes étranges: la rivière Roxelane déborde, le morne tremble. . . Convaincus que le volcan est bien éteint, le gouverneur Mouttet et sa femme s'efforcent de calmer les inquiétudes des insulaires.

Jour par jour, Françoise suit les peu rassurantes dépêches, et son cœur angoissé croit entendre de sinistres échos.

*1er mai* 1902.— Vers cinq heures la terre tremble. . . et la Pelée lance vers le ciel son panache de fumée, chaque jour plus épais.

*2 mai*.— Une pluie de cendres, de sourds grondements; trois secousses sismiques. . . La nuit suivante, l'orage se déchaîne et des geysers de feu répondent aux éclats de la foudre. A la lueur des éclairs, on entrevoit des malheureux affolés, perdus, qui cherchent un refuge contre la mort.

*3 mai*.— Le village gît sous la cendre et, dans un horizon brumeux, le soleil ne réussit pas à percer la nue.

*4 mai*.— Journée plus calme.

*5 mai* — Un fleuve de boue brûlante sort des flancs de la montagne, enlize l'usine Guérin, sème la dévastation.

Pourtant l'on espère encore : la lave se canalise et descend vers les vallons incultes.

6 mai.— Le volcan gronde encore ; de nouveau les cris d'alarme s'élèvent, sinistres. C'est un sauve-qui-peut général. Le bateau *Topaze*, qui fait le service entre Saint-Pierre et Fort-de-France, peut à peine recevoir tous les passages affolés. Quelques-uns affectent le calme, mais une angoisse profonde flotte dans l'air, étreint tous les cœurs.

7 mai.— La pluie de cendres a cessé. Dans le cimetière, un colibri voltige autour d'un palmier. Bon signe, disent les vieux.

Le 8 mai 1902, jour de l'Ascension, à sept heures et cinquante minutes du matin, une formidable trombe enflammée jaillit du volcan en fureur et s'abat sur la ville de Saint-Pierre. En cet épouvantable cataclysme qui, brusquement, brise le plus beau joyau des Antilles, 40,000 habitants de la cité créole, y compris le gouverneur et sa famille passent de vie à trépas.

La catastrophe de Saint-Pierre afflige profondément Françoise, son cœur semble atteint d'un mal incurable ; d'où la rumeur persistante : « Françoise a une peine d'amour ».

Est-ce le battement de mon cœur que j'écoute ?

Non, c'est le temps qui fuit au cartel, goutte à goutte...

Françoise vient de perdre deux précieuses amitiés dans des circonstances uniques. Seule dans sa chambre close, elle ne s'absorbe pas en de stériles regrets ; non, convaincue que le travail est le plus efficace des toniques, elle s'acharne à son labeur quotidien. Et, dans le sablier du temps,

les heures mélancoliques glissent aussi rapides que les heures sereines en attendant la diversion projetée: une semaine de vacances sur les bords de la rivière Yamaska, dans une maison à tourelle revêtue de lierre, ombragée de beaux hêtres. Détente complète, repos égayé de dînettes sous le cuivre des ormes, de promenades en bac, de stations au vieux Calvaire de bois sculpté sur lequel les pèlerins piquent une épingle pour chaque grâce sollicitée. Une épingle... deux épingles. Mais Françoise s'agenouille, plus confiante en la prière qui monte du cœur et perce la nue pour en faire descendre la faveur demandée.

Trop tôt, à son gré, elle retourne à son bureau et ne le délaissera que vers la mi-septembre. Campagnarde jusque dans la moëlle, la voilà de nouveau en rupture de ban avec la ville: elle va fêter les derniers jours d'été dans la retraite champêtre du club Winchester. Paysage pittoresque! Fleuri de nénuphars, sillonné de voiles, un lac sépare la maison du club de la forêt aux essences variées. Les épinettes rouges et les jeunes pins abondent et répandent dans l'atmosphère une odeur balsamique; à l'opulente frondaison des érables se mêle la frissonnante feuillée des bouleaux de satin blanc. Dans une incomparable nature, elle vit donc la plus charmante des pastorales. Le lac poissonneux retient, des matinées entières, les amateurs de pêche, mais Françoise ne s'adonne guère à ce plaisir silencieux. « Atroce plaisir », dit-elle, inutile cruauté! D'une main généreuse, elle tire du panier les pauvres poissons argentés qui frétilent, les tout petits, et malgré les protestations, elle les rejette dans la clarté des eaux fraîches, qui se referment avec un clapotis joyeux. Et le soir, lorsque sur la forêt la lune projette sa lumière argentée, on se réunit autour de la cheminée

et l'on cause tout près du foyer rustique. Ah ! qu'il fait bon vivre dans une si douce quiétude, se griser d'air pur et de sylvestres parfums ! Françoise, toute restaurée, reprend le chemin de la ville. Elle est contente; elle remercie le Ciel en pensant que tant de pauvres êtres passent toute leur vie sans une seule journée de repos et de distraction.

De retour à Montréal, elle prépare une surprise à Laure Conan. Lundi, le 27 octobre 1902, dans le salon Morgan, grande réception en l'honneur de la première Canadienne lauréate de l'Académie française; véritable événement à cette époque où l'on refusait d'admettre le mérite féminin en dehors du cercle familial; véritable joie pour tous les admirateurs de la romancière.

---

## La réserve indienne

---

### EXCURSION A CAUGHNAWAGA

Françoise sait prendre la vie du bon côté. Ses amies l'appellent : Professeur de joie. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle est de ces êtres privilégiés qui dégagent du soleil : elle possède ce sens du bonheur qui manque à tant d'êtres humains. A-t-elle des chagrins, vite, elle trouve un moyen de les dissiper, de les oublier dans une excursion champêtre. Avec deux Françaises, elle fait l'un de ces courts voyages à Caughnawaga, village iroquois des bords du Saint-Laurent, vis-à-vis de Lachine. L'une de ces dames est chargée de remettre au curé des cadeaux offerts par Louis Herbette, représentant de la France. Au jour convenu, malgré la pluie diluvienne, les éclairs et le tonnerre, il faut tenir parole. Vêtues d'imperméables tout ruisselants de l'averse, les promeneuses font leur apparition au presbytère, ancienne résidence des premiers missionnaires jésuites. L'abbé Forbes <sup>1</sup> les reçoit avec une cordialité qui vaut mille fois mieux que le soleil boudeur. On dépose les colis sur un pupitre ancien qui ne manque pas d'éveiller la curiosité :

— « C'est le pupitre sur lequel notre premier historien, le Père Charlevoix, écrivit quelques pages de ses mémoires », dit le curé, en introduisant les invitées dans son cabinet de travail, un véritable musée d'histoire. Sur la

---

1. Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, aujourd'hui décédé.

muraille, un immense collier de porcelaine est suspendu. Au dix-septième siècle, ce cadeau fut envoyé par les Hurons de Lorette aux Iroquois, pour les engager à construire, sur leur réserve<sup>1</sup>, « un lieu de prière »; des portraits rares, une carte du fort élevé au Sault-Saint-Louis dont il reste encore quelques débris et la poudrière bien conservée. Dans la bibliothèque on conserve des registres, des bouquins contenant l'histoire de la mission; des dictionnaires, des manuscrits de la plume des Jésuites. Aujourd'hui encore, curés et vicaires qui desservent ce bourg doivent savoir la langue iroquoise. Catéchisme, confessions, prédications se font en cet idiome de « l'Enfant des Bois ». N'est-ce pas qu'il faut voir au-delà de la terre pour exercer pareil apostolat? Aussi, comme le bon pasteur semble heureux au milieu de son troupeau! Il est fier de son temple et de ses trésors. Rien ne manque à la gloire de Caughnawaga et de son église: on y admire une croix de tabernacle et un autel envoyés par Louis XIV à ses frères indiens; un ostensor vermillon, offrande d'une main royale, un maître-autel et des tableaux de valeur, dons de Charles X; mais, la plus vivante de ces décorations c'est la peinture murale de Catherine Téka-kwitha<sup>2</sup>, exquise petite fleur éclosée sur les bords de la

1. Les habitants actuels de la Réserve indienne sont les descendants des guerriers qui semèrent la terreur, la désolation et la ruine aux temps lointains où Montréal s'appelait Ville-Marie. Caughnawaga abrite aujourd'hui les restes des tribus qui formaient la Confédération des Cinq-Nations. Adroits, ingénieux, ces enfants de la forêt exécutent des ouvrages en grains de verroterie, colliers de perles, bracelets colorés qui révèlent toutes les ressources esthétiques de l'art indien.

2. Née d'un père iroquois païen et d'une Algonquine chrétienne, orpheline à quatre ans, la petite Catherine fut recueillie par un oncle. Habile aux travaux de coquillages et de perles, elle ornait les coiffures et procurait à sa famille une aide précieuse. Elle mourut à l'âge de vingt-quatre ans, après avoir écrit l'une des plus belles pages de notre histoire religieuse.

Mohawk et que l'Église canadienne a placée sur ses autels. Que de silencieux témoins d'une époque tourmentée ! Enfin, le Curé veut bien expliquer à « ses trois antiquaires » la poésie des prières iroquoises.

Prévenu qu'il n'a pas été oublié dans la distribution des présents de Louis Herbette, le chef de la tribu, Waniento Jocks, vient souhaiter la bienvenue aux Françaises. Le curé le présente aimablement aux dames Durieux et Milhau, et le fait asseoir dans le cercle familial. Ces dames s'informent du jeune bébé que M. Herbette a porté sur les fonts baptismaux. Ah ! voilà le sujet favori ! La prunelle sombre de Jocks s'anime, son cœur déborde. Il cause avec les dames au visage pâle, et les invite à aller voir son fils, le fameux filleul au nom poétique : Long-Ciel-Bleu. Tout le groupe se rend à la maison du chef iroquois pour saluer la mère et son fils. Françoise exulte et se déclare aux trois quarts iroquoise pendant que ses compagnes signent un document solennel. Désormais, les visiteuses, Françoise, les dames Durieux et Milhau feront partie du conseil de la Nation. La grande histoire enchâsse des événements moins glorieux.

De nouveau la petite tribu revient sous le toit hospitalier de l'abbé Forbes. Autour de sa table, on va s'asseoir pour manger ensemble le plat de sagamité.

Finalement le ciel se dégage, le soleil brille et les excursionnistes reviennent à Montréal avec une gerbe de souvenirs historiques.

La cause de sa béatification est en instance à Rome. Avant longtemps, nous aurons une petite sainte iroquoise élevée par les Agniers, si hostiles au christianisme. On la nomme « le lys des bords du Saint-Laurent ».

## Visite au couvent des ursulines

---

Vaillante, Françoise prépare ses articles le soir, afin de pouvoir accepter l'invitation de son Alma Mater. Le 12 mai 1903, elle arrive au Monastère des Ursulines. Grande fête à l'occasion de la bénédiction de l'orgue, don des anciennes élèves. Sa première visite est pour la chapelle extérieure. Au pied de l'antique maître-autel — de noyer à filets d'or — elle s'agenouille un instant, puis, elle revoit avec fierté la plaque commémorative portant ces mots : « Honneur à Montcalm ! Le destin, en lui dérobant la victoire, l'a récompensé par une mort glorieuse. »

A la faveur d'une autorisation épiscopale, les grilles sont ouvertes et Françoise entre dans la chapelle intérieure où tout est restauré. Cependant tout n'est pas disparu, non, elle revoit la figure imposante de Notre-Dame du Grand-Pouvoir et la mystérieuse clarté de la lampe votive de Madeleine de Repentigny. A cet ex-voto, deux fois séculaire, une parente de Madeleine, récemment convertie, vient d'ajouter une lampe d'argent massif, exécutée par Armand Caillat, orfèvre célèbre de Lyon. Un bandeau en relief supporte les quinze roses émaillées de couleurs emblématiques. Un pendentif ciselé et une croix émaillée complètent cette merveille d'art religieux.

Sous cette lampe, une inscription porte le nom de la donatrice, Mlle Anthon, devenue Mère Marie-Madeleine,

dont les ancêtres maternels remontent jusqu'à Louis Hébert, premier agriculteur canadien. Le regard scrutateur de Françoise cherche encore: voici le tableau de la pénitente Thaïs agenouillée aux pieds d'un saint anachorète. On prétend que les traits délicats de la belle Thaïs reproduisent ceux de Louise de La Vallière, et que cette peinture fut offerte aux Ursulines en reconnaissance des prières faites pour sa conversion.

Le lendemain, la messe réunit religieuses et élèves dans le même sanctuaire aux murs ornés de tableaux de maîtres, dont deux portent la signature de Philippe de Champagne. L'orgue verse à flots ses harmonies, des voix douces chantent « Bénissons le Seigneur ». Puis tout se tait: la clochette a tinté les fronts s'inclinent pour l'Élévation: le passé, le présent, l'avenir, tout se confond, tout s'éternise.

Dans l'après-midi, huit cents anciennes élèves sont là: elles viennent de partout, même des États-Unis. Et c'est la grande liberté familiale derrière ces grilles de fer que le règlement claustral tient constamment fermées. On s'attarde aux réminiscences d'autrefois, on effeuille des pensées et des souvenirs. Un dernier rendez-vous à la chapelle et l'on se sépare enchantées, ravies de ces amicales agapes.

---

## L'oeuvre des bibliothèques

---

Munie de cette clef des cœurs dont elle sait si bien se servir, l'infatigable Françoise organise une croisade en faveur du bon livre. A ses lectrices, elle signale un grand nombre de volumes anglais de la bibliothèque de Waterloo, puis elle sollicite des ouvrages pour la section française. Quelque temps après, de tous côtés, même de France, arrivent des dons abondants. Sous leur sobre reliure, cinq cents livres rappellent le nom de la fée qui valut cette petite munificence aux lecteurs français de Waterloo.

Avec le même succès elle contribue à la fondation des bibliothèques de Beauharnois et de Saint-Jean. Calme et sereine, son âme d'apôtre savoure la joie de faire plaisir. Les succès ne la grisent jamais. A celle qui lui demande une pensée sur la gloire, elle écrit :

— Petite lueur vaine, qui ne vaudra jamais les émouvants soleils des sentiments humains. Ses rayons éclairent, mais ne réchauffent que dans la mesure où nous travaillons au bonheur des autres.

Par une juste récompense et en considération de son dévouement à la culture française, la France décerne à Françoise les Palmes académiques. Au consul qui la félicite elle répond en souriant :

— « Ah ! Monsieur, je les ai bien gagnées. »

Pour commémorer cette distinction, le 28 janvier 1904, l'honorable Juge et Madame F.-X. Choquette convient

l'élite intellectuelle et artistique de la Métropole à une brillante réception.

Décorés d'œILLETS blancs et roses, les salons s'ouvrent somptueux et accueillants. Les guirlandes fleuries piquées de lumières forment un ensemble du plus saisissant effet. Sous un dôme de palmes et aux accords de l'orchestre dissimulé par un écran de verdure, Madame Choquette reçoit les invités. Au milieu de la foule élégante, Françoise passe et repasse, souriante dans sa toilette de moire nacrée; au corsage, un bouquet de violettes de Parme émerge d'une collerette de feuilles, et, elle tient à la main, une gerbe d'œilleTS noués d'un ruban violet, emblème et couleur de l'Académie Française.

Tous les témoignages d'amitié qu'on lui prodigue l'impressionnent profondément. Maintes fois, elle évoquera ces souvenirs que le temps ne flétrira jamais. La vie n'est-elle pas intéressante et belle pour celles qui savent la bien diriger?

Bientôt, Mademoiselle Thérèse Vianzone, professeur de littérature à Saint-Petersbourg, vient donner des conférences à Montréal. Françoise est la première à lui souhaiter la bienvenue. Et pour permettre à ses amies et collaboratrices de rencontrer la célèbre correspondante du Père Didon, elle donne un thé dans les salons de la *Presse*, en l'honneur de la visiteuse. C'est dans un décor de tulipes blanches que l'on retrouve avec ces dames la fleur de l'élégance et de l'esprit.

## Sous le drapeau étoilé

---

Juin s'avance maintenant dans la splendeur des horizons chauds et clairs. Françoise profite de ces jours ensoleillés pour visiter l'Exposition Universelle de Saint-Louis, bonne ville d'origine française ainsi que l'attestent encore la statue de saint Louis, et la fleur de lys de son écusson que nous voyons reproduite partout. En revenant, elle passe quelques heures au couvent de Détroit, où elle revoit sa sœur Evelyn, Mère Barry. Elle lui raconte que, dans la foule, à Saint-Louis, quelqu'un s'est approché pour lui demander :

— N'êtes-vous pas Françoise ?

— Qui vous l'a dit ?

— Votre photographie reproduite dans les journaux, et cette rosette de l'Académie. Au nom des Franco-Américains, je vous félicite. Aux États-Unis, nous sommes fiers de vous !

Une autre fois, deux étudiants causent :

— Tiens, voici Françoise.

— Pas jolie, riposte l'autre.

— Non, mais elle a l'air intelligent, et cela vaut mieux.

Françoise, amusée, souligne leurs observations :

— C'est vrai, la beauté fait des conquêtes, mais c'est l'esprit qui les conserve.

A tous ces moments heureux s'ajoute la perspective d'un autre voyage en Europe. Espérance très douce, dont Evelyn seule est la confidente. Mon Dieu ! que la vie serait belle s'il ne fallait pas toujours payer nos joies ! Françoise ne tarde pas à faire cette douloureuse constatation. Le 11 mars 1905, la mort d'Edmund, son frère, vient à l'improviste briser son cœur en la jetant dans un deuil inconsolable. Quand elle a bien pleuré, elle écrit :

*A mesure que les années passent, les peines et les malheurs s'accumulent: mon pauvre Edmund est parti. Jamais plus je ne verrai l'éclat de son regard si doux, si bon, se fixer sur moi. Je survis: donc, on ne meurt pas de chagrin ! Chaque année, je le crains, quelqu'un manquera à l'appel, jusqu'au jour où, dans cet agenda, le feuillet par moi commencé ne sera jamais fini. . .*

## La première de "Méprise"

---

Pénible coïncidence, dix jours après le décès de son frère Edmund, une comédie de Françoise se trouve au programme au théâtre des Nouveautés. Par respect pour la mémoire du cher défunt, elle fait ajourner la représentation. La première de « *Méprise* » se donnera donc quelques semaines plus tard, avec le concours d'artistes réputés, comme Emiliano Renaud et Jean Saucier, d'interprètes de valeur comme Audiot-Marcil et Lorette. Un auditoire choisi vient applaudir l'œuvre dramatique de Françoise. Le lendemain, la critique théâtrale des grands quotidiens ne signale dans ce premier essai qu'un défaut, un seul: sa brièveté. *Méprise* a du charme, de l'entrain, de l'esprit, mais on voudrait que l'enchantement durât davantage. On souhaite, on attend de Françoise une œuvre d'envergure plus puissante. Hélas ! la lutte pour la vie l'empêche de réaliser cet espoir du public et ce désir de son âme d'artiste. En attendant des jours plus favorables, elle cède à l'attrait des voyages. Un matin, elle part avec les membres de l'Association des Journalistes pour l'Ouest canadien. Et, pour au moins deux fois vingt-quatre heures, le crayon va dormir dans son étui. Quel beau voyage encore ! Ses yeux avides se reposent sur la moire verte des jeunes blés de l'Ontario, sur les dernières ondulations laurentiennes, enfin sur les flots immenses du Lac Supérieur sillonnés de rapides navires et de barques paresseuses. La Baie

du Tonnerre se nuance de bleu sombre et de vert glauque selon le caprice de la lumière. Dans la splendeur du soir tombant, une voix module la romance à l'Étoile, de Wagner. Souvenirs indéfinissables où le bonheur frôle de si près la douleur qu'il met des larmes dans les yeux. Toujours rapide, le train, gigantesque serpent, file, file, et son écharpe de fumée blanchâtre se perd dans l'ombre opaque. Le convoi s'éloigne et dévore les plaines immenses de l'Ouest jusqu'à la gare de Regina. La capitale de la Saskatchewan s'est mise en beauté pour recevoir les congressistes. A l'hôtel de ville, où se donne un banquet de cent couverts, chacun trouve son bouquet de roses. Après les discours, visite des casernes situées hors la ville. C'est là que Louis Riel a été emprisonné, qu'il a été pendu ! Françoise entre dans la cellule No 1, étroite, basse, sombre, froide... Combien il a dû souffrir, le malheureux, dans ce triste réduit ! Voici l'endroit où fut dressé l'horrible gibet. Un soldat explique que la victime a dû passer par la fenêtre du toit pour monter à la plateforme dont la trappe fatale devait glisser sous ses pieds. Et pendant que les délégués songent à l'horreur de cette scène, l'air s'alourdit, le ciel se couvre de nuages, puis de grosses gouttes de pluie tombent comme des larmes; de son souffle invisible le vent passe sur les bouquets de roses blanches, les secoue, les effeuille sans pitié. Rien ne manque, ce jour-là, pour dramatiser le souvenir de Riel.

Regina marque la dernière étape de ce mémorable voyage. Et l'on revient à Winnipeg, sise au bord de la rivière Rouge et reliée par un pont à la jeune cité de Saint-Boniface. Françoise déserte délibérations et conférences pour aller à Saint-Boniface s'agenouiller sur le

tombeau de Louis Riel<sup>1</sup>. Un ami du célèbre défenseur des Métis la conduit au cimetière où se dresse le monument érigé par souscription nationale. Il consiste en une stèle de granit sur laquelle on lit :

LOUIS RIEL

16 novembre 1884

Vivement émue, Françoise ouvre son calepin et note :

Reliée à quatre poteaux, une chaîne en fer entoure le tertre verdoyant qui recouvre la dépouille du supplicié, C'est tout, mais c'est assez pour rappeler aux Canadiens des jours tourmentés, un effort désespéré pour le maintien de droits imprescriptibles, un acte de souveraine injustice et l'infortune d'un malheureux sacrifié. Dans sa bière, il peut dormir en paix ! Il est plus que réhabilité; il est vengé.

---

1. Les Métis de la Rivière Rouge et de la Saskatchewan étaient des hommes, avec la force et la faiblesse de tous les hommes. Laurier, toujours si réservé, s'écriait : « Si j'avais été sur les bords de la Saskatchewan, j'aurais, moi aussi, épaulé mon fusil. »

En tout cas Louis Riel et les Métis ont été les premiers artisans de la survivance française dans l'Ouest canadien. (Donatien FRÉMONT.)

## Voyage a Milan

---

Déléguée du gouvernement canadien à l'exposition internationale de Milan, Françoise profite de l'occasion pour visiter Cologne, l'une des plus curieuses villes d'Allemagne en même temps que l'une des plus anciennes. Ses vingt siècles d'existence ne l'empêchent pas d'être, en certains aspects, l'un des beaux spécimens de l'architecture moderne. La cathédrale, cette merveille d'architecture gothique, est la plus vaste de l'univers et la plus belle d'Outre-Rhin. Mais, dans l'une des chapelles latérales, Françoise sa'arrête: elle se demande quelle singulière dévotion a couronné de pierres précieuses le crâne des trois Rois mages. . .

Fidèle à l'itinéraire qu'elle s'est tracé, Françoise s'achemine vers le sanctuaire dédié à sainte Ursule et à ses onze mille compagnes. Onze mille, quantité légendaire sans doute !

Ce temple est unique en son genre: ni flèche, ni clocher, tout juste un énorme diadème de métal doré serti d'ampoules électriques qui, le soir, donnent l'illusion d'une rivière de diamants. A l'intérieur, un détail typique la frappe: sur le pourtour du jubé, posés sur des socles de velours rouge s'étalent les reliquaires des glorieuses martyres. Si l'église de la thaumaturge est plutôt modeste, en revanche son trésor est riche. Un franciscain polyglotte en fait les honneurs. Il conduit notre voyageuse

à la châsse de sainte Ursule: une munificence pesant cent livres d'or pur, ornée de soleils de pierreries et de ciselures. Tandis que les visiteurs contemplent les missels aux enluminures gothiques, les ostensoirs rutilants, les crosses abbatiales, Françoise vénère la relique de sainte Ursule avec piété. Elle se dirige ensuite vers la sacristie, où l'on conserve encore l'une des urnes qui reçurent l'eau changée en vin aux noces de Cana. Avec une patience de mosaïste, elle note les moindres détails pour les raconter à ses lectrices.

Dans le ciel d'un bleu royal, le soleil règne et ses rayons bienfaisants pénètrent les êtres et les choses. Il faut remonter le Rhin, ce fleuve légendaire, contempler ses castels et ses forteresses, ses collines et ses vallons couronnés de pampres. Sur l'un des châteaux fraîchement restaurés, le vent fait claquer le drapeau allemand; il est aux trois couleurs, comme celui de la France, mais le noir y remplace le bleu et le soleil a si bien fait pâlir le noir que Françoise ne le voit plus que sous les couleurs françaises. Naïvement, elle communique cette impression à l'un de ses commensaux, un Prussien de haute stature, mais de sensibilité à fleur de peau. « Le drapeau français ! » D'un bond, il se dresse, enjambe les chaises et disparaît au grand amusement des touristes.

Pas plus émue que de raison, Françoise continue sa randonnée. Un rapide coup d'œil sur Bonn et son Université; voici Coblenz, où les petits-fils de Charlemagne se rencontrèrent jadis pour le partage des empires d'Italie, de France et d'Allemagne, puis Turin où dans une chapelle attenante à sa cathédrale, on conserve le saint Suaire

du Christ, insigne relique qui appartient à la famille royale de Savoie <sup>1</sup>.

Milan ! Milan, avec sa basilique de pur marbre blanc surmontée de quatre-vingt-dix-huit flèches sculptées et de deux mille statues, dont celle de Napoléon 1er <sup>2</sup>. Dans l'une de ses lettres, elle fait une description détaillée du décor de ce temple milanais et des trésors qu'il contient : ivoires du moyen-âge, émaux, bronzes antiques et orfèvreries rares.

Suivant le traditionnel usage des pèlerins et des touristes, elle ne manque pas de s'arrêter à la basilique de Saint-Ambroise; le corps du saint repose sous le maître-autel, tout en or; quatre colonnes de porphyre supportent un baldaquin précieux au-dessus de ce somptueux autel. Dans cette enceinte, saint Augustin converti reçut le baptême.

Fidèle mémorialiste, elle note, pour sa revue, des impressions d'une fraîcheur, d'une sincérité délicieuse, avec ce don de faire voir les êtres et les choses qui passent devant ses yeux et frappent son imagination.

Le soir, désireuse d'entendre Eléonora Duse, la nostalgique italienne dont la voix harmonieuse évoque les paysages de l'Ombrie, elle se rend à la Scala. Quelle fête d'admirer la physionomie expressive de la célèbre tragédienne ! Déception ! La Duse est en repos à Florence.

---

1. Le Saint Suaire n'est pas une peinture, mais une image miraculeusement empreinte par le corps du Sauveur sur le linceul qui l'enveloppait au tombeau. On y voit tous les stigmates de son supplice; flagellation, crucifiement, couronnement d'épines, plaies des mains et des pieds, blessure au cœur par le fer d'une lance. Les taches brunes plus ou moins foncées indiquent une silhouette humaine.

2. Rappelons, à titre documentaire, que la grande cathédrale, commencée en 1386, ne fut achevée qu'en 1813, sur l'ordre de Napoléon 1er.

L'exposition bat son plein. Sur le site le plus avantageux du parc s'élève le pavillon canadien, surmonté de quatre tourelles, d'un drapeau et d'une oriflamme portant les lettres magiques: Canada ! La façade et les fenêtres de l'édifice sont ornées de feuilles d'érables et de castors symboliques. Le Chevalier Pini se plaît à le visiter avec Françoise. Il parle français.

— « Je reviens toujours aux doux parfums que la patrie canadienne nous envoie dans la douceur de ses pommes blondes. »

Le journaliste italien admire tout ce qui vient du Canada: mines sombres, gerbes de blé, trophées d'avoines et fermes plantureuses. Pour lui, les vergers de l'Est et les pâturages de l'Ouest canadien sont les véritables terres promises d'une contrée qu'il vient de découvrir. Il demande aussi des explications sur nos armoiries. Françoise lui répond:

— « Frontenac demanda et obtint du roi de France le droit de placer un castor dans les armes de la vieille cité. La feuille d'érable a été choisie par les premiers colons à cause sans doute de l'abondance et de la beauté de cet arbre canadien. »

Satisfait, le correspondant de l'*Illustrazione Italiana* retourne vers le décor de lumières électriques où nos produits sont indiqués en anglais et en italien. On assure que, statistiques en mains, dans une seule journée, cinquante mille personnes, parmi lesquelles le roi, la reine et plusieurs personnages de la cour, visitèrent le pavillon de la feuille d'érable. Dans cet engrenage qui ne lui laisse ni trêve ni liberté, Françoise se réjouit d'un succès

qui dépasse les prévisions des promoteurs de cette entreprise.

Françoise visite encore Rome, ses églises et ses palais, puis elle obtient du Saint-Père la faveur d'une audience. Elle a revêtu la robe noire unie et la mantille de point noir. La salle des audiences est très vaste, très imposante. La tapisserie des murs est en damas rouge dont les dessins, formés d'arabesques, encadrent les armes de Pie IX tissées dans l'étoffe de soie. Le trône du Pape est en velours rouge et les draperies rehaussées de broderies en or. Au-dessus du baldaquin brillent les armes pontificales. Dans ce décor, Françoise et sa sœur, Mme Choquette, s'agenouillent et reçoivent la bénédiction papale. Elles ont ensuite l'honneur de causer avec le cardinal Merry del Val, premier délégué apostolique à Ottawa. Dans un geste d'adieu, le Cardinal-secrétaire d'État murmure avec bonté :

— « Beaucoup de bonnes choses de ma part à mes amis du Canada. » Toujours sous le charme des belles réceptions italiennes, Françoise s'imprègne de lumière et de joie. Une halte de quelques jours en France lui permet de se reposer, d'admirer plus à l'aise, et de revoir ses amis. La première visite est pour Cousine Yvonne, rédactrice des *Annales politiques et littéraires*, de Paris. Avec une bienveillance affectueuse, Mme Adolphe Brisson l'accueille, lui présente sa petite famille : Lilie, Andrée, Anne-Marie et Pierre, dont les minois intelligents et mutins charmeraient les âmes les plus fermées aux grâces enfantines. Et l'on cause en toute cordialité de l'Université des Annales, de Conféncia, dont les fêtes d'inauguration approchent. Mais Françoise ne peut prolonger

son absence du bureau. Quel dommage ! Le même soir, à son hôtel, dans une lettre à l'une de ses parentes, elle esquisse le portrait de Cousine Yvonne Sarcey.

— *La sagesse n'est pas toujours l'exclusif apanage de la vieillesse, vous savez. Figurez-vous donc une femme toute jeune — à peine trente ans — jolie avec des yeux noirs reflétant la bonté dans un visage au teint mat, d'épais cheveux relevés sur la nuque, grande, un sourire affable, des gestes sobres, sans recherche dans son langage comme dans ses manières; telle est Cousine Yvonne.*

Sa seconde visite est pour Madame Bentzon, si sympathique aux Canadiens. L'auteur des Récits Américains et d'une cinquantaine d'autres ouvrages est heureuse de revoir celle que tant de fois elle a aidée de ses conseils et de ses encouragements. Sa conversation est tout un charme. Mais elle semble avoir le pressentiment de sa fin prochaine.

— Nous ne nous reverrons plus, dit-elle, en embrassant Françoise.

Celle-ci, pour la rassurer, lui représente que, malgré ses cheveux blancs, son teint de jeunesse et de fraîcheur révèle un bel équilibre de santé. Mais la vénérable amie ne se fait plus d'illusions :

— Je m'en vais, je le sens. C'est le cœur qui ne bat plus. . . il n'est pas malade; il est usé, il a tant souffert.

La grande croyante attend la mort avec calme, avec confiance. Et Françoise reçoit d'elle, pour sa revue montréalaise, un roman intitulé: *Au-dessus de l'Abîme*. Les deux amies, hélas ! ne devaient plus se revoir.



*Hélène Vacaresco*



Une autre distinguée collaboratrice du journal de Françoise, Hélène Vacarasco, reçoit chaque semaine quelques privilégiés. Françoise est du nombre. Dans ce salon des Muses, et avec un léger accent roumain qui donne à ses propos tant de saveur, à sa diction un charme si délicat, la poétesse, ce jour-là, veut bien réciter une ballade: « *La jeune fille* ». On croirait entendre une mélopée. Dit par l'auteur et paré de toute les séductions verbales, ce poème prend un relief merveilleux. Dans son cadre cerclé d'or fin, Carmen Sylva semble sourire à cette enfant de la Roumanie qui traduit si parfaitement les deux cultes de la terre latine: la Poésie et la Beauté.

L'âme rafraîchie par le plaisir de causer, par le bonheur d'admirer, Françoise exulte. Il tombera bien des grains dans le sablier du Temps avant que glissent dans l'oubli ces heures ensorcelantes.

Quelques semaines après le retour de Françoise au Canada, Hélène Vacaresco lui adresse, avec sa photographie, le billet suivant:

— *Je vous écris aujourd'hui — le 7 janvier pour vous, et pour nous le 25 décembre — notre jour de Noël. Vous savez qu'il vient 13 jours après le vôtre et traîne à sa suite une foule de coutumes connues de notre seul pays. Ainsi, toute cette nuit, des chœurs d'enfants ont parcouru la ville pour annoncer à tous la bonne nouvelle, et malgré le froid, sur leur passage, toutes les fenêtres s'ouvrent: oranges, gâteaux, bonbons et gros sous pleuvent sur eux. Puis, une grande étoile de papier transparent, toute illuminée, sera promenée chaque soir jusqu'au 15 janvier, et parmi ceux qui la portent figurent les bergers et les mages en partance pour aller adorer Jésus. D'autres cortèges, bizarrement costumés, suivront, au son des cymbales et des flûtes, la fuite en Egypte, les persécutions d'Hérode.*

Les fidèles de Françoise lui savent gré de leur faire ainsi connaître et apprécier les meilleurs écrivains de l'Ancien Monde qui collaborent à son œuvre de pionnière et d'animatrice.

## Ses conférences

---

Invitée aux réunions féminines de son temps, Françoise se multiplie, se surmène pour répondre à toutes les demandes. Au Château de Ramezay, où se réunissent les membres de la société des Antiquaires, elle parle de la petite-fille de Louis Jolliet, mieux connue sous le nom de Madame de Vaudreuil. Une autre fois, elle les entretient de Montcalm intime. Avec humour, elle rappelle la légère esquisse des Canadiennes faite par l'illustre général: « Les femmes sont spirituelles, galantes, dévotes à Québec; joyeuses à Montréal. » Ce petit jugement téméraire n'est peut-être pas sans appel. . . Mais glissons. Soulignons plutôt ce passage d'une lettre de Montcalm, écrite en 1759, à sa femme: « L'année dernière, le 5 juillet, à Carillon, nous avons sauvé la colonie par un succès qui tient du prodige<sup>1</sup>. Faut-il en espérer un pareil? Au reste, que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le chrétien se soumet, mais de grandes angoisses l'assaillent. Les lettres de sa mère et de sa femme s'égarèrent ou tombent entre les mains de l'ennemi: c'est par Bougainville qu'il apprend la mort de l'une de ses filles; il ne sait même pas laquelle. Autant de souffrances poignantes ! Avec émotion, Françoise donne des détails

---

1. Voilà ce qui justifie la légende du drapeau de Carillon, relique ornée d'une image de la Madone entourée de fleurs de lys. On prétend qu'au plus fort de la mêlée, la Vierge apparaissait au-dessus des combattants à Carillon et que les balles destinées aux Français se perdaient dans les plis de sa robe bleue.

inédits puisés dans la correspondance de l'illustre général, que son arrière petit-fils, le marquis Victor de Montcalm, conserve avec une légitime fierté. Toute cette documentation révèle une fois de plus l'amertume du calice que devait boire le héros de Carillon, glorieux vaincu des Plaines d'Abraham.

Grande admiratrice de nos gloires nationales, la conférencière ne peut s'expliquer pourquoi, dans notre histoire, une plus grande place n'est pas donnée à cette mémorable bataille du 28 avril 1760, livrée sur les hauteurs de Sainte-Foy, à l'endroit même où s'élève le monument des Braves. Aussi, dès qu'on lui demande une étude historique, elle choisit pour thème: « La dernière victoire française ou l'Épopée canadienne. » Sur un fond d'héroïsme, elle broda la noble figure du chevalier de Lévis, dont la science stratégique égale la bravoure. Elle démontra que si Lévis avait donné l'assaut de la ville immédiatement après la victoire de Sainte-Foy, Québec aurait été repris par les Français, les troupes anglaises étant complètement démoralisées. « Il me semble, dit Françoise, que cette scène glorieuse devrait tenter un artiste canadien. Si jamais la fortune remplit d'or mon escarcelle, je demanderai à nos meilleurs pinceaux de fixer sur la toile cette autre scène non moins épique: Lévis qui brise son épée pendant que ses officiers brûlent les drapeaux pour échapper à la dure nécessité de les remettre aux vainqueurs. »

Les autres conférences traitent du rôle de la Page féminine, de l'influence du Journalisme, de l'âme féminine, enfin du rôle des femmes dans la littérature historique, à laquelle ont contribué des épistolières telles que les

Ursulines, les Hospitalières dont Marie-Catherine-Françoise Céloron de Blainville, née à Montréal en 1744 et décédée en 1809.

Parmi les rares laïques citées par Françoise figure Adèle Charrier, née à Montréal en 1818, traductrice des meilleures œuvres de la littérature anglaise. Elle évoque aussi le souvenir d'une jeune femme qui, en 1845, a signé du pseudonyme « Josephte » de délicats poèmes: « l'Oiseau Blanc », « A mon Étoile ». Impossible d'en savoir davantage sur cette poétesse que voile l'anonymat.

Rien de petit, rien de mesquin dans l'âme de Françoise. Avec quelle ardeur, quel enthousiasme elle met en lumière ses deux amies, Laure Conan et Madame Duval-Thibault, deux Canadiennes auxquelles Madame Bentzon a donné une place d'honneur dans l'un de ses ouvrages ! Elle rend aussi un vibrant hommage à ses contemporaines dont plusieurs marchent encore dans le sillon qu'elle leur a tracé. Optimiste, elle affirme sa foi dans l'avenir de notre littérature.

Dans une claire étude sur Henrik Ibsen, elle s'applique à dissiper les brumes qui enveloppent, non pas l'œuvre, mais l'homme qui ne veut pas se livrer. Peu à peu le véritable Ibsen sort de l'ombre, « pâle, sec, excité, cachant son visage dans sa longue barbe noire ». . . Sa vie n'est pas un conte d'Hoffman. Fils de négociants danois, orphelin pauvre, il fait ses débuts comme étudiant en pharmacie à Grimstad, petite ville des bords du Skager-Rack. Piètre existence pour le jeune homme, qui rêve littérature et théâtre. N'importe ! Il luttera avec les faibles armes que la destinée a mises dans ses mains. L'élan n'est pas facile; cependant, il ne gâchera pas son

idéal dans l'aventure. Tout lui sert de stimulants: ses épreuves et ses lectures. Ses amis le tiennent pour un raté supérieur; mais le célèbre violoniste Ollé Bull devine son talent et l'envoie en Danemark compléter ses études dramatiques. Les mauvais jours sont finis. Libre de soucis pécuniaires, il étudie sans relâche, ne voulant pas se confiner dans l'ombre, le médiocre. Il veut monter, planer, étinceler; il veut le progrès, le succès, la gloire. . .

L'une de ses plus chères créations porte ce titre: *Maison de Poupée*. Dans cette pièce à thèse, il affirme toute son horreur du mensonge. Partout, il manifeste un grand souci des qualités intellectuelles de la femme, mais surtout de ses qualités morales, celles qui en font un être de beauté supérieure. Dans *Peer Gynt*, il montre suffisamment combien l'égoïsme est contraire au développement, au perfectionnement de l'individu. Toutes les pièces d'Ibsen visent à ce noble but: inciter l'homme à réaliser ce qu'il y a de meilleur en lui, afin d'ennoblir ainsi la société.

Sauf dans les dernières années de sa vie, Ibsen vécut à l'étranger. On le voit à Oslo, promenant sa redingote, son huit-reflets et son légendaire parapluie. Mais quand Françoise nous représente le célèbre dramaturge blessé de l'indifférence de ses concitoyens, veut-elle souligner que nul n'est prophète en son pays? On le dirait en lisant ces lignes: « Il doit sa prospérité à l'Amérique, sa bibliothèque aux scribes d'Allemagne, ses habits à la France. C'est encore la France qui lui a enseigné la pensée, le rire, la gaieté; l'Angleterre, le travail et l'égoïsme; les Juifs, la patience; les Italiens, le *dolce farniente*; les Suédois, le courage. Il est Norvégien, de naissance seule-

ment; citoyen du monde par élection. » Puis, plus rien ! l'insaisissable Ibsen se replonge dans le mystère.

Tel est le résumé succinct de cette conférence inédite, mais qui garde encore tout le charme dolent des œuvres inachevées.

Sur une feuille volante, sans date, je trouve cet entre-filet de journal :

*Suzannah Ibsen, veuve de l'illustre auteur dramatique, vient d'envoyer à ses deux fidèles interprètes, Eléonora Duse et Suzanne Després, les premières fleurs cueillies sur la tombe de son mari.*

---

## En revivant des souvenirs

---

Au fond, vieillir apporte aussi des joies. Les semaines, les mois s'écoulent fleuris de précieuses amitiés que le temps cimente. Et la vie passe, en laissant le sillage lumineux des souvenirs. Françoise aime à les évoquer surtout le soir, au coin de la cheminée pleine d'étoiles filantes. Le départ d'un ancien confrère de la *Patrie* favorise le rappel de l'une de ses prouesses: Un jour le directeur annonce à voix basse:

— Vous savez, Auguste Marion<sup>1</sup> n'aime pas les femmes !

— Tant mieux, répond Françoise. Les hommes les plus redoutables sont ceux qui les aiment trop. . .

Quelques semaines plus tard, Marion, le soi-disant misogynne, se présente à Françoise:

— Vous partez en vacances ?

— Oui, Monsieur, mais pour une semaine seulement.

— Le grand air, le soleil, les champs, la liberté enfin ne vous poussent-ils pas à prendre de plus longues vacances ?

— Oui; mais la Page féminine m'interdit de m'absenter plus longtemps.

---

1. Auguste Marion, journaliste fort original, né en 1850, décédé en 1908. A 17 ans, il était enrôlé dans le régiment des zouaves pontificaux.

— Je comprends; je comprends. Tenez, si vous voulez prendre des vacances, je me chargerai de votre Page féminine.

— Vous !... Oh ! que vous êtes bon !

— Allons, allons, simple service de voisinage.

Françoise part; se repose; s'amuse; attend; elle attend le journal, la page, le Coin de Fanchette. Que servira Marion à ses lectrices, à elle ?

Le journal arrive; Françoise l'ouvre et court à la littérature de Marion. Horreur !... Une page d'illustrations, avec titre flamboyant :

« Châtiments infligés aux dames dans les beaux temps moyenâgeux. » Et il y en avait !... des verges, des chaînes, des cages, des muselières ! Oui, des muselières !... On devine la tête de Françoise.

Au retour, son premier geste est d'aller remercier son confrère, le traître Marion.

Elle se compose un air furibond; mais son premier reproche se perd dans un éclat de rire sonore.

— A la bonne heure, dit le malin journaliste; on entend le badinage au moins; tout de même, ajoute-t-il, un peu déçu, j'aurais été ravi de vous voir mécontente, et même toute rouge de colère. Je jouissais même de la riposte; j'en aurais avec plaisir savouré l'amertume !

Souvent, Françoise rit aux larmes en racontant les aventures de ce grand original qui n'eut pas toujours les femmes en aversion. Quelques ombres féminines ont passé dans sa vie. On se souvient de son discret roman: *Marie*. L'héroïne de l'idylle est religieuse, mais on n'en

saura pas davantage des amours de Marion dont l'histoire tient en quelques lignes. En garde contre les indiscretions de l'avenir, il a détruit ses poèmes qui, à l'époque, mettaient en verve la curiosité mondaine dans bien des salons.

Françoise possède le secret de communiquer ses impressions, et d'une manière saisissante.

Quand l'émotion l'étreint, l'éclair du regard manifeste la jeunesse de son cœur; quand une phrase ardente exprime la force de ses convictions, on sent fléchir la résistance. On peut discuter, garder ses positions; mais on se retire toujours plein de respect et même d'admiration pour cette femme loyale et sincère.

Son activité cérébrale est stupéfiante et son énergie ne l'est pas moins. Rien ne sera perdu ! Mais nous ne commandons pas au temps, hélas ! pas plus qu'aux événements. La vie de Françoise est un engrenage qui ne lui laisse aucun repos. Elle est presque trop remplie: réceptions données à l'occasion du passage d'Anatole Le Braz, le poète aimé des bruyères roses, de Jean Saint-Yves, dont elle publie les romans dans sa revue.

Les fêtes du troisième centenaire de Québec lui fournissent une excellente occasion de rencontrer d'autres célébrités européennes, descendants de héros; le marquis de Lévis, le duc de Lévis-Mirepoix, le comte Bertrand de Montcalm. Qui ne se souvient de l'arrivée de Champlain et de son équipage à bord du fac-similé *Le Don de Dieu* arborant le drapeau fleurdelisé? C'est à cette occasion que j'eus le plaisir de voir Françoise, les yeux rivés sur une procession de représentants des grandes nations qui défila jusqu'au monument Champlain pour y

déposer une couronne de fleurs de lys. Mais sur les Plaines d'Abraham, quand elle vit évoluer les trente mille figurants de divers tableaux historiques, elle s'écria :

— C'est une véritable apothéose de la Patrie ! Et ce soleil radieux, et cet air embaumé, et ce ciel de gloire ! Dieu aime les Québécois.

En 1909, Françoise tourne une nouvelle page de sa vie. Elle suspend la publication de son journal pour refaire une santé compromise par le surmenage. Cette vie de travail intellectuel intense représente un terrible effort pour une femme !

Un jour, elle fait part de sa décision à sir Lomer Gouin. Surpris, le premier ministre lui répond :

— Que pourrais-je bien faire pour vous ?

C'est à ce moment-là que Françoise devient Inspectrice du travail féminin dans les Établissements Industriels, juste reconnaissance de son dévouement au bien-être des ouvrières.

Elle prend congé de ses lecteurs et elle leur écrit :

*— D'autres viendront après moi: ils feront mieux, mais ils ne seront ni plus sincères, ni plus méritants; comme le chemineau de Jean Richepin, je pense aux épis murs qui feront du pain pour les autres.*

Enfin, Françoise vient de poser le point final à son billet d'adieu ! A cette minute émouvante, son énergie sombre, elle se sent glisser . . . Quelques jours de repos absolu suffisent à détendre ses nerfs, à relever ses forces, à lui rendre la douceur de vivre. Avec avril, l'hiver s'en va . . . Mai sème partout de l'or, du bleu, du vert, et

cette universelle liesse du printemps la fait renaître. C'est alors qu'elle entre dans ses nouvelles fonctions. Elle apporte à cette tâche toute la conscience, toute la bonté de cœur qui la caractérisent.

La vie de fonctionnaire a de belles heures; elle lui laisse des loisirs dont elle profite pour se soigner. Aux beaux soirs de juin, quand l'ombre envahit le paysage, elle va se reposer sous les arbres du parc Lafontaine. Une amie la rejoint à l'heure convenue, et l'on cause à la belle étoile, on fait des projets. Débarrassée des soucis pécuniaires, Françoise chante sa liberté !

— Que nous allons travailler ! Oui, à l'honneur de la Canadienne que nous allons écrire de belles choses !

Les rêves s'échafaudent, on spéculé sur l'avenir... O vanité des choses humaines !

Comment rêver longtemps au milieu d'un essaim de fillettes qui piétinent l'herbe étoilée de lucioles ? Tout le parc est envahi par une jeunesse bruyante à la poursuite des petits feux d'artifices allumés par les lutins capricieux. Avec une gentillesse avisée, les fillettes s'approchent des dames savantes. Une question n'attend pas l'autre; on voudrait bien savoir d'où vient cette pluie d'or des « mouches à feux ». Pourquoi donc lancent-elles partout des jets de lumière ?

— Ce sont peut-être des miettes d'étoiles qui se meuvent derrière les feuilles, dit une blonde aux boucles soyeuses.

— Non, reprend une vive brunette, ce sont des petits papillons cerclés de rubis ! Regardez, mais regardez donc comme leurs étincelles font une belle illumination !

Françoise satisfait leur enfantine curiosité :

— Mes mignonnes, je crois que les séraphins ont laissé tomber un jeu de mosaïque dans l'herbe pour égayer nos enfants et embellir les pelouses.

Juillet étend son charme sur la ville. Aussi, les heures s'écoulaient intéressantes, heureuses à tel point que Françoise éprouve le besoin de crier son bonheur :

— « J'ai vécu la plus belle vie qu'une femme puisse rêver ! »

Septembre, le mois doré, lumineux, vient de finir ; tout doucement les feuilles rougissent et commencent leur farandole ; quelques-unes étoilent déjà les sentiers d'ombre bleue. Lentement, insidieusement, l'automne entre en scène. Finis les jours brillants de repos en plein air, les soirs gemmés d'étoiles, les clairs de lune tièdes et parfumés. Le besoin se fait sentir d'une flambée plus longue, d'un feu clair qui monte et pétille en la vieille cheminée. Cependant, au dehors, la pourpre des frondaisons devient une féerie avec toute la gamme des ors, des cuivres, des jades, jusqu'au rouge vif des vignes vierges. Cette saison où tout meurt ressemble à une apothéose plus belle que le printemps, semeur d'illusions ! Françoise le reverra-t-elle avec l'azur de son ciel et le carmin de ses roses ?

L'avenir est à Dieu, et la santé de Françoise décline. . .

Voilà que, sous la marée montante des nuages et des brumes, les lumières de son esprit s'éteignent une à une comme des étoiles. Tout l'accable ! les angoisses l'étreignent, les larmes l'étouffent. Oh ! ces larmes qui s'amasent en son cœur goutte à goutte et qu'elle ne peut pleurer ! Le médecin, consulté, s'inquiète :

— Du repos, du calme, mais surtout l'incomparable tonique qui vous conviendrait à vous: un voyage, un long et beau voyage!

En effet, la lame avait usé le fourreau! la tête, les nerfs. Toute la machine humaine éclate sous l'activité trépidante.

## Vers l'Europe

---

Séduite par le mirage des cieux lointains, Françoise demande un congé de quelques semaines, et elle repart pour la France. C'est cela le bonheur ! Une mer tranquille et moirée par la brise, l'immensité des cieux, l'infini des espaces. . . Il fait bon vivre ! Une seule inquiétude assaille la voyageuse ! si, en son absence, un accident frappait ceux qu'elle aime, elle ne s'en consolerait jamais.

Traversée reposante. Pas le moindre mal de mer ! Bonnes nouvelles de sa famille. Sous l'influence régénératrice des horizons infinis, des souffles marins et de l'air vif du large, elle ressuscite comme par enchantement. Le 3 octobre 1909, nous la retrouvons dans le salon de Madame Adam, belle figure auréolée de cheveux blancs, éclairée de beaux yeux qui bleuissent sous la lumière d'un rire cordial. On fête en ce moment son anniversaire. Françoise, arrivée la veille, n'est pas oubliée. Quel accueil fraternel de grande dame et d'amie !

— Voyez, dit la septuagénaire, mon gendre et mon petit-gendre sont venus me souhaiter ma fête ! J'aurai 73 ans demain, et mon petit-gendre, à cette même date, atteint ses 37 ans, chiffres renversés.

— Le veinard ! réplique un vieil ami, que ne donnerais-je pas pour être encore à cet âge ?

— Pas moi, continue Madame Adam, j'aime mon âge, j'aime ma vieillesse, c'est un charme que je savoure délicieusement.

Décorée de fleurs d'automne, la table est chargée de mets délicieux auxquels les convives font honneur. Mais la Canadienne semble être l'enfant gâtée de ces agapes amicales. L'hôtesse n'en finit plus de lui passer les petits fours, les confitures d'airelles, la bonne crème fouettée où l'on a piqué des cerises, comme des rubis dans un jabot de dentelle. On s'anime, on disserte, on pense tout haut.

A l'issue de ce banquet, les invités reviennent dans le salon aux meubles anciens, aux tapisseries rares et aux petits tableaux peints par Claudie, fille cadette de Madame Adam. L'aînée chante à ravir et sa petite-fille, Juliette, sculpte admirablement. Que d'anecdotes, de lazzi étincelants ! Et l'agréable conversation devrait s'éterniser, tellement en certaines âmes s'établit le courant irrésistible. Cependant, il faut songer au départ :

— Ne viendrez-vous jamais visiter la Nouvelle-France où l'on vous aime bien ?

— J'aime la Nouvelle-France, réplique la grande Française, en embrassant Françoise avec tendresse. Si Dieu le veut, j'irai l'an prochain, voir mes sœurs canadiennes. Je ne veux pas mourir avant d'avoir constaté, admiré la puissance de votre influence sur les destinées artistiques et littéraires de votre patrie.

Dans son hôtel de Neuilly<sup>1</sup>, chaque dimanche, Mme de Mirabeau-Martel reçoit, mais un incident empêche Françoise d'être présente à la réunion dominicale. Le salon de Mme de Martel est fort intéressant. Si vous

---

1. Il y a cinq obus dans le plafond de la maison de Gyp, mais des obus français tirés en 1871 par l'armée de Versailles. Elle ne les a pas fait enlever. On les a simplement recouverts d'une tenture.

le voulez bien, nous allons nous y rendre lundi, 11 octobre, à cinq heures, avec Françoise. Quelle ambiance artistique ! Meubles précieux, œuvres d'art, pendule de porcelaine, portraits et aquarelles de grande valeur. Les étoffes des tentures sont filées d'or ; sur les consoles, des jonquilles s'épanouissent. Au seuil du salon, légère et gracieuse, Gyp attend son invitée, et elle donne à sa domestique l'ordre d'apporter deux lampes.

— Il y a une chose que vous verrez toujours dans mon salon, dit Gyp, ce sont les lampes à pétrole. Et une autre que vous ne verrez jamais, ce sont les divorcés remariés. Pour cette raison, j'ai dû rompre avec beaucoup de connaissances. Ces mariages et remariages occasionnent trop de mélanges.

En causant de tout et de rien, la pétillante comtesse demeure bien toujours la Gyp juvénile, moqueuse et un peu gavroche que l'on retrouve dans les *Souvenirs d'une petite fille*.

Aux amitiés déjà nouées par Françoise lors de ses premiers séjours en France et en Belgique, va s'ajouter celle de Jules Claretie, l'un des écrivains les plus remarquables de la Troisième république. Sur une feuille volante, recopiée par Françoise elle-même, je trouve cette pensée : « Il y a dans la vie des êtres qui sont nos parents, non par le sang, mais par le cœur. » (Claretie.) René Bazin, dont elle connaît les écrits sur le bout du doigt, l'intéresse beaucoup. Très amène, le romancier cause avec un entrain communicatif ; et, comme le commerce des gens aimables favorise l'abandon, Françoise se permet de lui demander s'il rime à ses heures :

— Mais oui, répond l'écrivain, j'ai même sur la conscience quelques fredaines. Un jour, tout rougissant d'émoi, je récitai l'un de mes poèmes à Mgr Freppel, d'Angers. L'éminent prélat ne répondit presque rien, mais dans ses yeux, je vis passer une lueur d'ironie que je n'oublierai jamais. Je vis clairement que le grand évêque attendait de moi autre chose que de belles chansons inutiles, et je compris sa leçon. . . Depuis, je fais de la prose; j'y mets une graine de poésie çà et là, que voulez-vous ?

Françoise est encore l'objet d'attentions délicates de la part d'autres personnages chers aux Canadiens: Madame Émile Faguet, Mme Duclos de Méru, Marie de Siarit, Marie Maugeret et combien d'autres !

Françoise ne veut pas quitter Paris sans avoir vu Mme de Thèbes. La chiromancie l'intéresse, bien qu'au fond elle n'y croie pas. Mais elle l'a décidé; elle verra la célèbre chiromancienne. Au troisième du No 29, avenue Wagram, se trouve le logis de la devineresse. La domestique introduit Françoise dans un salon Louis XV. Grande, belle, l'œil scrutateur, Mme de Thèbes apparaît. D'un geste, elle indique à sa cliente un fauteuil, près d'une petite table. Sur cette table, s'étale une loupe à manche d'argent.

— « Vous avez apporté vos deux mains », dit la voyante en souriant.

— Françoise enlève ses gants et tend ses mains ouvertes sous la loupe révélatrice.

Mais l'entrevue se termine par une conversation amicale. Mme de Thèbes lui montre la main moulée d'Alex-

andre Dumas, reposant sur un coussinet de velours rouge. Des photographies autographiées sont disposées sur les guéridons et les étagères. Françoise regarde, lit, questionne, oubliant sans doute le boniment mystérieux, les prédictions sombres ou roses de la dame de céans.

Ce qui l'amuse le plus, c'est la réplique de Sarah Bernhardt à la célèbre pythonisse. Inquiète de savoir si la société anglaise s'intéresse aux études qui lui valent une si belle renommée, Mme de Thèbes lui avait demandé :

— Réussirai-je et me plairai-je à Londres pour la prochaine « season » ?

— Regardez dans votre main, a répondu Sarah Bernhardt.

La dernière visite de Françoise est pour la cathédrale de Reims, merveille architecturale dont les tours élancées semblent une aspiration à l'infini. Elle visite le Trésor, admire le précieux calice de Saint-Rémy, les missels anciens, d'incomparables objets d'art religieux. Quelle émotion ! C'est dans cette symphonie de lumière et de beauté qu'elle a le mieux rencontré Dieu.

## Le retour

---

« Il y a dans la vie des moments trop beaux pour se renouveler; on en emporte le souvenir comme un précieux joyau pour le regarder, de temps en temps, lorsqu'on est seul. »

H. GRÉVILLE.

Octobre passe, emportant avec lui ses sortilèges d'or et ses incantations de pourpre. Les dernières feuilles tourbillonnent, puis novembre étreint de sa brume la ville-lumière et trempe de ses pluies le sol parisien. N'importe ! Françoise a du soleil plein l'âme. Elle revient au Canada, toute revivifiée. Joyeuse, elle écrit à sa sœur : « Ce voyage de rêve, ces jours d'enchantement ont opéré le miracle ! Le baromètre est au beau fixe ! »

Avec intensité elle revit ce pèlerinage à travers le pays de nos ancêtres. Sur l'écran de sa mémoire des silhouettes et des miniatures se profilent; sur les tablettes du souvenir s'inscrivent des noms ineffaçables. Volontiers, elle eût fixé sa tente sur cette terre privilégiée où le génie français entretient de si lumineux foyers d'arts, de sciences et de lettres.

Plus tard, il lui semble que son rêve s'évanouit comme ces nuages floconneux du matin qui, après avoir irisé la montagne, se dispersent, disparaissent pour nous laisser en face d'un firmament d'acier ou d'un ciel d'airain.

Il faut maintenant reprendre la tâche quotidienne. Dans l'isolement, le brouillard, la froidure, il faut vivre, il faut marcher, il faut chanter ! Pour cette rayonnante, les jours d'orage ne sont jamais du vilain temps comme pour Verlaine: elle s'enferme en son cabinet de travail; de là, elle échange des vues, des idées avec ses amis d'Europe. A l'une de ses fidèles, elle glisse cette confidence: « La vie devient si difficile, tellement étroits sont les sentiers qu'il faut s'arracher les plumes pour passer à travers. »

Une autre fois elle affirme ses regrets du manque de solidarité féminine: « Qu'un homme fasse tout ce qu'il voudra, il rencontre toujours des sympathies chez les autres hommes. Mais la femme ! Qu'elle fasse la moindre bévue !... »

Les ondoyants, les complexes, les retors n'ont pas l'heur de lui plaire: ils savent trop bien jouer leurs cartes. Elle nous étonne un peu cependant par cette boutade: « une femme ne devrait jamais aimer ou épouser un homme *trop* intelligent ». S'imaginait-elle que ce sont les sots que la femme mène ? Bien au contraire. Pas tendre beaucoup pour les misogynes: « Ceux-là qui refusent tout aux femmes sont les plus faibles, ceux qui ont le plus besoin de cette force méprisée. »

La bonne humeur de Françoise persiste et son rire joyeux n'est arrêté ni par la maladie, ni par les inévitables tracas de l'existence. Les anecdotes humoristiques l'amusement, celles d'Arthur Buies la ravissent. Un jour elle le rencontre:

— Ne retournez donc plus à la campagne ! Vous êtes moins bien portant qu'à votre départ de la ville. Les

moustiques et leurs amis de la savane vont vous dévorer tout vif !

— Il faut bien que tout le monde vive, et puis, on les écarte avec des éventails de feuilles d'érables. Exercice bienfaisant et poétique, et méritoire, allez ! . . .

Une autre fois, le pétillant chroniqueur lui fait passer une heure de récréation charmante dans la lecture d'un chef-d'œuvre de sa façon. Sur l'un de ses portraits, on peut lire encore :

— « A mon ami et créancier, le docteur Edwin Turcot. S'il faut que par toi je meure, du moins garde mon image. »

Françoise manifeste beaucoup d'indulgence pour les petits travers, les boutades acerbes, les attaques parfois violentes du brillant chroniqueur. Elle sait — et elle le dit aussi, — que la tendresse maternelle et familiale a manqué à son enfance, à sa jeunesse. Elle le devine, le pauvre homme se sent isolé, dévoyé, malheureux, et pourtant il trouve le moyen d'être spirituel et gai. Elle s'attendrit à la lecture des pages émouvantes de *Despéranza*, où Buies raconte son voyage au toit paternel et inhospitalier de la Guyane. Mais quelle joie d'apprendre qu'il est lié d'amitié avec le bon curé Labelle ! Quel bonheur d'apprendre sa fin chrétienne, quelques jours après qu'il eût écrit l'une de ses plus belles pages sur l'immortalité de l'âme ! « Faute de ferme direction, d'orientation, l'une des plus pittoresques figures de notre histoire littéraire, Arthur Buies n'a pu donner la pleine mesure de son talent », disait de lui la sympathique Françoise.

---

## Dernière maladie

---

La vie, la vraie vie, consiste moins dans la durée des années que dans l'intensité, la noblesse et la beauté de l'effort dépensé.

Georges-M. SENCIER.

Vers la mi-décembre, une nouvelle dépression la menace. Néanmoins, elle poursuit son travail. De loin, elle salue la Noël des neiges, des frimas et des grelots ! Noël avec sa crèche de paille où dort l'enfant Jésus ! Noël la fête éternellement séduisante ! Ce n'est pas Françoise qui manquera la messe de minuit. Elle y apporte un cœur plein de foi, d'espérance et d'amour. De retour en son foyer, elle réveillonne, puis commence à écrire ses lettres et ses cartes pour l'année qui vient... La dernière de ces messagères d'affection, à l'adresse de Mère Evelyn Barry, finit par ces mots inquiétants :

— Je ne me sens pas bien du tout. Prie pour moi !

Et la plume tombe de sa main défaillante.

Trois heures du matin viennent de sonner, et Françoise sombre dans un sommeil bientôt traversé par un rêve étrange. Dans une vision, elle revoit une amie d'enfance, entrée depuis longtemps dans le grand mystère de l'éternité. Elle s'approche, lui parle, lui demande comment elle se trouve par delà les horizons bleus. Solennelle, et grave et tendre, la voix de la douce apparition murmure :

— Si vous saviez comme on est à l'aise au pays des anges ! Ah ! si vous saviez comme on est heureux avec le bon Dieu ! Il y a tant de choses obscures que je comprends. . . A ces mots, Françoise s'éveille. Hélas ! elle ne voit plus que le décor habituel de sa chambre inondée du soleil matinal : un écran de velours orné de roses à l'aquarelle, une bibliothèque chargée de livres, tout un pan de mur orné de photographies aux inscriptions affectueuses. Sur son écritoire, un livre ouvert à la page étudiée l'avant-veille, des ébauches au crayon, un album en cuir repoussé ; et, sur un fond feuille morte, se détache une branche de gui prometteuse de bonheur. Une minuscule serrure garde les secrets enfermés comme un parfum précieux que l'on dérobe au contact de l'air. Près de son lit, sur une corniche, se dresse une statue du Sacré-Cœur, la grande dévotion de son âme avide d'infini. Un moment, son regard fiévreux se promène sur ces choses familières et se fixe au cadran noir où les aiguilles marquent des heures douloureuses. La malade sourit à son rêve de lumière et de paix, elle se sent mieux ; doucement, tout doucement elle se glisse hors du lit, et tout exténuée, d'une main tremblante, elle écrit un mot à sa fidèle amie, Madame de Varennes :

*Ma chère Marie-Louise,*

*Le médecin m'oblige à prendre quinze jours de repos complet à la campagne. Veux-tu recevoir une victime de la grippe ? Mais, ne te gêne en aucune façon, car Madame Saint-Jacques, que j'aime bien aussi, m'invite chez elle. Te voilà parfaitement à l'aise pour me dire si le moment est mal choisi.*

*Je t'embrasse,*

*F.*

Deux jours plus tard, Françoise est clouée sur son lit de douleur. Sa tête éclate, ses yeux se voilent; on dirait que son cœur va se briser. La maladie, bénigne en apparence, s'est compliquée soudain d'une congestion cérébrale. Appelé d'urgence, le docteur Dufeutrelle examine, ausculte, prononce l'arrêt fatal:

— C'est la mort... et dans quelques heures.

Il faut donc se préparer pour un grand voyage, une autre traversée... mais sur un navire sans voiles, sur une mer sans rivage et d'où personne n'est encore revenu. Sans jeter un coup d'œil sur le doux passé, Françoise se résigne. A la leçon d'une carrière débordante d'activité devait correspondre l'exemple d'une mort profondément chrétienne. Confiante en la bonté divine, elle fait le sacrifice de sa vie et se prépare à paraître devant Dieu.

Sur ces entrefaites arrive le Père Hage, prier des Dominicains de Saint-Hyacinthe. Sans perdre une minute, il se rend au chevet de Françoise et lui offre les secours de son ministère.

— Si vous me reconnaissez, dit-il, serrez-moi la main; je vais vous donner l'absolution. Alors, Françoise lève la main et avec ferveur fait le signe de la croix. Le Père l'absout, l'administre et récite toutes les prières qui disposent les malades à paraître devant le Souverain Juge.

La physionomie de Françoise est encore animée, mais la paralysie lui enlève la parole.

Informé de sa grave maladie, Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal, et ami de la famille, vient reconforter l'agonisante. Il est six heures du soir. Les

forces vitales de la malade diminuent graduellement. Pendant que l'éminent prélat lui donne sa bénédiction, Françoise essaie de se signer, mais sa pauvre main retombe impuissante.

Le mal empire et les symptômes de la mort s'accroissent. Autour d'elle, on s'empresse; on prie; on voudrait un miracle. Vain espoir, à neuf heures, entourée de sa famille, la malade s'affaisse, s'immobilise. . . C'est fini. Son âme a franchi le seuil de l'éternité !

---

## Les funérailles

10 janvier 1910.

---

Sous le soleil qui fait étinceler les toits et les arbres givrés; le convoi funèbre se dirige vers l'église de Saint-Louis de France. L'imposant cortège, les multiples tributs floraux, les centaines de messes pour le repos de l'âme de Françoise sont bien le témoignage le plus éloquent de l'affection profonde que savait inspirer cette femme dévouée à toutes les nobles causes. Aux yeux de Celui qui soutient les mondes et pèse les âmes, il n'y a qu'une seule richesse: celle des bonnes œuvres. Et Françoise les a semées à pleines mains, à plein cœur tout le long de son existence mouvementée. Aussi les petites intempérances de plume et les menues peccadilles d'imagination ont dû disparaître, noyées dans l'océan des divines miséricordes.

Selon le désir exprimé par la défunte, les funérailles sont très simples. Le Père Raymond-Marie Rouleau<sup>1</sup> officie et la chorale exécute la messe harmonisée de Borduas. Une foule d'amis se porte au cimetière de la Côte-des-Neiges, pour rendre un dernier hommage à Françoise.

Une légende survit sur cette mort presque soudaine. Vivace, enracinée, cette légende est en train de faire le tour du Canada. De bonnes âmes s'attendrissent encore à l'horrible pensée que Françoise, en léthargie, a été

---

1. Le cousin de Françoise, devenu plus tard le Cardinal Rouleau.

enterrée vivante. On prétend qu'en ouvrant son cercueil, quelques semaines après sa mort, on y aurait trouvé son corps retourné sur lui-même et l'un de ses bras dévoré dans le désespoir d'une épouvantable agonie. Cette erreur a pris naissance dans un fait tout simple et qu'il eût été facile d'élucider. Le cercueil, dans la descente d'un escalier en spirale, a dû imprimer au cadavre des secoues qui l'ont déplacé, faisant tomber l'un de ses bras. Il semble que cette histoire a été inventée, amplifiée, puisque Françoise a été embaumée le 7 janvier 1910, et que ses funérailles ont eu lieu le lundi suivant.

La légende a vécu. . . Du moins, elle devrait recevoir ici son coup de grâce.

De l'Ancien et du Nouveau-Monde affluèrent les témoignages de sympathie. Que l'on me permette de citer celui du comte Léon de Tinseau, paru le 17 février 1910, dans *l'Echo de Paris*.

*Je déplore la perte d'une femme de grand talent, de l'une des étoiles contemporaines du monde littéraire canadien. Chez nous, des amitiés choisies l'avaient adoptée. Elle portait la rosette de l'Instruction Publique, et son nom figure sur la liste du Lyceum, club parisien qui réunit les femmes de Lettres. Jeune encore, elle souriait au travail, à l'avenir, quand je la vis; nous nous étions donné rendez-vous au Canada, mais elle ne m'a pas attendu !*

*Que mes confrères canadiens me permettent de joindre mes regrets à leur deuil.*

*America*, revue des Jésuites de New-York, dirigée par le Père Lewis Drummond<sup>1</sup>, publia un article élogieux sur la vie et l'œuvre de Françoise.

1. Né à Montréal le 19 octobre 1848, le Père Lewis Drummond est décédé à Guelph, Ontario, le 29 octobre 1929.

Aujourd'hui les œuvres de Françoise sont trop oubliées. Une rue dans le nord de Montréal, à Villeray, porte son nom, il est vrai, depuis le 29 mai 1911. Dans le comté de Pontiac, un canton rappelle au passant le nom de la femme écrivain dont le souvenir demeure comme une personnification de la vaillance et de la bonté. Il me semble que ceux qui l'ont aimée, celles auxquelles elle a tracé un sillon dans le journalisme, devraient s'unir pour que, dans le champ du silence où elle repose, un bronze ou une pierre tombale redise au visiteur distrait le nom de cette grande Canadienne.

RENÉE DES ORMES.

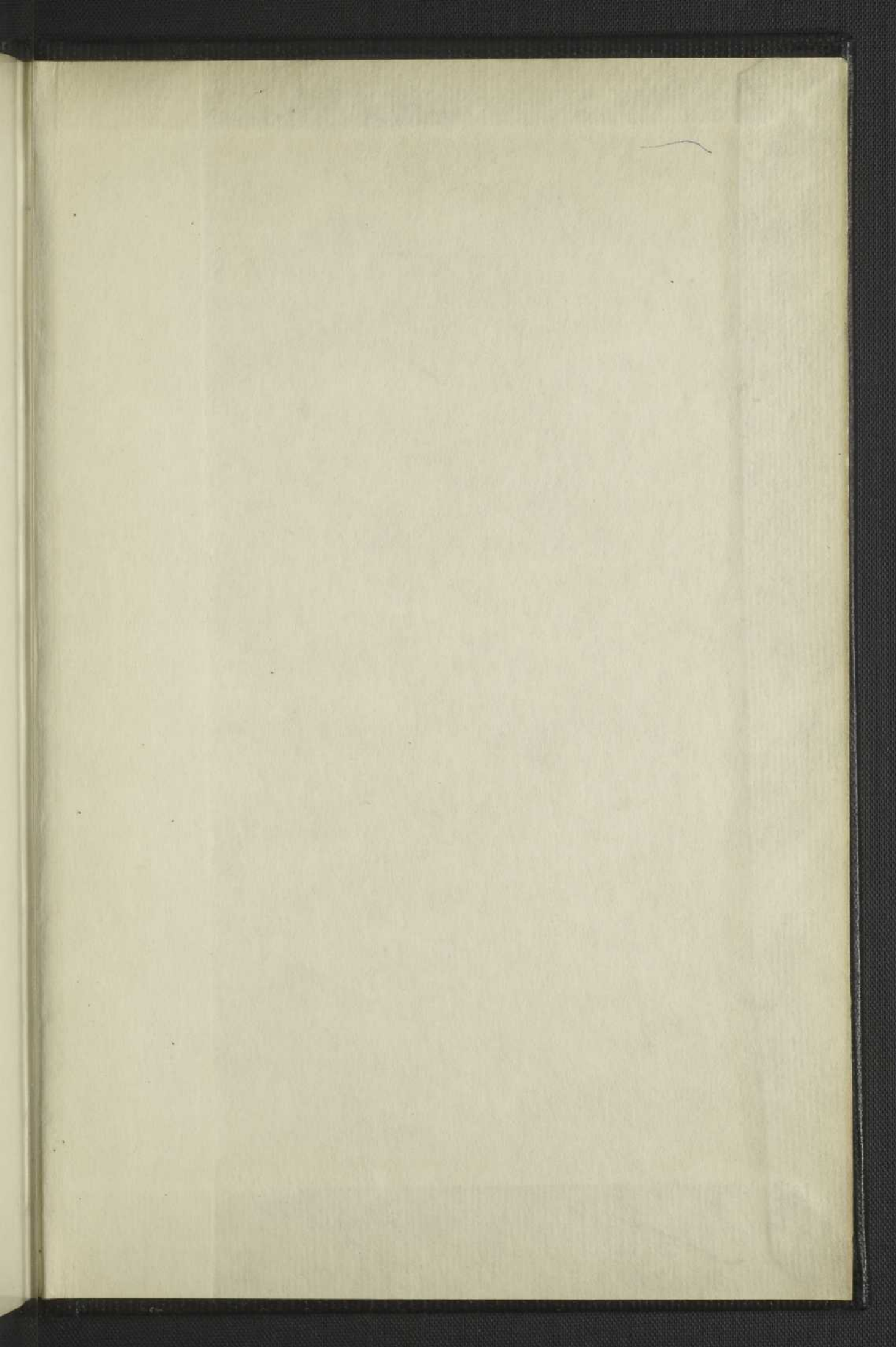


The first part of the paper is devoted to a general  
 discussion of the problem. It is shown that the  
 problem is equivalent to the problem of finding  
 the minimum of a certain functional. This  
 functional is defined in terms of the  
 solution of a certain partial differential  
 equation. The problem is then reduced to  
 the problem of finding the minimum of a  
 certain function of a finite number of  
 variables. This problem is solved by the  
 method of Lagrange multipliers. The  
 solution is then used to find the  
 minimum of the original functional.

In the second part of the paper, the  
 method of Lagrange multipliers is applied  
 to the problem of finding the minimum  
 of a certain functional. The result is  
 that the minimum is attained at a  
 certain point. This point is then used  
 to find the minimum of the original  
 functional.

The third part of the paper is devoted  
 to a discussion of the properties of the  
 solution. It is shown that the solution  
 is unique and that it satisfies certain  
 boundary conditions. The solution is  
 then used to find the minimum of the  
 original functional.





BNQ



000 406 054